JUL 3 1928

35e Année. N° 11. 1er Juin 1928.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA

# REVUE DE PARIS


| | | Pages. |
|---|---|---|
| Paul Morand. . . . . | *Adieu, New-York!* . . . . . | 481 |
| Guy de Montjou. . . | *La Question de Tanger* . . . . . | 507 |
| François Porché . . . | *La Poésie récente* . . . . . | 536 |
| Salluste . . . . . | *Henri Heine et Karl Marx* . . . . . | 567 |
| Jean Giraudoux . . . | *Siegfried* (Actes III et IV) . . . . . | 590 |
| Panaït Istrati . . . . | *Les Chardons du Baragan* (fin) . . . . . | 618 |
| Comte de Fels . . . . | *L'Aspect politique de la Stabilisation* . . . . . | 649 |
| L. Houllevigue. . . . | Les Sciences : *L'Unité de la Matière* . . . . . | 669 |
| Henry Bidou. . . . . | La Vie littéraire : *Parmi les Livres* . . . . . | 683 |
| Albert Flament. . . . | La Quinzaine : *Tableaux de Paris* . . . . . | 694 |

Le Dîner de la Revue de Paris du 10 Mai.


Copyright 1928 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1928

*La* **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

# Le Nouvel Anacharsis

par ABEL HERMANT

*de l'Académie française*

# Félicien

par ANDRÉ MAUROIS

# La Rue

par FRANCIS CARCO

# Les Mémoires du Général Castelnau

— 1870-1871 —

(Sedan. — La captivité aux côtés de l'Empereur à Wilhelmshöhe)

# Les Mémoires de la Comtesse Rasponi

Une série de Lettres inédites

de

# Balzac à l'Étrangère

# ADIEU, NEW-YORK!

*à Georges Auric.*

« Lorsque deux races sont en compétition, l'inférieure chasse l'autre. »

(VACHER DE LAPOUGE, *L'Aryen.*)

« ... le charme inattendu d'un bijou rose et noir. »

(BAUDELAIRE.)

## I

Nuit de Noël, pleine d'humidité et d'un brouillard qui, à mesure qu'on descendait de la ville haute vers le fleuve, se faisait plus épais et plus froid. Dans les docks de l'*American Atlantic Line*, à New-York, le *Mammouth* raidissait ses amarres. Avec ses trente mille tonnes, c'était un des plus beaux paquebots et un des plus neufs de la ligne; on le retirait, l'hiver, du service New-York-Europe et on le réservait alors pour ces croisières aux régions chaudes, destinées aux millionnaires. A l'entrée de la jetée 61, sous la brume glacée, une affiche jaune attirait, comme un soleil. En surimpression, un Zoulou, coiffé de plumes d'autruches, dansait en brandissant son bouclier en parchemin. On lisait :

LE TOUR DE L'AFRIQUE
28 000 MILLES EN 97 JOURS

«*Toute l'Afrique! La plus noire Afrique! Le pays du gros gibier... le sentier de la guerre... les tribus d'ébène... les chutes du Zambèze ou la fumée qui tonne... Visitez les repaires des*

*traitants arabes de Mozambique... Le Cap, éternelle exposition florale... Un coup d'œil à Kimberley et son trou à diamants... Johannesburg et ses montages de quartz en poudre... Les charmeurs de serpents de Port Elisabeth... Pretoria, Krüger et sa grande pipe... Bulawayo, avec Cecil Rhodes sur son granit... Respirez Zanzibar et son odeur de girofles... Mombasa, l'île de corail... Kenya, la patrie des rhinocéros... On recommande Nairobi et ses femmes voilées... Le Victoria Nyanza et ses aérobus. Les monts de la Lune... l'Uganda et ses hippopotames... Le Nil!... Voyageurs, montez sur le Tapis Magique de l'*American Atlantic Line. *Raffinement, Confort. Progrès. Le* Mammouth *n'est pas un paquebot : c'est un vrai cercle, un club, limité à deux cents membres, le plus fermé, le plus select, le plus « exclusif » des clubs. »*

Le *Mammouth* rugit une première fois. Dans la poussière d'eau nocturne, il étincelait de tous ses hublots allumés, au travers desquels on voyait des appartements en bois précieux, tendus de soies tendres. De ses quatre cheminées, le paquebot sous pression commençait à cracher son mazout. Si, par le bas, il illuminait l'eau et faisait reculer le brouillard, par le haut, ses fumées noires aggravaient la nuit... Pour la deuxième fois, il hurla si fort qu'on n'entendit même plus le travail des treuils.

Dans six minutes, on levait l'ancre. Un steward vint, au garde à vous, trouver le commissaire du bord.

— Appartement 2, sur le pont A, encore personne, monsieur.

Le Commissaire consulta son plan. Il y avait deux appartements de grand luxe sur le pont supérieur. L'un était déjà occupé par la famille du sénateur A. H. Applejack, de Boston; l'autre, composé d'un salon, d'une salle à manger privée, de deux salles de bains et de deux chambres à coucher, se trouvait retenu au nom d'une Mrs. Louiset, de New-York, avec camériste.

Au moment où retentissait le troisième coup de sirène, deux femmes parurent. Déjà, on sonnait la cloche jusqu'au fond des cales pour faire évacuer tous ceux qui n'étaient montés à bord que pour les adieux. La reporter des mondanités du *New York Times*, qui faisait les départs des grands paquebots, s'avança vers la première des deux passagères,

avec une assurance professionnelle tempérée par un sourire exquis.

— Heureuse de partir pour l'Afrique, par un temps comme celui-ci, madame Louiset?

La jeune femme, enfermée dans un manteau de vison d'un lustre si sombre, que, dès la coupée, toutes les dames en avaient verdi, ouvrit des lèvres très rouges dans un visage livide; derrière sa voilette qui lui barrait le visage à la hauteur du nez, des yeux exotiques brillèrent.

— Madame Louiset, c'est le nom de ma femme de chambre française. C'est toujours elle qui retient les places.

— Dois-je dire que vous êtes de New-York? — demanda la reporter.

Au moment où la réponse allait lui arriver, la passerelle bougea. Dans un instant elle serait dans les airs. L'interviewer fut prise entre le devoir et l'ennui d'être emmenée jusque chez les nègres, ou, du moins, jusqu'au bateau-pilote de Staaten Island. Elle s'enfuit, tandis que le paquebot vibrait sous l'effort des premiers tours d'hélice et des treuils dentés qui remontaient, du fond, les ancres, avec une odeur d'œuf pourri.

## II

Au bout de deux jours, quand ont eut passé le cap Hatteras, le temps tiédit. Loraine Applejack fumait sa pipe sur le pont, après le bal. On avait replié toutes les chaises longues et la plage de bois, large de dix mètres, longue de cent, présentait une merveilleuse piste d'exercice. Il était deux heures du matin. Derrière le verre dépoli des fenêtres de cabines, il avait vu l'ombre des femmes se regardant nues dans la glace avant de se mettre au lit. Puis, tout s'était éteint. Maintenant il n'y avait plus que l'abîme de la mer, mur qui tantôt se dressait et tantôt s'abattait en silence. Seuls, quelques objets de toilette, mal attachés, tombaient, çà et là, dans les flancs du navire endormi sous l'immense ronronnement de ses quadruples hélices.

Loraine Applejack faisait le tour de l'Afrique avec sa mère et sa sœur, après sa dernière année d'Harvard. C'était le bel

homme de sport immortalisé par les couvertures des illustrés du samedi, ancien capitaine à La Crosse et Rédacteur en chef du journal satirique des étudiants. Il appartenait à une de ces familles d'universitaires, puritaines, archi-millionnaires, du Massachusets. La vie s'ouvrait pour lui pleine de dîners d'anciens élèves, de chasses au grouse et d'œuvres sociales.

Sans avoir rien entendu, à cause du bruit des vagues, le jeune homme sentit qu'on le suivait. Il se retourna. Il vit une femme qu'il n'avait pas encore aperçue à bord, droite dans une guérite de fourrure. Teint mat, cheveux presque bleus; probablement des sentiments excessifs; sans doute une de ces femmes d'une autre race qui, dans les films, ne craignent pas d'entrer, chez les jeunes gens, par une tempête de neige, sans avoir été invitées.

Ils se regardèrent : elle lui plut.

Le lendemain, à déjeuner, à la hauteur des Bermudes, le maître d'hôtel italien annonça à Loraine, avec un sourire, comme pour lui offrir une friandise, que s'il se trouvait à cinq heures, cet après-midi là, sur la plage arrière, il pourrait assister à un ensevelissement en mer. Un des stewards du pont C était mort, dans la nuit, d'une pleurésie.

A cinq heures, Loraine monta sur lapasserelle qui dominait l'arrière. Devant lui, l'équipage, mille hommes, au garde à vous. A droite, étaient rangés les stewards en vestes blanches; à gauche, les matelots et les soutiers, souillés de mazout, les graisseurs, peints d'huile; face à lui, les nurses, les stewardesses, les cuisiniers français, avec leur barbiche noire et leur torchon autour du cou. Enfin, sous le pavillon, le mort étendu sur une planche. Un prêtre, en surplis, entouré du commandant et des officiers, priait.

Le soleil, d'un lilas rosé, descendait dans la brume. Le paquebot roulait, se redressant chaque fois lentement. Les officiers, tendus, saluèrent. Le prêtre leva les yeux de son livre de prières et fit un geste de bénédiction... Ce fut précis comme une exécution capitale : on souleva le pavillon américain qui enveloppait la tête du mort. Six hommes basculèrent la planche. Loraine vit la momie, ficelée dans de la grosse toile, glisser sans bruit, les pieds devant, et disparaître,

dans la route large et écumeuse soulevée par l'hélice. Une couronne flotta.

Loraine se retourna. La femme de l'autre soir était là, seule, à ses côtés. Il vit dans ses yeux qu'elle se retenait pour ne pas hurler, comme un chien.

— Comme je hais la mort, — dit-elle.

***

— Je suppose que vous en avez assez de votre eau glacée, fils de bonne famille et d'un pays sec? Voulez-vous quelque chose de mieux...? Je n'aimais déjà pas beaucoup l'eau, mais, quand je pense au frère de cette après-midi, cousu dans sa toile et maintenant là, au fond...

C'est toujours vers une ou deux heures du matin que l'inconnue sortait sur le pont, pour se promener. Loraine, maintenant, le savait, car il l'observait en jeune loup puritain, avec une ardeur honteuse. Il accepta de la suivre dans son appartement. Sur la desserte de la salle à manger il y avait plusieurs bouteilles de champagne qui gelaient.

— Puis-je vous demander votre nom?

— Mon nom est Pamela Freedman. Appelez-moi Pam.

Épars, sur le tapis, à cause du roulis, Loraine vit des poupées, des écrins à bijoux, des biscuits au gingembre, l'*American Mercury* de Mencken, le dernier livre des frères Sitwell, les *Faux Monnayeurs*...

— Vous lisez beaucoup?

— Je n'aime pas la société.

—... beaucoup de français?

— Oui, j'ai habité longtemps Paris. J'adore la littérature française, c'est si rapide, si synthétique, si commode... Ces gens-là ont des idées si larges... Chez nous, on voit grand, mais on pense souvent petit...

— Vous êtes Américaine?

— Naturellement, autant que vous, Mr. Applejack. Est-ce que je n'en ai pas l'air?

— Ne vous fâchez pas...

— Vous êtes stupide.

— Alors, pourquoi m'avez-vous invité à boire?
— Parce que vous êtes l'homme le plus beau du bateau.

## III

Le Commissaire du *Mammouth* était un brillant officier, plus que droit, renversé en arrière comme une cheminée, galonné d'or et aussi achalandé de décorations et de médailles qu'un champion de natation; les dames raffolaient de lui, il avait des anecdotes pour chaque latitude, connaissait des jeux, des calembours sur tous les ports; son sourire contraignait les passagers récalcitrants à accepter les plus médiocres cabines; il en imposait au Commandant lui-même, savait jeter les dés, aux petits chevaux, avec grâce, excellait dans les allocutions familières et humoristiques, par mégaphone, aux fêtes de charité. A l'occasion, il s'offrait à faire un « mort » au bridge; il était au courant de tous les secrets du paquebot, depuis les soutes jusqu'aux hunes. Être invité à boire le cocktail, dans sa chambre, avant dîner, était un honneur qu'on ne songeait pas à refuser et il ne détestait pas qu'on le blaguât sur les photos de femmes dont le cadre de sa glace était orné.

Le Commissaire jouait l'apéritif, avec son ami, Mr. H. Nathan Jonas, ancien banquier, qui, chaque hiver, quittait Riversidedrive pour une croisière sur l'*Atlantic Line*, afin de se créer des relations. « Un alpiniste mondain », disait-on, tant il était désireux de grimper aux sommets glacés de la société. A son aise dans le *Mammouth*, comme son aîné dans la baleine, Jonas était, avec le Commissaire, le boute-en-train du bord. Pour deviner le nombre de milles parcourus dans la journée, adjuger la poule aux enchères, sans ôter le cigare de ses dents et, dans les tombolas, attirer jusqu'à la corbeille, par un bon mot, le gros chèque, il n'avait pas son pareil.

— Et si je vous gagne ce coup-ci?
— Alors, quitte ou double, — répondit le Commissaire.
— Non, une discrétion.
— Entendu.
— Je veux dire... une indiscrétion.

Jonas gagna.

— Et maintenant? — demanda l'officier... — Je sais ce que vous aller me demander... de vous présenter à la mystérieuse dame du pont A? D'abord elle est invisible. Ensuite, elle ne veut connaître personne.

— Montrez-moi au moins sa feuille de passagère...? Rien qu'un instant seulement... J'ai engagé un pari...

Dans la cabine du Commissaire, Jonas mit ses lunettes et lut :

MRS. PAMELA FREEDMAN-ORFEI

— Tiens... Excusez-moi, Commissaire, je n'ai pas à vous apprendre votre métier, mais vous remarquerez que, sur cette feuille, il n'y a pas tout ce qui devrait y être.

— Comment cela?

— Voyez : à la suite du mot *race*, indiqué sur l'imprimé, là, où cette petite dame aurait dû compléter en ajoutant à la main : race blanche, il n'y a rien d'écrit.

— C'est un oubli...

— Ah! ah! vous croyez aux oublis, vous, vieux requin? Si l'on vous demandait de désigner en toutes lettres, quelle est votre race, oublieriez-vous de le dire que vous êtes blanc? Voyons son passeport?

— Mon cher monsieur, — objecta sérieusement le Commissaire, — cela n'est pas dans nos conventions. Je vous ai promis de vous montrer cette feuille; un point, c'est tout.

— Et où est-elle née? A New-York?

— Non, à Atlanta, Géorgie.

— J'en étais sûr! — s'écria Jonas. — Je crois bien que je pourrai bientôt vous dire qui est, en réalité, votre Mrs. Freedman...

## IV

Chaleur. Premier jour des pantalons blancs. Nathan Jonas faisait le beau au milieu des dames.

— Je dois vous annoncer, d'abord, Mesdames, que j'ai deux talents : Je regarde les gens dans les yeux, et je devine leur âge... Mais ce talent-là, je ne m'en vante pas.

— Et votre second art d'agrément?

— J'ai un flair étonnant pour découvrir les métis. Je les vois venir d'une lieue... Il y a chez ceux qui sont issus d'un croisement une souplesse du corps, une flexibilité de l'esprit, qu'on ne trouve jamais chez les êtres de race pure.

— Maintenant, révélez-nous...

Ces dames âgées, respectables, toutes scintillantes de médisances et de bijoux, se rapprochèrent.

— Le soir même de notre départ de New-York, lorsque j'ai vu s'avancer, au moment où l'on allait lever la passerelle, Mrs. Freedman, j'ai senti qu'elle n'avait pas que du sang blanc... J'ai été aux renseignements et je puis vous affirmer que cette New-Yorkaise n'en est pas une; elle est née à Atlanta, Géorgie, et elle a du sang nègre!

Une torpille dans la chambre des machines aurait moins fait sauter ces dames.

— Quelle abomination! — fit Mrs. Cornelius de Witt.

C'était incroyable! Un membre de la croisière, l'occupante du premier appartement de luxe, avoir du sang noir! Quelle époque!

— Le *Mammouth* n'est pas le *Mayflower*, — répondit indulgemment Mr. Jonas.

— Certes. C'est un navire de traite.

— Pour un passage de dix mille dollars, il me semble que nous aurions le droit d'exiger d'être entre Blancs!

— Allons, — ricana Mr. Jonas, — vous allongez vos dix mille dollars pour aller voir des nègres, on vous en montre avant la date fixée et vous n'êtes pas contentes, mesdames?

— Et qui est votre négresse?

— Cette jeune personne se nomme exactement Freedman-Orfei. J'ai connu sa mère, il y a vingt ans... au moins. Je vous parle d'un âge préhistorique où les hommes relevaient encore le col de leur pardessus pour ne pas être vus allant chez les négresses. C'était une quarteronne qui s'appelait Freedman, comme tant d'autres[1]. Elle avait, après fortune faite, épousé un ténor italien du Metropolitan du nom

1. Freedman, mot à mot homme libéré; nom que prirent beaucoup de nègres du Sud, après la guerre de Sécession, quand on les dota d'un état-civil.

d'Orfei, et, ensuite, tous deux allèrent habiter Paris. Quant à notre passagère, elle était la fille d'un premier lit...

— Et d'où viennent l'argent, les émeraudes, le vison, tout le luxe?

... — De la mère. Celle-ci, après avoir fait le bonheur de beaucoup d'entre nous, ouvrit dans Harlem une boutique de soins de beauté pour femmes de couleur. Et vers 1907 ou 1908, elle inventa, m'a-t-on raconté, une machine à décrépeler les cheveux des nègres. Vous savez quelle souffrance de chaque instant c'est, pour un Noir, que d'avoir cette mousse crépue sur le crâne... Des cheveux plats, c'était l'émancipation! Pour la peau, ils pensaient, avec raison, qu'on s'arrangerait toujours. Quand Mrs. Freedman mère mourut, peu après la guerre, à Paris, je lus dans les journaux qu'elle avait laissé une centaine de millions. Sa fille voyage sans doute... pour oublier sa couleur. Mais, avec une fortune comme ça, on n'est plus nègre!

A la surexcitation succéda, parmi les dames, la consternation. Maintenant que le coup était porté, Mr. Nathan Jonas laissa paraître un peu de ce faible que les Juifs tiennent toujours en réserve pour les déshérités.

— Bah! Et si, après tout, — remarqua-t-il, — les Noires s'arrangent pour être blanches?

— Aujourd'hui les Blanches ne s'efforcent-elles pas d'être noires? — fit Mrs. Cornelius de Witt.

— Sans rire, — continua brillamment Jonas, — notre âge est un âge nègre. Voyez cette paresse générale, ce dégoût des jeunes pour le travail, les nudités, au Lido et à Palm Beach, l'égalité, la fraternité, la banane, l'amour en public, les divorces, la publicité...

Les vieilles dames entrèrent en jeu :

— L'époque des poupées-fétiches et des championnats de danse de cinquante heures!

— Celle des couleurs crues, du cubisme et des étoffes géométriques...

— ...des plumes sur la tête...

— ...et des bracelets d'ivoire; et de Harlem...

— ...et des musiques syncopées...

— Parfaitement! Je ne vous le fais pas dire, — conclut

Jonas. — Les charlatans, les orateurs verbeux, les diseurs de bonne aventure, le frotti-frotta, les faux-bijoux...

— Le nègre, c'est notre ombre!

## V

— Pamela, connaissez-vous un Mr. Nathan Jonas? — demande Loraine Applejack à sa nouvelle amie, Mrs. Freedman.

— Nullement. Pourquoi?

— Parce qu'il va racontant, sur le bateau, que vous avez du sang noir.

Jamais il n'y eut pareil silence. En une seconde, Paméla revit son enfance, la boutique de sa mère, puis sa jeunesse, leur départ pour l'Europe, Paris, leur luxe soudain, toute une féerie de plaisirs où, avec les autres incommodités, s'étaient évanouis les préjugés sociaux. Elle pensa à son retour en Amérique après la mort de Mrs. Freedman : elle-même une autre Pamela, libre, affranchie et affinée par la France, osant habiter la Cinquième Avenue, recevant des intellectuels, des Blancs dans les nouvelles idées... Ses amours, ses succès... Et voilà que le hasard la rejetait, honteuse, faible, parmi les incurables! Pamela, droite dans sa robe d'un rose léger, fulgurante de diamants, se tendit en arrière, puis se jeta dans les bras du jeune homme :

— Loraine! mon amour... Le sale lâche!

— Je lui ai cassé deux dents, au bar, — ajouta tranquillement Loraine.

— Mon père était d'Atlanta, mais Blanc, blanc comme toi, — fit-elle, en sanglotant, — et ma mère, Cubaine. Je te jure que je n'ai que du sang de Blanc dans les veines. Regarde-moi donc!

Il ne regarda rien. Il la serra dans ses bras. Cette peau, grise, si douce que les lèvres qui s'y posaient semblaient entrer dans du néant, ces yeux d'un vert brûlant, ces lèvres goulues, ce corps de couleuvre, tout ce qui eût dû témoigner du mensonge était justement ce qui le lui rendait invisible.

## VI

Les Tropiques. Les cabines devenaient intenables. Un matin, à l'heure du déjeuner, Paméla apparut sur le pont. Sa beauté, éclatant comme une grenade, surprit l'adversaire. Robes d'été, qui étaient presque des robes de bal, joailleries du poignet au coude; ce furent, dès lors, chaque jour, des maillots pour chevaucher le cheval électrique de la mécanothérapie, d'autres pour la piscine. Une pétition circula. Le Commandant fut approché; on le saisit d'une protestation contre la présence d'une femme de couleur à son bord; il tergiversa, promettant de transmettre à la compagnie. En attendant, Mrs. Freedman, fût-elle plus noire que tout Harlem, avait droit, maintenant qu'on l'avait embarquée, à quatre-vingt-quatre jours de traversée. Ne pas la saluer? Il eût fallu qu'elle même commençât par rechercher les hommages. La mettre en quarantaine? Elle ne fréquentait personne, sauf Loraine.

Ce fut par lui qu'on s'efforça de l'atteindre. « Occuper le plus bel appartement du *Mammouth*, sortir de pareilles robes, quand on a des raisons de ne pas être fière de sa peau, ce n'est qu'une faute de goût. Mais, mettre la main sur le plus beau gars du bord, qui est, en même temps, le plus beau parti, cela se paie », pensaient-ils, avec la bassesse du vulgaire.

La veille de la première escale d'Afrique, vers minuit, le jeune Américain se dirigeait vers la cabine de son amie. Dans l'instant qu'il allait frapper, il vit, épinglé sur la porte, un papier où une main anonyme avait reproduit cette phrase de l'Écriture : « *Malheur à celui par qui le scandale arrive.* » Il rougit, se vit mis en ballottage dans les cercles, imagina le sénateur Applejack, son père, chassé par sa faute du Congrès et rentra chez lui. Là il écrivit avec embarras à Mrs. Freedman qu'il ne pourrait descendre à terre avec elle, pour cette première escale, comme il le lui avait promis, parce qu'il lui fallait accompagner sa mère et sa sœur. Ayant donné cette satisfaction aux races blondes, il s'endormit en pensant aux femmes noires et nues qu'il verrait bientôt.

## VII

Première escale. Pamela Freedman fut suspendue au-dessus du vide, comme les autres voyageurs, dans un panier, qui la déposa délicatement au fond d'une pirogue. Elle se trouva seule, assise sur un coussin de paille, les pieds dans l'eau, en face de quatre hommes nus, qui poussèrent une plainte rauque; l'embarcation dressa le nez, franchit la barre houleuse et retomba sur l'eau plate. Il n'était que huit heures du matin, mais la réverbération, déjà, brûlait les yeux. Une brume éclatante, sur la mer mercurielle. A tribord, entouré de pirogues, le *Mammouth* continuait de vomir des passagers tandis qu'à bâbord, assailli de lourdes pinasses et de péottes, il engloutissait de l'eau douce, des fruits. L'Américaine regarda ces hommes : leur corps luisait de sueur, leurs bouches étincelaient. Elle fut surprise de les entendre parler un français charmant avec de petites voix enfantines. Il y avait donc une Afrique française? Ils lui tendirent un gros poisson, colorié comme ceux des aquariums. Ils respiraient la force et la joie; la dureté soyeuse de leurs peaux nues, la liberté de leurs membres exposés, la cambrure étonnante de leurs reins, les sachets de cuir rouge pendus à leur cou, tout semblait à Pamela nouveau d'abord, puis harmonieux, puis beau. Étant seule, elle osa penser qu'elle avait de ce sang-là dans les veines.

La feuille quotidienne, imprimée à bord, et qu'on glissait chaque matin sous les portes des cabines, signalait qu'on pouvait débarquer dès huit heures du matin et se rembarquer à dix heures du soir. Pamela se réjouit : elle avait de longues heures à passer à terre, après ces jours de traversée, ces heures où elle avait pleuré de rage...

Où qu'elle portât les yeux, elle ne voyait qu'une lagune grise bordée de cocotiers, des cabanages recouverts d'un chaume roux comme le poil des orangs-outangs; quelques entrepôts, douanes, huttes. Quel était ce port? Ni une capitale administrative, ni une grande place de commerce; l'endroit avait été choisi, — bien choisi —, pour donner aux passagers

de la croisière, en un minimum de temps, une première impression de l'Afrique sauvage : en quelques heures, New-York pourrait photographier lagune, grève et forêt.

Afrique, estuaires étranglés, deltas en marche, succession de terrasses s'élevant toujours, disaient les guides... Après un barrage de palétuviers et de récifs gris bleu, comme du mâchefer, on aborda sur une plage de sable plus rouge que du sable d'urine. Alors, seulement, le soleil hissa un disque aveuglant, chauve de ses rayons, presque polaire; il tombait si droit que rien n'avait plus d'ombre; la couleur des choses était mangée, leur relief anéanti. Pamela enfonçait dans un air chaud. Deux hommes s'offrirent, unis par un hamac de fibre d'ananas. Elle se laissa empaqueter.

— A la forêt vierge! — fit-elle joyeusement, comme elle eût donné une adresse dans Lexington.

***

Après avoir traversé une courte savane, Pamela et ses porteurs arrivèrent à un sombre mur, dont le faîte se découpait sur le ciel en dents de scie. C'était une palmeraie. Pour y croire, elle devait se répéter : « Voilà l'Afrique, voici la grande forêt! » Elle n'éprouvait rien encore de cet écrasement que tant de livres lui avaient annoncé; cependant tout apparaissait confus, absurde, sans forme ni couleur. Ce n'était ni le fond de la mer, ni une cathédrale, ni aucune de ces images qui servent aux auteurs pour décrire les forêts tropicales : plutôt une fortification verte à soubassement d'eau. Par la lézarde d'un sentier se glissa le hamac. Cela ressembla alors au dessous des tribunes d'un autodrome : l'obscurité avec des taches de soleil entre des milliers de fûts; chaque arbre cherchait à voler au voisin sa lumière; eux montaient; les lianes cordées descendaient. Pamela renversait la tête pour mieux voir les branches pliant sous le poids de parasites qui en dégoulinaient comme des paquets de vermicelle.

— En avant!

Elle retrouvait, montée sur les épaules de ces hommes, l'ondulation même du paquebot. Elle jouait à l'explorateur, avec son beau casque, sa robe sport de chez Abercromby,

ses grosses lunettes dont les verres fumés baissaient tout d'un ton, de sorte que lorsqu'elle les relevait, c'était un enchantement de couleurs. Quelle différence avec les foules d'Amérique! Où se trouvaient donc les habitants dans cette immense Afrique? Aucun bruit. Aucun oiseau. Le monde semblait commencer à peine. Et les villages? Et les routes? Et les autos? Depuis une heure qu'on marchait, Paméla n'avait pas rencontré âme qui vive. Elle se pencha hors du hamac, ne vit que des levées de terre, des troncs, des branches, des feuilles, des hybiscus tendus vers elle comme des bouches. Une furieuse envie de jouer, l'enfantin besoin de courir, la reprit.

La sylve s'épaississait encore, devenait maintenant un souterrain, un égout; l'eau sourdait, bien qu'invisible, pénétrait tout. Le sentier surélevé, jouant les montagnes, s'exhaussait sur une chaussée gondolée comme à Coney Island; ce n'étaient que sagittaires dressés, fougères, pariétaires, dans un désordre obscur. L'emmêlement des racines, la profusion des nœuds de lianes ficelées, le chevauchement des parasites apparaissait inextricable; tout était vert, pas un seul autre ton uni, jaune ou blanc, ni une surface lisse où se reposer la vue, ni quelque chose qui ne soit pas tordu, déformé, torturé, irraisonnable. Dans les mares, pleines d'une sanie noirâtre, elle se croyait guettée par des crocodiles immobiles, des monstres d'eau. Elle admirait les arbres fracassés, rayés comme des lézards, la tête enfoncée dans la vase, immergés par désespoir dans cette confiture verdâtre ou assassinés par leurs voisins, au fond de cette mauvaise auberge.

— En avant! — cria-t-elle.

Pamela s'était attardée à regarder le soleil couchant, bariolé comme un oiseau des Indes. Elle fut surprise de voir l'ombre jaillir si vite... Maintenant il s'agissait de ne pas manquer le bateau. Les porteurs hâtèrent le pas. Au bout de deux heures, exténués, ils débouchèrent en terrain découvert. L'humidité marine vint les rafraîchir, après l'étouffante moiteur des sous-bois. Des nuées cyclamen

traînaient, dans lesquelles se vautraient les éclairs de chaleur. Entre les cocotiers, le ciel apparaissait et ses étoiles vertes... Enfin, la mer... Pamela chercha aussitôt des yeux la masse lumineuse du *Mammouth*... Quelque accident de terrain lui cachait-il le bateau? Elle tendit son regard... rien. Était-il possible que tous les feux fussent éteints? L'océan s'offrait, déshabité, calme au large, effervescent sur les bords. Inquiète, elle vérifia l'heure; il n'était que neuf heures pourtant... Enfin, le hamac arriva à la jetée :

— Au bateau!

— Bateau, y a pas, madame.

— Comment?

— Pati g'os bateau; cé matin, páti dix heures, páti, ton bateau, sans toi, madame.

Parti! La voilà seule, la nuit, sur la terre d'Afrique. Le *Mammouth* n'est plus là! Aucune chance de le rejoindre : sa prochaine escale est au Cap, à quinze jours d'ici. C'est fini la croisière. Pamela s'appuie à un des obus scellés dans le môle. Elle pleure de rage, de désespoir. Des renards volants la frôlent. Par quelle erreur absurde... Seule, seule! sans bagages, sans femme de chambre, sans argent. Quelques Noirs se sont accroupis à ses pieds et, les bras pendants entre les jambes ouvertes, attendent. Elle pense qu'il faut agir, mais elle sent que c'est inutile. Une langueur la lie au sol, l'unit à l'air. La T. S. F.?... Personne ici ne sait ce que c'est. Un cargo à destination de Marseille, quand?... Demain?

— Oui.

— Dans six mois?

— Oui, oui.

Impossible de rien tirer de précis de ces nègres, qui répondent oui à tout pour faire plaisir.

. . . . . .

Maintenant une brise se lève, un souffle chaud qui la glace. Où attendre le jour? Les porteurs se sont endormis, enchevêtrés comme un nœud de serpents. Paméla se rappelle avoir vu, lors de sa promenade, une maison en briques et fer-blanc, avec un mât de pavillon, pas très loin.

— Est-ce à droite?

— Oui.

— A gauche?
— Oui, oui.
— Allons!

Ils font signe que non. Jamais ils ne s'aventurent la nuit à cause des esprits de suicidés qui vous mangent l'âme. Elle ira seule.

Une heure plus tard, elle marche toujours, dans la nuit, n'ayant rien trouvé. La route déserte, silencieuse et légère comme du liège, serpente, s'attarde, puis rentre en forêt.

Dans le silence elle n'entendait qu'un oiseau, toujours le même, invisible, placé très haut, en observation et qui donnait brusquement des coups de sifflet autoritaires, comme ceux des policemen. A la nuit, les éclairs se rapprochaient. Le ciel se couvrit en un instant et une tornade sèche fit plier les arbres, apportant des échantillons d'odeurs si vagues qu'elles étaient atroces, à base de parfum de champ de bataille, d'église catholique, de pharmacie. Pamela ne connaissait que les nuits légères d'Occident, qu'on chasse d'un coup de commutateur, mais non cette chose lourde, visqueuse, au travers de laquelle il lui fallait se frayer un chemin. Les grillons déchiraient l'obscurité de leur clameur sexuelle, harassante, métallique.

Pourquoi cette succession d'ondes chaudes et froides? Pourquoi marcher? C'était l'heure où, en Afrique, il n'est plus question de l'homme. Il n'y avait aucune raison d'aller quelque part; de revenir en arrière, pas davantage. Ni même de respirer, d'exister, de s'appeler Pamela Freedman.

Les éclairs se succédaient, quinze, vingt par minute, dilatant autour d'elle l'horizon, augmentant la tension de ses nerfs, la fatigue de ses yeux, qui essayaient de voir. Tantôt, exténuée, elle heurtait les spectres d'arbres abattus par les cyclones; l'instant d'après c'étaient des herbes plus hautes qu'elle; sous les lueurs électriques, ces herbes apparaissaient blanches et tout, jusqu'aux fûts des palmiers, était d'un blanc polaire, sauf les chapelles gothiques des termitières, rouges. Échardes monstres des arbres foudroyés, charbonneux, dressés comme des fémurs, des tibias calcinés. Soudain, Pamela s'arrêta... Enfin! Des feux... des hommes! Elle se

hâta, mit en déroute des êtres invisibles dans les halliers, des larves à phosphorescence rouges ou vertes, qui l'arrosaient d'un liquide musqué... De gros oiseaux gris, aux silencieuses ailes de drap lui partirent sous les pieds. Elle courait... La radiance de l'horizon se rapprochait... Ce devait être un grand village, peut-être une ville, où on pourrait manger et boire, une vraie ville avec des enseignes lumineuses... Comment avait-elle pu être heureuse, ce matin, perdue dans cette immensité pourrie? A mesure qu'elle allait vers le feu, vers les hommes, elle se sentait solidaire de tous les progrès, épanouie de l'idée de ses valeurs en bourse, fille d'un grand pays où la nature n'est plus dangereuse, où les animaux sont encagés, où le danger et la mort sont domptés. De ses narines rondes et mobiles, elle huma la bonne fumée du bois. La lumière s'irradiait maintenant sur une telle largeur, qu'on eût dit une aurore, épousant les courbes du sol, montant avec lui, ininterrompue par les dénivellements des vallées qu'elle suivait fidèlement. Pamela crut un moment à une armée qui bivouaquait... Encore des taillis, quelques arbres, et la chaleur devenait intense... Enfin elle fut arrêtée par les premières flammes, basses, mordorées, et qui grignotaient l'humus, le mordillaient comme un papier... Au delà, le sol consumé était noir, avec des taches de cendres, blanches comme des linges. Venait enfin, à l'arrière-plan, la réserve des grandes flammes, ou plutôt des vagues, hautes de trois à quatre mètres, d'un rouge implacable qui ne s'obscurcissait qu'au sommet. Elles avançaient, se prêtant la main, surmontées de flammèches, sur un rang, à perte de vue... Désert du feu... Paméla cria : rien ne répondit, que le crépitement de la fournaise en marche... Sans qu'on l'aidât, ni qu'on lui opposât aucun obstacle, les animaux ayant fui, le brasier poursuivait son solitaire dévorement. Au-dessus, les arbres brûlaient debout, malgré la sève qui en jutait et qui bouillait, malgré l'humidité des feuilles, malgré leur essor de quarante mètres; des troncs pleins d'étincelles éclataient tout seuls. Des palmiers, plus vite terrassés, étaient tombés, déjà noircis et fumaient comme de mauvais cigares, pleins de salpêtre. Ayant hurlé, la voix morte, Pamela comprit qu'elle était toute seule, seule avec le feu

qui pétillait joyeusement dans la nuit vide... Il allait lentement, prenant son temps, comme pour bien mâcher tout ce qui se trouvait sur son passage, gourmand comme un bûcher; elle dut reculer.

Des éclairs se succédaient, silencieux, longs et mous ainsi que ceux du magnésium. Un coup de tonnerre; de l'eau, enfin! Accroupi, jambes ouvertes, le ciel vidait maintenant son ventre de nuages avec des éclats de tonnerre et de plaisir.

Un peu plus tard, chancelante, en sueur, sa robe légère en lambeaux, l'Américaine s'arrêta dans une clairière. Ses oreilles bourdonnaient, ses tempes étaient martelées. La lune, qui s'était levée, enveloppée par l'humidité d'un halo huileux, la regardait, avec son rire de nègre... Paix méchante, comme si ces arbres n'étaient nés que pour l'étouffer. Autour d'elle, elle aperçut une dizaine d'énormes chapeaux de pailles coniques... des huttes! Aucune lumière. Elle appela : personne. de sa voix cassée, elle miaula : rien. Le village semblait abandonné. Paméla s'approcha, au hasard, d'une case, décidée à la partager, s'il le fallait, avec le bétail, mais à y attendre le jour : prolongé par des branchages, un toit de palmes sèches, circulaire, descendait au sol, ne laissant pas d'ouverture. Elle fit le tour avec soin, en frottant des allumettes, trouva enfin une porte, fermée d'une natte. A quatre pattes elle s'y faufila...

Une âcre fumée du bois la prit à la gorge et aux yeux. Des braises, effondrées entre trois pierres rougeoyaient. L'intérieur de cette case ronde, peu à peu, apparut vide. Du dehors, Paméla ne l'eût pas cru si vaste... Elle y trouva deux bidons à pétrole et une calebasse charbonneuse, avec des restes de riz. Elle les gratta, à l'aide d'une cuiller en bois. Maintenant, elle s'habituait à l'obscurité; elle put distinguer une carcasse de lit, faite d'un gril de branchage; elle s'y laissa choir.

Alors, face à elle, le dos à la porte, elle aperçut, debout, collé au mur, immobile, plus abandonné qu'une chèvre, un enfant noir qui la regardait avec une indifférence stupide.

## VIII

— Les brutes! les sauvages! Tenez, monsieur...

Pamela était assise à table, seule, en face d'un Blanc, vêtu d'un uniforme khaki, à boutons d'argent. C'était l'Administrateur du cercle, un Corse, moustache frisée, beau gars, brun, assez « sous-off ». L'Américaine lui tendait la feuille quotidienne de la veille, éditée par l'imprimerie du *Mammouth*.

— Voyez vous-même; ne lit-on pas : « *Durée de l'escale, 8 a.m., to 10 p.m.?*[1] » *MM. les Passagers sont avertis qu'aucun délai, etc.* »

— Et maintenant, regardez, monsieur, (elle lui montrait la feuille par transparence, face au jour)... après le second chiffre, ne remarquez-vous pas que le papier est plus clair? Eh bien, il a été gratté, oui, intentionnellement gratté : on a changé l'*a* en *p*; de 10 *a.m.*, c'est-à-dire dix heures du matin, — on à fait 10 *p.m.*, c'est-à-dire dix heures du soir... Et tout ça pour me faire manquer le bateau!

— C'est une charmante farce!

— En vérité!

Pamela revit le papier anonyme épinglé un matin à la porte de sa cabine, et qui aurait dû l'avertir pourtant des intentions du bord à son égard.

— Les vaches! salauds d'hypocrites! — sanglotait-elle.

Un cargo de cinq cents tonnes pour Dakar, dans trois semaines, voilà tout ce que l'Administrateur avait maintenant à lui offrir. Elle trépignait

— Quoi, pas de glace, monsieur? Pas de tennis? Pas un seul disque? Et vous pouvez vivre?

Galamment, il lui conseilla de prendre son mal en patience. Elle essuyait ses larmes... De faire popote gentiment ensemble...

Un soir, après dîner, sur la terrasse de briques. Apéritifs poisseux. Eau tiède. Constellations. Grillons. Horizon bordé de feux de brousse. Paméla a oublié le *Mammouth*, son

1. 8 *a.m.*, 10 *p.m.*, c'est-à-dire 8 heures avant midi, 10 heures après midi.

appartement de bois précieux, pleins de robes, de pierreries, de bouteilles, tous ces êtres méchants suspendus entre le ciel et l'eau obscurs. Elle ne pense déjà plus à Loraine. Son atavique manque de mémoire, l'ardeur à vivre qui est dans son sang volent à son secours. Il ne lui reste au cœur que de l'orgueil blessé. Elle se répète à mi-voix les conversations du bord, telles qu'elle les imagine, du côté de l'Équateur : « Il apparaît qu'hier une Mrs. Freedman est restée à terre?... » « Comme c'est désagréable pour elle... » « Oubliée! Perdue! ma chère. » « Et dans une colonie française par-dessus le marché! »... Oui, ils disent cela, mais, à part eux, ils pensent : « Hein? Elle a été bien débarquée, la négresse! »

Elle regarde autour d'elle: tout la surprend : ces murs nus avec des peaux de panthères clouées, les nattes, la panoplie de sagaies, les malles posées sur des briques, à cause des termites, et le boy qui, les jours où il y a des invités, sert avec la chemise flottant par dessus le pantalon... Cette vie simple avec un homme qu'elle ne connaissait pas hier lui semble naturelle...

L'Administrateur s'approche de l'Américaine; sa câlinerie est respectueuse, mais, sous cet hommage, elle le sent mâle et roi, roi selon la coutume du pays noir. Il met la main avec désinvolture sur le bras nu de Paméla.

— Je suis ici depuis dix ans...; dire que c'est mariolle, non... Pas tous les jours qu'il vous tombe du ciel une femme sans anneau dans le nez, une vraie Blanche...

***

Sieste. Silence du village; soleil dramatique; les oiseaux eux-mêmes ont cessé de chanter; on n'entend que l'eau du filtre tomber dans la dame-jeanne, et les pieds nus d'un serviteur, sur les nattes. Dehors, rissolent le Tribunal, l'École, le Dispensaire. Pamela vit maintenant en pleine brousse, depuis un mois, avec cet homme. Elle a laissé partir un cargo pour Dakar, puis un second. Elle préside ses dîners. Elle le suit à la chasse, dans ses tournées de collection d'impôts. Elle a mis en gage ses émeraudes chez les Syriens et elle ne

pense plus à rentrer. Elle est heureuse au milieu de ces broussards, de ces chasseurs, de ces rudes colons, dans le décor fou de la grande forêt. Jamais elle ne s'est sentie aussi légère, aussi libre. Elle élève des guépards, donne des ordres aux miliciens, qui l'appellent « madame Commandant ». Faute de baignoire, elle se lave dans une pirogue. Elle préside des repas avec plus de bouteilles que d'invités, des dîners où il y a l'institutrice, le pharmacien russe, le receveur des postes, qui apporte son gramophone. Ils font la salade à l'ail, disent des gaillardises aux dames et boivent du mousseux avec des jeux de mots :

— Ah! J'en ai de l'Afrique assez!

— ... Ah!... Fricassée vous-même!

Elle les entend parler de l'A.E.F.

— Est-ce l'American Expeditionary Force? — demande-t-elle.

— Non, madame, l'Afrique Équatoriale Française.

Pamela a été accueillie parmi cette légion étrangère comme une épave. Ils ne comprennent pas que « quelqu'un qui en a les moyens » vienne en Afrique. Mais elle, pêche, chasse, vit comme dans un ranch, comme une collégienne dans les réserves des Rocheuses. Si elle n'avait pas quitté le *Mammouth*, serait-elle ici? La plus étonnante aventure de sa vie, ne l'eût-elle pas manquée? Le mal du pays? Elle comprend maintenant que c'est à New-York qu'elle l'éprouvait.

Au cours d'un de ces interminables repas, d'une de ces bonnes chères que provoquent la solitude et les Tropiques, Pamela se sentit observée. Elle releva la tête. Non, aucun des convives ne faisait attention à elle. Ils parlaient de traitements, des histoires de palmes. Les photophores éclairaient les faces devenues très rouges, les cols des dolmans déboutonnés. Des chauves-souris traversaient la pièce. Le panka, comme une aube de toile rayée, faisait passer doucement au-dessus de leurs têtes un vent doux et régulier. Machinalement Pamela considéra le plafond, où était la poulie, puis, suivant des yeux la corde du panka, descendit du regard jusqu'à la baie ouverte sur un couloir sombre. Elle vit alors deux points blancs qui la fixaient. Dans l'obscu-

rité, elle distingua un être humain; c'était un noir, nu, couché par terre. Ayant attaché la corde à son pied, il éventait la table en agitant une jambe. Mou comme un fauve au repos, avec des yeux ardents; endormi, mais prêt à bondir; d'un geste élégant et fatigué elle le voyait amener indolemment cette corde, la lâcher, puis la reprendre. Derrière ces Européens avinés et bruyants, lui, sombre, immobile, avait un air dominateur et plein de mépris cruel qui lui plut. Jamais elle n'avait vu quelqu'un d'aussi sauvage, d'aussi beau.

Les poisons et les remèdes alternaient :

— Crème de cacao ou mandarinette?

— Quinine ou stovarsol?

— Depuis quand avez-vous celui-ci pour tirer le panka? — demanda-t-elle au maître de maison.

— Depuis ce matin. C'est un prisonnier, naturellement, comme tous nos serviteurs. Inculpé dans une affaires d'empoisonnement collectif... Fils d'un chef du cercle... assez mauvais esprit... je le crois féticheur. Voulez-vous que nous prenions le café au salon?

Comme on se levait de table, Pamela s'approcha du nègre. Maintenant les photophores l'éclairaient en plein, mais il était si terriblement noir que les lumières s'éteignaient sur sa peau; à peine en conservait-il sur des jambes parfaites, sur les épaules larges, quelques luisants. Ses traits disparaissaient dans l'ombre, sauf les yeux triangulaires. Il avait des croix en relief sur chaque joue. Une force extraordinaire et naturelle traversait sa figure. Paméla passa devant lui, lui mit un billet de cinq francs dans la main; il le prit sans que son visage exprimât rien. Il ne remercia pas. Il était pareil à un fétiche de bois dur, poli par les caresses des croyants; il trônait au-dessus du festin terminé, comme l'image même de l'Afrique. Avec avidité l'homme regardait la table.

— Qu'est-ce que tu veux?

Bestialement, il surveillait le sel. En riant, Pamela lui tendit la salière; il l'avala d'un coup.

## IX

Autrefois, Pamela se prenait à dire, comme les autres : « Ces sales noirs. » Maintenant, elle admirait ces bouches roses, ces corps minces, d'une rectitude parfaite, l'ardente et pure cambrure des reins, les peaux cirées, la grâce de la démarche, l'immobilité des torses au-dessus de l'avance lente et fière des jambes; elle enviait ces sangs si forts que ni la morsure empoisonnée des fauves, ni les terribles maladies d'Afrique ne les gâtaient. Quelle différence avec les nègres américains, leurs affreuses demi-teintes sales, les dents pourries sous l'or, leurs ventres mous, toutes les tares du métissage. L'absence de besoins était pour ces ancêtres d'Afrique la plus belle parure; la pauvreté les ennoblissait; plus ils travaillaient de leurs mains et plus ils étaient beaux. Ils peinaient en riant, et tout effort, chez eux, devenait un chant ou une danse. Ils savaient entrer sans bruit, se vautraient par terre sur les nattes; certains jours, ils se barbouillaient de couleurs ocre ou blanche, de terres délayées, de sèves; alors ils savaient s'enivrer de bruit et frappaient les objets inanimés jusqu'à ce qu'ils chantassent.

Maintenant, après dîner, Paméla partait seule, dans les bois, pour chasser, avec une lampe électrique sur son chapeau. Mamadou, le tireur de panka, la suivait, avec la carabine du commandant, et, parfois, le gramophone. L'Américaine faisait tourner des disques et elle se divertissait à voir sa solitude se peupler peu à peu de tous les Noirs errants ou à demi réveillés des environs, qu'attirait la musique. Cela l'amusait de constater qu'ils n'aimaient pas ce que les compositeurs juifs de New-York appellent les airs nègres; ils semblaient préférer les grands airs sauvages et populaires des Russes. Eux l'entouraient, accroupis, vrais somnambules appâtés par l'harmonie, leurs bracelets d'ivoire seuls sortant de l'ombre. Mamadou ne disait rien, fort de son prestige de prisonnier, fier de sa puissance; il régnait sur ce silence et sur la nuit. Parfois, Pamela se baignait à la lune dans une rivière en papier d'étain; le Noir battait l'eau avec un bambou

et criait pour éloigner les caïmans; stupéfait, il regardait cette femme, comme un nègre qui, pour la première fois, voit de la neige.

Une nuit qu'ils avaient chassé fort loin, Mamadou, derrière Paméla, portant autour des reins une ceinture de pintades à la tête retombante, on entendit le martèlement sourd du tam-tam.

— C'est chez moi, — fit-il. — Viens.

— Il est tard...

— Viens.

— Nous sommes si loin...

— Donne-moi ton arme. Tout homme a besoin d'une femme et d'un fusil...

Il prit Paméla, comme une antilope, autour de son cou, et l'emporta.

Ils avancèrent ainsi jusqu'à un village cerclé de claies, aux ruelles si tourmentées qu'ils durent, comme en un labyrinthe, errer longtemps avant d'arriver au centre même du bruit. Chaque fois, on croyait l'avoir atteint, mais un angle cassait sa route, une chicane dissimulait un nouveau détour; de hautes nattes renforcées de pieux laissèrent filtrer un peu de lumière; alors ils se glissèrent dans une enceinte close et pénétrèrent dans une première cour où l'on put distinguer un grouillement d'agneaux. Puis, à nouveau, une tranchée d'ombre et une deuxième enceinte. Soudain, ils reçurent le fracas du tam-tam en pleine figure. En face d'eux, l'orchestre, tambours debout et les joueurs de balafon accroupis, crucifiaient le silence. Dès qu'on les vit entrer, tout crépita. Mamadou apporta un falot qu'il déposa par terre; cette lueur basse éclaira des jambes noires, les stries verticales des pagnes de cotonnades, les lourds bracelets de cheville des femmes... A mesure que la musique s'accélérait, le village entier arrivait. Déjà les plus excités se jetaient dans le cercle de danse, comme dans un brasier. On voyait leurs ombres gesticulantes, — bras jetés, articulations molles, têtes allant et venant comme les têtes de bielles, — se détacher sur le blanc soubassement des cases. Poussière. Étoiles. Les reins des femmes tremblaient, plus secoués que par la fièvre, agités par un interminable

frisson. On s'écrasait, ainsi qu'à la curée d'un hippopotame. On entourait le jeune féticheur et les fillettes, cerclées d'argenteries, criaient de plaisir à le voir revenu. Les notables battaient des mains. Les enfants se vautraient dans la cour; les ruelles étaient toutes engorgées. Sur les toits flexibles, des curieux avaient grimpé et se découpaient en noir dans la nuit verte. D'autres, aplatis, comme des bas-reliefs s'enfonçaient dans les murs

Pamela Freedman n'était plus la femme blanche pour laquelle on donne un spectacle. Personne ne faisait attention à elle. Les yeux s'étaient fixés sur la danse. Car maintenant le fils du chef, Mamadou, dansait : il avait ce regard droit, cette noblesse de cou de la grande antilope du Sénégal qu'on nomme « l'antilope onctueuse », lançait ses membres comme des offrandes, les reprenait, les distribuait à nouveau; il avait pris entre ses dents, par une ficelle, son balafon aux bois inégaux et pivotant autour d'un axe invisible, il le faisait planer au-dessus des têtes. Paméla ne pouvait détacher ses yeux de cette figure qui, à mesure qu'elle s'enivrait de tournoiements, devenait bestiale et satisfaite comme celle des dieux. A force de danser, il trouait la terrre! Pamela se rappela qu'il lui avait dit : « Viens, je suis riche, il ne pleut pas dans ma case, mes femmes sont grasses et bien nourries... » Elle était venue... Elle lui apprendrait la mélancolie, l'alcool, le baiser et les autres manières des blancs... Les négresses nues qui se pressaient derrière elles, l'enveloppaient de toutes parts, la soulevaient. Elle aplatissait les poitrines flasques des vieilles, les seins durs des jeunes filles lui entraient dans le corps. L'odeur affreusement musquée du nègre la terrassait; mais elle ne pouvait y faire renoncer ses narines. Elle s'enfonçait dans le monde noir, elle se noyait en lui. Rituelle, la lune s'était levée. Les agneaux, au fond de la cour, était devenus bleus, ainsi que les murs. Pamela retrouvait dans ce tam-tam aux sons mats le même engourdissement, la même extase qu'à Harlem, elle demandait au jazz, elle pensa au dernier succès d'Irving Berlin;

*« Les nègres ne sont vraiment des nègres*
*que sous la lune... »*

Elle oubliait combien son luxe, sa beauté claire, avaient fait envie à des milliers de ses sœurs, à Harlem. Elle en avait assez d'être une fausse Américaine! Pourquoi s'enorgueillir d'un progrès emprunté? « Jusqu'où iront les nègres? » se demandent les badauds, admirant ces automates. Pardi! ils iront jusqu'où vont les Blancs, jamais au delà. Son progrès à elle c'était de revenir, par une étonnante et harmonieuse union, à la terre ancestrale. Elle revit sa mère... La boutique... Son enfance... Féminité, maternité immense de l'Afrique! Les négresses sont les reines du monde noir. Elle arracha sa robe, ses colliers, jeta à terre sa carabine, ses cartouches, lança à la volée son argent, laissant la populace avide s'aplatir dans la poussière. Mamadou la serrait contre son torse nu, la frottait contre sa peau douce, hérissée de cicatrices scarifiées qui l'irritaient et accroissaient son plaisir. Non, la vue d'une blanche ne le rendait pas fou, comme prétendent les lyncheurs de Virginie; il prenait Pamela comme une autre, il avait pour les femmes cet énorme et indifférent appétit du mâle noir, à qui la quantité seule importe. Humée par le cercle magique, elle se donnait à lui, à cette foule sombre, parmi les cris, les détonations des tambours et celles des fusils de traite, le choc des castagnettes de fer. Adieu New-York! Pamela Freedman rentrait dans le ventre de l'Afrique. Elle ne valait plus cent millions de dollars, elle valait trois bœufs, comme les autres femmes. On la vit se frapper les paumes, pliée en deux à chaque cadence, pieds joints, jambes collées, croupe tendue, comme les négresses, maintenant l'une d'elles.

PAUL MORAND

# LA QUESTION DE TANGER

La question de Tanger ne date pas d'hier, puisque, selon les meilleurs auteurs, Hercule en porte la responsabilité. En séparant l'Afrique de l'Europe, il dota de nombreux avantages un point géographique que les Phéniciens choisirent pour y fonder Tingis et sur lequel Élisée Reclus s'exprime en ces termes : « Tanger, ayant derrière elle toute l'Afrique, autant qu'Alger ou que Tunis, et régnant de plus sur deux mers, pourra aspirer au rang de ville mondiale. Elle occupe évidemment un lieu souverain. »

A moins de 25 kilomètres de l'Europe, possédant une rade vaste et profonde, rattachée au reste du Maroc par une plaine sans obstacles sérieux, Tanger apparaît sans conteste comme le point d'accès normal du continent africain, comme le port naturel des régions opulentes qui s'étendent au sud, comme l'escale indiquée des navires qui franchissent le détroit de Gibraltar, route maritime la plus fréquentée du monde, et de ceux qui, du nord, vont en Afrique occidentale ou en Amérique du Sud. Sa position stratégique n'est pas moins forte, puisqu'elle commande l'étranglement du passage qui réunit la Méditerranée à l'océan Atlantique. Aussi a-t-elle été et demeure-t-elle l'objet de compétitions acharnées qui ont fait couler beaucoup d'encre et des flots d'éloquence. Leur source n'est pas tarie car son attribution pose un problème qui ne paraît pas devoir être résolu de sitôt. Il faudrait pour cela que l'un des intéressés profitât d'un grand bouleversement international. Des occasions de cette nature se sont déjà présentées, mais, alors, les grandes Puissances,

absorbées par de plus impérieuses préoccupations, ont laissé passer les moments favorables. Chacune, plus tard, se souvient de Tanger et l'on revient alors, après des négociations difficiles, à des accords de nature provisoire, remis en cause avant même qu'ils ne soient périmés.

Cette ancienneté et cette complexité rendent difficile un exposé rapide de la question de Tanger. Pour essayer de la traiter sous une forme aussi réduite que possible, nous tâcherons de l'envisager seulement sous son aspect actuel, et nous n'évoquerons l'histoire que pour ses données indispensables. Nous nous sommes efforcés, ce faisant, de demeurer strictement impartial. Et nous ne croyons pas nous démentir au cours de notre exposé. Taire les remarques suggérées par l'application *in vivo* des politiques en présence, ne serait pas faire montre d'impartialité, au contraire.

Mais il faut aussi se garder de juger sur place, ce serait s'exposer à méconnaître des considérations extérieures à la ville elle-même, mais qui pèsent d'un grand poids sur son sort.

## LE PASSÉ

La valeur exceptionnelle que vaut à Tanger sa situation est longtemps demeurée méconnue. Si les Romains en firent la capitale de la Mauritanie Tingitane, Byzance la négligea. Musulmane après l'invasion du VIII^e^ siècle, la ville se développa par le commerce et la piraterie, mais les Portugais s'en emparèrent en 1471 et la ruinèrent maladroitement. Espagnole pendant soixante ans, de 1581 à 1643, alors que toute la péninsule ibérique était unifiée sous le même sceptre, elle fit retour ensuite au Portugal, qui la céda aux Anglais en 1661, comme partie de la dot de Catherine de Bragance lorsqu'elle épousa Charles II. Ses nouveaux maîtres ne firent pas les sacrifices nécessaires à sa conservation. Le régiment de Tanger se couvrit de gloire pendant un siège de vingt ans presque ininterrompu, puis dut abandonner la place, après avoir fait sauter la majeure partie de ses fortifications et des ouvrages du port, la laissant anéantie.

Rendue au sultan, la ville renaquit, mais la difficulté de communiquer avec l'intérieur la mettaient en état d'infériorité par rapport aux autres ports marocains. Au début du XIXe siècle elle comptait moins de 10 000 habitants.

Cependant, vingt années à peine après qu'elle eut quitté les rives du Détroit, l'Angleterre comprit son erreur et vint s'installer à Gibraltar. Le traité d'Utrecht lui confirma cette conquête et, depuis lors, elle n'a cessé de travailler à en faire une place forte de plus en plus formidable.

Ainsi apparaît dans l'histoire le facteur essentiel du problème. A quoi bon le blockhaus de Gibraltar, si un repaire tout proche permet aux coupeurs de routes de menacer les communications entre la Grande-Bretagne et les Indes, soit par le Cap, soit, maintenant, par Suez? Nelson serait, de nos jours, mieux fondé encore à déclarer : « Tanger ne peut appartenir qu'à l'Angleterre ou à une puissance neutre comme le Maroc. »

Telle est la doctrine intangible du Foreign Office. Il arrêta, en 1860, sur le chemin de Tanger, la colonne espagnole du général O'Donnell, sortie de Tetouan. Il a depuis réfréné brutalement, par des notes impératives, toutes les tentatives similaires. La politique anglaise exerce là une influence continue et uniforme.

La France, prolongée par l'Algérie au delà de la Méditerranée, devait inévitablement se préoccuper du Maroc, mais, désireuse de respecter les vues de l'Espagne, elle avait préparé un traité, en 1902, pour reconnaître son influence sur toute la côte septentrionale. L'Angleterre n'était guère favorable à cette entente, qui fut surtout empêchée par une subite mutation du personnel gouvernemental espagnol. C'est à quoi nous faisions allusion lorsque nous disions dans *la Revue de Paris* du 1er avril 1926 : « De nombreuses conversations eurent lieu entre les deux États, au cours desquelles, à plusieurs reprises, l'Espagne fut à même d'obtenir des avantages supérieurs à ceux qui lui furent, par la suite, attribués; c'est pourquoi la signature de l'accord franco-anglais du 8 avril 1904 causa dans la péninsule une désagréable surprise. L'Espagne aurait dû, en effet, approuver nos projets avant les autres Puissances, dont l'assentiment préalable devait enlever au

sien une partie de sa valeur à nos yeux; nous aurions été ainsi amenés à lui consentir une part plus large et à défendre, avec les nôtres, ses revendications devant les tiers. »

Dans cet accord, qui marqua le début de l'Entente cordiale, Tanger n'était pas mentionné explicitement, mais était visé par deux articles; l'un neutralisait les abords africains du détroit de Gibraltar, l'autre disait : « Le Gouvernement français se concertera avec le Gouvernement espagnol au sujet des intérêts que l'Espagne tient de sa position géographique et de ses possessions territoriales sur la côte marocaine de la Méditerranée. »

La diplomatie britannique adoptait ainsi une méthode qu'elle a plusieurs fois reprise. En nous mettant en tête à tête avec les Espagnols, elle s'évite des discussions, tout en réservant la possibilité de dire son mot, ensuite.

En conséquence, un accord secret fut signé, le 3 octobre 1904, entre la France et l'Espagne, par lequel cette dernière adhérait à l'accord franco-anglais du 8 avril. Il y était prévu que Tanger conserverait son « caractère spécial », qui n'était pas autrement précisé, mais que l'on prétendait *dû à la présence du Corps diplomatique.* Ce fameux « caractère spécial » réapparaît dans le traité qui suivit, en date du 30 octobre; on le retrouve encore dans l'accord secret du 1er septembre 1905, sorte de règlement d'administration publique destiné à commenter le traité précédent, mais il n'est toujours pas défini plus clairement. Cependant Tanger avait été mis en vedette par la bruyante manifestation du Kaiser, venu en avril pour s'y proclamer l'ami et le défenseur du Sultan. Sa visite eut pour résultat la Conférence d'Algésiras, qui ne s'occupa nullement de régler la question. Fait assez singulier, le traité Caillaux-Kinderlen Waechter du 4 septembre 1911 n'en parle pas non plus. Tanger n'est pas séparé du reste de l'Empire chérifien. Cette constatation n'est pas inutile, étant donné que certains ont affecté de l'exclure, bien longtemps après, des conventions précédentes.

Il faut arriver au traité du Protectorat, signé avec Moulay Hafid, par M. Regnault, à Fez, le 30 mars 1912, pour qu'il soit de nouveau fait mention de Tanger. L'article un, dans son premier paragraphe, place le Maroc tout entier sous le pro-

tectorat français; dans son paragraphe deux, il prévoit des conversations avec l'Espagne dans des termes analogues à ceux de l'accord franco-anglais; enfin, dans son paragraphe trois, il déclare : « La ville de Tanger gardera le caractère spécial qui lui a été reconnu et qui déterminera *son organisation municipale.* » Il importe de remarquer ici que rien ne permet de soustraire Tanger au Protectorat français, selon les textes existant à cette date, et que, d'autre part, c'est d'une organisation purement municipale qu'il est toujours question.

Le terrain perdu, ou plutôt concédé, par la diplomatie française, doit être mesuré en partant de ces bases. Nous voyons que, dès le traité franco-espagnol du 3 octobre suivant, Tanger-ville est entourée d'une banlieue définie, ce qui a pour résultat de diviser le Maroc, toujours Protectorat français dans son ensemble, en trois zones : la nôtre, celle d'influence espagnole et celle de « Tanger et sa banlieue », qui « seront dotées d'un régime spécial, qui sera déterminé ultérieurement et qui formeront une zone comprise dans les limites ci-après... ». Ces limites entouraient la ville et la région appelée le *Fahs*, en leur donnant 378 kilomètres carrés.

Le « régime spécial » a pour caractère particulier de n'avoir jamais été spécialisé. Nous savons seulement qu'il est « dû à la présence du Corps diplomatique ». L'explication est très insuffisante, car le Corps diplomatique ne pouvait être considéré comme rivé à Tanger; cependant, sa présence ayant exercé une influence considérable sur l'évolution de la question, il convient de s'y arrêter.

Depuis le XVIII^e^ siècle, les consuls envoyés dans ce port avaient été amenés peu à peu à se transformer en agents diplomatiques, s'efforçant d'avoir avec le maghzen les relations qu'il n'entretenait pas régulièrement avec les États chrétiens. Le gouvernement de Fez, qui ne tenait pas à les accueillir à l'intérieur, finit par admettre cette coutume et plaça même auprès d'eux, vers la moitié du XIX^e^ siècle, un ministre des Affaires étrangères. Après avoir joué pratiquement le rôle de ministres plénipotentiaires, ces agents furent remplacés par des diplomates portant ce titre et ces derniers reçurent, par l'accord franco-marocain de 1863, des garan-

ties de protection. La Convention de Madrid, en 1880, sanctionna cette situation de fait.

Entre temps et progressivement, les représentants européens, isolés au milieu d'une population hostile et habitant une ville privée de toute espèce d'entretien, furent amenés à se concerter, puis à se grouper, afin de mieux assurer leur sécurité et d'améliorer leurs conditions d'existence. Ainsi naquit le « Corps diplomatique à Tanger », qui devint une véritable personnalité morale et finit par administrer pratiquement la ville, sous le nom de « Comité d'hygiène ». Pour couvrir les dépenses relatives aux mesures d'hygiène prises, il en vint à lever des taxes sur les ressortissants de ses membres, puis obtint du Sultan le droit d'en percevoir sur toute la population. Ainsi se forma, par la force des choses, une administration étrange, viable malgré tout grâce à la bonne volonté réciproque de ses participants, et qui persista dans l'absence de toute administration régulièrement constituée.

L'Acte d'Algésiras eut pour effet d'accroître encore l'autorité du Corps diplomatique en chargeant ses membres d'assurer en majeure partie le fonctionnement des organes nouveaux : Comité des douanes, Commission des valeurs douanières, Comité spécial des travaux publics, Commission générale des adjudications et des marchés. De plus, il permit la création d'une police qui existe encore et qui comprit deux « tabors », l'un français, portant le numéro 1, avec officiers, sous-officiers et encadrement français, comprenant de la cavalerie, et chargé de la banlieue; l'autre espagnol, le numéro 2, n'ayant que de l'infanterie et faisant la police de la ville proprement dite. Mais on ne vit jamais arriver le colonel suisse qui devait les commander tous les deux.

Ce régime a duré jusqu'en 1924. Il ne manquait pas de pittoresque. On peut tout imaginer d'un pays dans lequel chaque étranger, ressortissant de son propre tribunal consulaire, avait la quasi certitude d'échapper à toute condamnation, vu que le consul répugnait à ternir le prestige de son drapeau. Quant aux décisions à prendre pour modifier quoi que ce soit dans la ville, elles aboutissaient rarement, l'accord n'étant pas aisément obtenu. Si la population est montée

jusqu'à près de 60 000 âmes, si les capitaux ont afflué, ce fut surtout parce que l'on escomptait l'attribution catégorique de Tanger à la France, tôt ou tard, mais souvent pour le lendemain même. L'activité des transactions, les constructions, les installations reposaient avant tout sur cet espoir.

Il serait injuste, cependant, de ne pas reconnaître la sécurité de plus en plus grande, et les progrès du point de vue de l'hygiène, obtenus grâce aux efforts du Corps diplomatique.

Mais le « régime spécial » était toujours dans les limbes. Des négociations furent entreprises en 1913 pour l'en faire sortir. La guerre les interrompit. On les reprit en 1923 seulement, car les dissentiments profonds qui se manifestèrent entre les principaux intéressés causèrent un retard qui menaça de s'éterniser. Le Statut de Tanger, déterminant le fameux régime, fut enfin mis sur pied à la fin de 1923. Ne craignons pas de nous répéter en déclarant qu'il a toujours été sage de le considérer comme essentiellement provisoire et qu'il en est toujours ainsi, en dépit des modifications qu'il a déjà subies et qui en présagent bien davantage.

## LE STATUT

Signé à Paris, le 18 décembre 1923, le Statut, œuvre des diplomates français, britanniques et espagnols, dota Tanger et sa banlieue d'une organisation rationnelle.

La souveraineté du Sultan, proclamée par tant de traités successifs, est respectée strictement en principe, mais, en réalité, le souverain délègue tous ses pouvoirs d'administration à différents organes internationaux, et cela de façon permanente.

Il est représenté sur place par le *Mendoub*, qui jouit d'attributions doubles. D'une part, il exerce sur les indigènes, musulmans et israélites, les pouvoirs de juridiction et d'administration qui, dans le reste du Maroc, appartiennent aux pachas et aux caïds. La France, étant protectrice de l'Empire chérifien tout entier, a auprès de lui un contrôleur français.

D'autre part, le Mendoub est président de l'*Assemblée législative*. Il signe et promulgue les lois et règlements qu'elle a votés. Cette Assemblée doit comprendre 26 membres, dont

4 Français, 4 Espagnols, 3 Anglais, 2 Italiens, 1 Américain, 1 Portugais, 1 Belge et 1 Hollandais. Ils sont désignés par leurs consuls généraux respectifs. Il y a encore 6 membres musulmans et 3 israélites, nommés par le Mendoub. Tous font partie de l'Assemblée pour quatre ans. Le Président, le Mendoub, est assisté ou suppléé par trois vice-présidents qui doivent être, l'un français, l'autre anglais et le troisième espagnol.

L'Assemblée n'exerce pas seulement le pouvoir législatif; elle édicte encore les règlements, droit qui est, en général, réservé par les Constitutions au pouvoir exécutif. Elle est en outre chargée des « affaires de la Ville et de la Zone », ce qui n'est pas très net, mais fait en somme de cette assemblée une sorte de conseil municipal, exerçant ses attributions sur un territoire à la fois urbain et rural.

Les délibérations de l'Assemblée sont soumises au visa du *Comité de Contrôle.* Il est composé des consuls généraux entretenus à Tanger par les Puissances signataires de l'acte d'Algésiras, et qui ont remplacé les ministres plénipotentiaires, puisque rien ne justifie plus la présence du Corps diplomatique à Tanger, le ministre des Affaires étrangères du Sultan étant désormais le Résident général de France, qui habite Rabat et les relations extérieures « passant » par Paris.

Le Comité de Contrôle a des attributions comparables à celles de la Haute cour de Justice américaine. Il est chargé de veiller à ce que les droits et règlements édictés par l'Assemblée ne violent aucun des articles du Statut, ni des traités en vigueur. Il a un droit de veto, aucun droit d'initiative. Il a aussi le droit de dissoudre l'Assemblée législative, mais à la majorité des trois quarts.

Le Comité de Contrôle ne comprend pas les consuls généraux des empires centraux, car ils ont été évincés du Maroc par le traité de paix. Il est donc composé, en principe, par les consuls généraux de Belgique, d'Espagne, des États-Unis, de France, de Grande-Bretagne, d'Italie, des Pays-Bas, du Portugal et de Russie. La présidence en est exercée à tour de rôle, par ordre alphabétique, elle est changée tous les six ans.

Le *Pouvoir exécutif* appartient à un *administrateur* nommé pour six ans, le premier par le Sultan, sur la proposition du

Comité de Contrôle, et les suivants, pour la même période, par l'Assemblée législative. C'est un véritable Président du Conseil qui détiendrait tous les portefeuilles. Il a deux adjoints : l'un chargé de l'Hygiène et de l'Assistance publique, l'autre des Travaux publics. Ils sont nommés comme lui, mais doivent être, obligatoirement, de nationalités différentes, et choisis de telle sorte que ces trois hauts fonctionnaires soient forcément : l'un français, l'autre espagnol et le troisième anglais.

Quant à la police de la zone de Tanger, le Statut a décidé qu'elle serait confiée à deux organismes distincts, tout à fait différents des tabors de l'Acte d'Algésiras. Il doit y avoir une police pour la ville et une gendarmerie pour la banlieue, cette dernière commandée par un officier belge, avec des officiers espagnols et français. Ces deux corps dépendent de l'administrateur, lequel nomme également tous les fonctionnaires, après approbation de l'Assemblée législative.

Enfin, le pouvoir judiciaire — et c'est une innovation bienfaisante — est exercé, pour les étrangers, par un *tribunal mixte*, comprenant deux juges britanniques, un français et un espagnol, avec deux procureurs, l'un français et l'autre espagnol.

En ce qui concerne les indigènes, ils sont, comme dans le reste du Maroc, soumis à leurs tribunaux propres, c'est-à-dire au Mendoub, pour le civil et le pénal, et au cadi, pour le statut personnel et les affaires immobilières.

***

La Convention fixant le Statut ne fut signée à Paris, par les délégués espagnols, que sous réserve de l'approbation de leur gouvernement, et ce dernier estima qu'il n'avait pas obtenu les satisfactions répondant « à ses droits et à ses sacrifices ». Il fallut négocier encore, et c'est le 7 février 1924 seulement que l'Espagne se déclara d'accord avec la Grande-Bretagne et la France, après avoir reçu quelques menus avantages, tels que la présence d'un contrôleur espagnol à la douane et l'assurance que l'évêque serait espagnol pendant les douze premières années.

Les Pays-Bas et la Belgique apportèrent leur adhésion peu après, le Portugal beaucoup plus tard. Les États-Unis boudent encore. L'abstention italienne mérite une étude particulière, elle va prendre fin, vraisemblablement, avec la conférence en cours. Celle de l'Amérique est basée en principe sur la doctrine de Monroë. Ne voulant pas que l'Europe intervienne dans les affaires du nouveau continent, elle ne veut pas s'immiscer dans les siennes. Cette explication justifierait le refus de participer à l'administration internationale, elle n'explique pas pourquoi il y a toujours un ministre américain à Tanger, alors que les affaires étrangères du Maroc se traitent à Paris. Pratiquement, cela n'a pas d'inconvénients, car les États-Unis n'ont là ni sujets, ni intérêts, mais c'est une anomalie, qu'ils feront cesser, sans doute, car ils ne se désintéressent pas du Maroc et tiennent à rappeler de temps en temps, comme tout récemment, leur présence ininterrompue en tant que signataires de l'Acte d'Algésiras.

Le Sultan a dû, pour donner force de loi dans son empire à la Convention qui attribuait enfin à Tanger une constitution précise, publier deux Dahirs, dans lesquels se trouvaient traduites les principales dispositions.

Le Statut est entré en vigueur le 1er juin 1925. Si l'on tient à le juger équitablement, il faut, après avoir énuméré les résultats obtenus, voir dans quelles conditions ils le furent et rechercher dans quelle mesure il est cause des méfaits que ses adversaires lui imputent.

Le voyageur qui revient à Tanger après quelques années d'absence est frappé, dès son débarquement, par la propreté de la ville; il constate ensuite que l'ordre y règne autant que dans les grandes cités européennes. La voirie a été très améliorée et la police urbaine est à la hauteur de sa tâche. Dans la banlieue, le tabor exerce une surveillance efficace et l'on peut circuler partout sans crainte d'être victime des attentats et des enlèvements d'autrefois, du genre de celui de Perdicaris, de pittoresque mémoire. Les routes ont été à la fois étendues et améliorées. Pendant la guerre riffaine, la tranquillité dont jouit la zone fut étonnante, réellement. De nombreux travaux d'utilité publique ont été entrepris,

ceux du port avancent rapidement. De sérieuses mesures ont été prises en ce qui concerne l'hygiène et l'assistance, jusqu'alors ignorées. Enfin et surtout, l'œuvre financière, législative et judiciaire des nouveaux corps constitués a été considérable et paraît heureuse.

Peu d'États possèdent des finances aussi prospères que Tanger. Les recettes ont, en effet, dépassé les dépenses, et cela de 4 350 000 francs en 1925, pour un exercice de sept mois seulement; de 5 millions en 1926; d'un million approximativement, pour 1927.

Il a fallu trouver des ressources, or les obligations fiscales étaient auparavant des plus vagues. Le budget, outre la redevance fournie par le monopole des tabacs, est alimenté par des droits de douane et d'importation, une taxe urbaine, des droits de consommation, de timbre, de marché, et des taxes diverses, telles que celles d'abattage, d'immatriculation, etc. Ces impôts ont dû être créés en même temps que toute une législation, et la tâche de l'Assemblée législative est d'autant plus méritoire que ses membres manquaient d'expérience.

Quant au tribunal mixte, ses magistrats ont été bien choisis par leurs gouvernements respectifs; ils sont tous des plus distingués. Ils ont dû, pour arriver à faire régner une justice encore inconnue dans le pays, appliquer les lois nouvelles, tout en forgeant une jurisprudence inédite, qui tient compte de facteurs complexes. Ils ont indiscutablement réussi.

De tout cela, le mérite revient en majeure partie à l'administrateur. C'est un Français, M. Alberge. Sa longue et profonde expérience marocaine, sa haute impartialité, sa courtoisie parfaite, la rectitude de son jugement, lui ont permis, au prix d'un travail acharné, de préparer, de faire voter et d'appliquer l'ensemble des lois et règlements qui régissent aujourd'hui la zone. Il a su acquérir la confiance de tous, même des adversaires du Statut.

Cependant l'Espagne affirme que tout va de mal en pis à Tanger, et met en relief, à l'appui de ce dire, la crise fort grave qui s'y manifeste. On ne saurait le nier, l'activité économique diminue de jour en jour, de nombreux com-

merçants sont partis dans le protectorat français, les ouvriers s'en vont aussi, ne trouvant pas de travail, bref, les affaires sont mauvaises et les Tangérois se plaignent à bon droit. Fait qui ne laisse pas d'être piquant, c'est, presque unanimement, à l'Espagne qu'ils s'en prennent. Il faut, à notre avis, voir les choses de beaucoup plus haut et reconnaître que les mesures incriminées ont été prises par le gouvernement de Madrid sous la pression de circonstances impérieuses. Il a été incriminé en vertu de deux facteurs puissants sur l'opinion des masses : les apparences d'abord, et ensuite le principe éternel : *id fecit qui prodest.*

En effet, l'Espagne a commencé par paraître vouloir étrangler la zone en nouant autour de sa frontière un cordon douanier qui empêchait toute transaction. L'étreinte a été desserrée par un accord, en vertu duquel la zone espagnole touche, sur les recettes douanières du port, une part proportionnelle à celle des importations qui lui sont destinées.

Une autre mesure néfaste au commerce fut l'interdiction faite, et maintenue, aux officiers, fonctionnaires et protégés espagnols, de venir à Tanger.

On y souffre aussi de la question monétaire. Le Statut a rendu légal le franc marocain, dont la valeur est celle du franc français. Mais la monnaie d'argent, dite « hassani », n'a pas été supprimée dans la zone espagnole, si bien qu'à Tanger, les indigènes ne veulent pas en connaître d'autre. Enfin, le peseta a force libératoire. Cette complication fait vivre de nombreux changeurs, mais elle entraîne pour les habitants une incertitude constante, qui a rendu le petit commerce très difficile, aucune prévision ne pouvant être faite.

Pour vivre à Tanger, il faut parler quatre langues : français, espagnol, anglais et arabe; il faut utiliser trois monnaies dont le change modifie perpétuellement les rapports : hassani, franc et peseta.

La responsabilité de l'Espagne n'est pourtant pas engagée comme le feraient croire ces quelques considérations. La crise, en réalité, a son origine dans le partage politique du Maroc. Tanger, destiné par la nature a desservir ce pays, en a été séparé arbitrairement. Les territoires affectés à la France et à l'Espagne se sont organisés pour s'en passer, le premier

disposant, tout au long de sa côte, de nombreux ports, dont celui de Casablanca, somptueusement outillé, le second travaillant à se donner des débouchés indépendants, par Melilla, déjà en plein rendement, par Alhucemas, en création, par Ceuta, tout voisin de Tanger et son concurrent naturel, remarquablement outillé dès maintenant.

Voilà pourquoi Tanger dépérit, en dépit des travaux qui aménagent sa rade, en dépit de l'entrée en service du chemin de fer qui le relie maintenant à Fez et à Rabat. Son avenir immédiat ne s'annonce donc pas brillant. Cet avenir, au demeurant, et les Tangérois l'oublient sans cesse, n'a pas lieu d'être la préoccupation primordiale des diplomates et des hommes d'État qui décident de leurs destinées. Ceux-ci ont d'abord à veiller aux intérêts de leurs pays particuliers. C'est les entraîner sur un plan autre que le leur, que vouloir les passionner pour la défense des intérêts matériels de Tanger.

Il n'en reste pas moins que ces intérêts doivent être pris en sérieuse considération, car c'est en faisant miroiter à leurs yeux des perspectives enchanteresses que l'on a fait venir à Tanger des hommes actifs et entreprenants, pour y engager leurs avoirs, leurs forces, leur situations. La colonie française, surtout, a vécu sur la conviction qu'elle allait voir, un beau matin, le drapeau tricolore hissé sur la Kasbah. Elle a éprouvé d'amères déceptions, elle a perdu son temps et ses capitaux. La politique économique de Tanger est à modifier en conséquence.

Du port, on attendait infiniment plus que l'on ne peut désormais espérer. Il permet une escale facile, sans déroutage, à de nombreux navires qui pourraient y décharger des marchandises appelées à être ensuite réparties au long des côtes par le cabotage. Si l'on peut en faire un port franc, il sera menaçant pour Gibraltar, sa position étant meilleure. Si la prolongation des voies ferrées vers le centre africain s'y prête, son transit, en particulier pour les voyageurs, peut croître rapidement, surtout si l'Espagne consent un jour à affranchir la traversée de la péninsule d'une odieuse perte de temps à Madrid.

La réalisation, si longtemps espérée, du Tanger-Fez, n'apporte jusqu'à présent que des désillusions aux Tangérois, pré-

cisément parce que la ligne a été conçue sans tenir compte du découpage politique survenu depuis lors. Elle ne transporte presque rien, car les voyageurs préfèrent l'automobile, intensivement utilisée au Maroc pour les transports publics, et beaucoup plus rapide, et parce que les tarifs appliqués aux marchandises sont prohibitifs. Pour faire passer une tonne de ciment de la rade de Tanger à Fez, il faut payer 228 fr. 51, de Casablanca cela coûte 159 fr. 90. Les objets de consommation : sucre, bougies, alcools, café, thé, paient une deuxième fois les droits dits de consommation, lorsqu'ils entrent dans le Protectorat. Il s'engagera sans doute une lutte dont profitera le consommateur de la zone française, mais dont Tanger ne saurait sortir vainqueur.

La plaine du Fahs est riche, mais le Gharb qui la prolonge au sud l'est davantage. L'industrie, sur laquelle on comptait, ne sera jamais pourvue des débouchés convenables. Bref, il faut se résigner à prévoir que Tanger ne se développera plus guère qu'à titre de station climatique. A cet égard, elle peut devenir une sorte de ville de luxe, à l'instar des Monte Carlo et autres Deauville de notre continent. On peut y développer les sports de toute sorte inaugurés autrefois par le Corps diplomatique et qui en garderont longtemps un cachet d'élégance, on peut y réglementer les jeux, et y élever des hôtels admirablement situés.

Tanger pourtant méritait mieux.

Ce n'est pas au Statut qu'il doit s'en prendre, il n'y songe du reste aucunement. Et puis, avant de le critiquer, il aurait fallu l'appliquer intégralement, ce qui, jamais, n'a pu être fait. Les organes existants fonctionnent bien, il en manque d'autres, la gendarmerie notamment. Si elle n'a pu être mise sur pied, c'est par suite des objections espagnoles, nées du désir de conserver le tabor numéro 2. Pourtant il n'a plus rien à faire puisque la police de la ville fonctionne à merveille. Son chef est un Français, M. Falazat, et l'on ne saurait assez louer le tact et la droiture avec lesquels, assisté de son adjoint français, M. Barbillat, il a su remplir un rôle singulièrement ingrat, dans l'intérêt du public comme de la dignité française.

Mais là comme ailleurs, les fonctionnaires espagnols n'ont pas absolument facilité la tâche internationale. Des menées

policières plus ou moins légales et dont les sujets anglais ont souffert particulièrement, des entraves apportées aux communications par route avec la zone française, des retards dans les transmissions officielles, ont manifestement pesé sur l'application du Statut. Il faut espérer que les représentants de l'Espagne vont désormais collaborer sans réserve avec les consuls généraux français et britannique, qui travaillent la main dans la main.

### LES REVENDICATIONS DE L'ESPAGNE

La durée d'application du Statut n'était pas limitée, mais il pouvait être modifié, tous les douze ans, sur la demande de l'un des signataires, approuvée par les autres à l'unanimité. Après l'avoir contresigné, le général Primo de Rivera s'était écrié : « Enfin on n'en parlera plus! » Deux ans après, l'Espagne remettait tout en question d'abord en des interviews retentissantes du roi et du premier ministre, ensuite dans la note du 4 octobre 1926.

Le Gouvernement de Madrid réclamait Tanger en toute souveraineté, ou, sinon, à titre de Protectorat; il liait cette attribution à celle d'un siège permanent à la Société des Nations, et menaçait, en cas de refus, et de quitter le Maroc, et d'abandonner aussi la Société des Nations, cependant incompétente, ce que le demandeur reconnaissait ailleurs implicitement en suggérant la réunion d'une Conférence internationale. Le roi Alphonse XIII disait à mademoiselle Candiani du *Figaro* : « Tant qu'on exceptera Tanger de la zone espagnole, il continuera à être le grand foyer de rébellion, aussi préjudiciable à la France qu'à l'Espagne. » Le général Primo de Rivera s'exprimait ainsi : « Si Tanger n'était pas donné à l'Espagne, celle-ci abandonnerait ses possessions tout entières au Maroc. »

Fernand de Brinon a donné dans les *Débats*, une étude singulièrement intéressante et faite sur place, de cet état d'esprit, manifestation officielle de la campagne connue sous le nom de *Tanger para España*.

Mais si l'Espagne a quitté Genève, lorsqu'elle a vu ses exigences repoussées, elle ne paraissait vraiment pas pou-

voir abandonner de gaieté de cœur, juste au moment où elle venait de la conquérir, une terre arrosée de son sang, glorieusement, depuis plusieurs siècles. La menace était imprudente du point de vue des indigènes, qui n'ont pas manqué d'y voir une marque de faiblesse, elle était peu rationnelle, des dépenses élevées étant justement engagées pour organiser le terrain occupé.

On doit voir dans cette manœuvre un objet politique, une satisfaction de forme donnée à l'amour-propre national, car ni ses droits historiques, inexistants sur Tanger, ni la situation de l'Espagne en cette ville, ne suffisent à légitimer sa prétention.

Certes, ses intérêts y sont importants. Elle y a 9 000 nationaux et leur nombre croît, ainsi que leur activité. La plupart occupent des situations subalternes, mais ils tiennent quelques grandes entreprises; les Franciscains espagnols notamment, très puissants moralement, le sont aussi financièrement. Commerçants avisés, ils font des transports automobiles, ils exercent une sorte de monopole sur le commerce des armes, de la quincaillerie et de plusieurs autres produits. Des Espagnols sont à la tête des services du téléphone et de l'électricité. Enfin, le Gouvernement soigne l'extérieur avec un souci constant de faire grand. C'est ainsi que l'on retrouve à Tanger des marques du goût qu'a la Métropole pour les Hôtels des Postes somptueux. Il y en a un splendide, et un autre a été élevé dernièrement pour le télégraphe exclusivement. C'est le plus bel ornement du petit Sokko. L'écusson grandiose qui le surmonte attire tous les regards.

L'Espagne a développé aussi des œuvres sociales : écoles et collèges, hôpital, dispensaires gratuits; elle ne néglige rien pour que ses couleurs et ses uniformes figurent en bonne place. Elle est parvenue par exemple, à éliminer de la ville les sentinelles du tabor français.

L'Espagne justifie surtout ses demandes en invoquant le rôle de Tanger par rapport à la zone espagnole qui l'entoure. Elle montre sous un jour fâcheux ce rôle pendant la campagne du Riff. Évidemment, les « Frères de la côte » s'y réfugiaient; nous avons relaté leur histoire. Mais il a suffi d'une

simple menace d'expulsion pour que le plus compromis d'entre eux s'en allât aussitôt. En ce qui concerne la contrebande faite par la zone internationale, il convient de distinguer les vivres des armes. Les armes utilisées par les Riffains n'ont pas été introduites par Tanger; elles auraient dû, pour cela, passer par la douane et sous les yeux des trois stationnaires : anglais, espagnol et français. L'Espagne a été la première à retirer le sien, n'est-ce pas un aveu de confiance? Les fusils et les munitions, les canons même, ont été beaucoup plus aisément importés par la côte et les rebelles en furent largement approvisionnés grâce aux prises faites auparavant, lors de leurs grandes victoires sur les troupes espagnoles, et à ce qu'ils trouvèrent au début de la campagne, dans les postes français enlevés.

Il en fut tout autrement des vivres. Une fois débarqués à Tanger, ils passaient en grandes quantités dans le Riff, c'est indiscutable; mais cela tient à ce que les Espagnols gardaient fort mal leur frontière et à ce que la circulation des produits dans la zone dite « internationale », ne constituant pas de la contrebande de guerre, il était impossible de l'empêcher.

Si, pendant la guerre mondiale, l'Espagne avait assuré aussi strictement la neutralité de sa zone d'influence, bien des vies françaises auraient été épargnées.

Depuis lors, elle a continué à se plaindre de la contrebande de guerre qui se ferait encore par Tanger, mais elle n'a jamais apporté un seul fait à l'appui de cette allégation. Tout concourt à prouver qu'elle est mal fondée. Le Comité de contrôle a pris une délibération constatant officiellement qu'il ne lui était jamais signalé d'actes de contrebande d'armes par la zone internationale, et le Mendoub, chefs des tabors, a donné la même affirmation à l'Assemblée législative.

On ne saurait donc prétendre que la zone de Tanger empêche la sécurité de régner dans la zone espagnole. Certes, on doit admettre que l'acquisition de cette enclave par voie diplomatique serait glorieuse pour le Directoire et lui assurerait un immense triomphe moral et matériel. Mais il n'a jamais pu raisonnablement penser que satisfaction intégrale lui serait donnée. Les positions respectives de la Grande-

Bretagne, de la France, de l'Italie, de tous les autres signataires de l'Acte d'Algésiras, s'y opposaient formellement.

Ce n'est pas une raison pour refuser de comprendre à quel point Tanger, à 24 kilomètres de Tarifa, englobée dans la zone espagnole, peuplée de nombreux colons espagnols, peut légitimement passionner l'opinion espagnole. Gibraltar pourrait, à coup sûr, la préoccuper davantage encore, mais le roc est solidement occupé, tandis que la ville africaine est un bien indivis. Et Tanger, peut-être, appartiendrait aujourd'hui à l'Espagne, si elle avait rangé son armée, au moment propice, aux côtés de celles des alliés. Un projet de traité fut, paraît-il, établi dans ce sens. La Grande-Bretagne aurait, dit-on, sacrifié dans l'intérêt commun ses principes séculaires. L'occasion perdue, l'Espagne crut que nous allions régler en notre faveur, et catégoriquement, cette interminable affaire. Elle prit même les devants, mais nous ne sûmes pas non plus utiliser nos moyens du moment.

Le général Primo de Rivera, enfin, après avoir pris tour à tour la décision d'évacuer le Maroc, puis celle de le conquérir, devait tenter d'étendre du côté de Tanger l'autorité de son pays. On peut lui reprocher d'avoir un peu lestement franchi les barrières imposées par les textes aux ambitions particulières, on ne peut lui reprocher d'avoir cherché, avec vigueur, le moyen de réussir.

### LES PRÉTENTIONS ITALIENNES

L'Italie s'est brusquement intéressée à Tanger, et de façon parfois étrange. Elle s'est plainte vivement de ne pas avoir été conviée à prendre part aux conversations dont l'aboutissement a été le Statut; et jusqu'à présent, elle a refusé de le signer. Cette attitude a été l'objet d'interprétations souvent très erronées; il convient de les rectifier.

La thèse française est la suivante : l'Italie, en 1913, n'a pas pris part aux entretiens relatifs à Tanger; elle s'était d'ailleurs désintéressée virtuellement de la question, par les accords de 1900 et de 1902, dans lesquels la France et l'Italie, reconnaissant réciproquement leurs droits respectifs sur le Maroc et sur la Tripolitaine, s'engageaient à ne pas

intervenir l'une chez l'autre. Ces accords furent confirmés en 1912, le 18 octobre, par une déclaration que signèrent MM. Poincaré et Tittoni. C'est pourquoi l'Italie n'a pas été considérée, en 1923, comme directement intéressée dans la question, et n'a pas été convoquée. Ses droits n'en ont pas moins été reconnus et sanctionnés, puisqu'elle a sa place désignée dans les organes du Statut. Il ne tient qu'à elle de la prendre, elle répond, et au delà, aux intérêts qu'elle possède à Tanger.

La thèse italienne est très différente. Elle porte surtout sur un point d'honneur. Grande Puissance méditerranéenne, l'Italie est froissée de ne pas avoir été partie aux négociations. Elle aurait voulu être parmi les auteurs de Statut et non pas parmi ceux appelés à donner leur signature ultérieure. Mais sa rancœur a pour origine, nous en sommes convaincu, des malentendus qui seront dissipés par une conversation directe avec elle.

Dès maintenant, il convient de contredire les bruits selon lesquels l'Italie aurait été, au sujet de Tanger, en pleine communauté de vues avec l'Espagne. Ce serait paradoxal. L'Italie demande une place plus importante dans l'administration de la zone, et l'Espagne veut en évincer toutes les autres Puissances. Ces deux conceptions sont nettement contradictoires. Si l'Italie avait bien voulu accepter le Statut et prendre part aux travaux des organes qu'il a créés, ainsi que la faculté lui en a toujours été offerte, elle aurait été amenée, comme la Grande-Bretagne et la France, à maintenir un état de choses qui, sans donner satisfaction absolue à qui que ce soit, concilie cependant les divers intérêts en présence d'une façon acceptable.

Ce qui empêchait de donner, sans négociations préalables, au Gouvernement italien, les satisfactions qu'il se déclare en droit de réclamer, c'est qu'il ne les a jamais précisées. Il est toutefois permis de supposer qu'il lui suffirait de recevoir quelques postes supplémentaires, par exemple une vice-présidence à l'Assemblée législative, un siège au tribunal mixte. De telles concessions pourraient lui être faites sans inconvénients, et même au profit de tous, car l'impartialité de ces corps s'en trouverait accrue. Mais il ne faut pas

oublier que l'Italie s'était désintéressée du Maroc et que les intérêts italiens à Tanger ne sont pas très importants.

En 1925, 33 de ses navires seulement touchèrent le port, et son commerce n'atteignit que 4 millions et demi de francs, sur un total de 126 millions. Elle n'y compte guère plus de 4 à 500 nationaux, excellents travailleurs, très utiles à la ville : ouvriers, tâcherons, petits entrepreneurs, appréciés mais n'exerçant pas une très grande influence.

Néanmoins, elle fait un gros effort pour accroître son influence. Elle a fait en particulier l'acquisition du palais abandonné par le sultan Moulay Hafid, afin d'y établir des écoles, un dispensaire et une clinique.

Les écoles fonctionnent déjà. Nous les avons vues, elles sont très luxueuses et leur prospérité paraît assurée car elles sont destinées aux colons italiens du Maroc entier. Grâce à l'obligeance du médecin-chef, nous avons vu également les plans de la clinique. Elle sera des plus perfectionnées.

Ce sont là des actes bienfaisants et judicieux. On ne saurait porter le même jugement sur d'autres, desservis par leur caractère fasciste. Le consul général, M. Bastianini, était auparavant ministre d'État et chargé de la propagande, tâche dans laquelle il s'est, paraît-il, distingué. Il a organisé à Tanger des défilés de « chemises noires » qui n'ont pas été sans surprendre la population. La plupart des manifestants étaient des israélites, récemment convertis au fascisme en même temps qu'à la nationalité italienne.

Au sujet de l'Italie, deux questions méritent d'être mises au point : celle des jeux et celle de la visite du prince d'Udine.

On a prétendu que les jeux, interdits à Tanger, avaient dû être tolérés parce que le consul général italien aurait exigé que ceux des tenanciers appartenant à sa nationalité continuent librement l'exercice de leur profession, cela sous prétexte qu'ils échappent aux obligations du Statut. Nous pouvons affirmer qu'il n'y a jamais eu de conversation à cet égard entre les autorités de la zone et la légation d'Italie. En réalité, le Comité de contrôle, qualifié pour autoriser ou non les maisons de jeux, n'a pas encore pris de décision sur ce point.

Pour ce qui est de la visite à Tanger de la division navale

du prince d'Udine, la presse franco-anglaise a fait sur elle des commentaires, en général erronés. La faute en incombe en grande partie à M. Harris, le fameux correspondant du *Times* à Tanger, lequel a envoyé une dépêche sensationnelle, dans laquelle il affirmait que cette visite était une manifestation énergique, renouvelant en quelque sorte, le geste du Kaiser en 1906 et montrant que l'Italie entendait exercer à Tanger des droits particuliers.

C'était aller beaucoup trop loin. Le commandant de l'escadre est venu inaugurer l'installation italienne dans le palais de Moulay Hafid, et son attitude, est-il besoin de le dire, n'a jamais cessé d'être absolument correcte. Certes, il n'a pas invité, au dîner du 14 octobre, les autorités établies par le Statut, mais, n'ayant pas reconnu ce Statut, l'Italie ne peut connaître officiellement les personnalités qui assurent son fonctionnement. Toutes l'ont fort bien compris; elles ont été invitées, à titre personnel, à un bal donné par la suite.

Il n'en reste pas moins que l'attitude adoptée par l'Italie à Tanger crée une situation délicate, qu'il importe de faire cesser pour le bon ordre de la ville, en même temps que pour le prestige des grandes Puissances qui l'administrent.

Sous prétexte qu'ils ne reconnaissent pas les lois de Tanger, les sujets italiens se dérobent dans cette ville à toute espèce de réglementation. Ils ne sont pas déférés devant le tribunal mixte et, pour éviter des incidents diplomatiques, on tâche de ne pas leur faire la moindre observation, si bien que l'on voit des voitures italiennes marcher à contre-sens dans les rues, s'arrêter au milieu de la chaussée, etc., etc. C'est un état de choses auquel il importe, de toute nécessité, de mettre fin. Tant qu'ils n'auront pas signé le Statut, les Italiens devront en tout cas, à Tanger comme ailleurs, observer les lois du pays.

## LA FRANCE A TANGER

La France a loyalement consenti à Tanger les plus douloureux renoncements. Elle avait toujours pensé s'y installer un jour, car c'est la pierre angulaire de notre Afrique du Nord, son débouché naturel, la plus avantageusement placée de

toutes ses cités, tant pour son développement propre que pour les services qu'elle devrait rendre au reste de notre empire colonial.

Mais, en 1911, les Espagnols nous en séparèrent en occupant Larache et Ksar el Kebir, et, en 1912, nous avons accepté une frontière qui nous enlevait tout espoir de communiquer librement avec Tanger. Cependant, au cours de la grande guerre et après l'armistice, deux occasions se sont présentées, qui nous auraient probablement permis de l'occuper. Il serait vain maintenant de chercher les responsables, faciles à désigner, d'ailleurs. Depuis, notre victorieuse alliance avec l'Espagne et les accords qui suivirent nous enlèvent tout espoir de revenir sur le passé.

Il est donc inutile de ressasser nos regrets, prenons les faits tels qu'ils sont. Mais il serait mauvais de ne pas préciser ce que fut à Tanger la situation de la France, car, en laissant oublier nos droits antérieurs, nous permettons que soient passés sous silence les sacrifices faits au détriment du patrimoine national.

Tanger, avant 1923, se différenciait seulement du reste de l'Empire Chérifien, diplomatiquement parlant, par trois stipulations : la première prévoyant, depuis 1904, une entente, vite réalisée, entre la France et l'Espagne, pour la région dont il fait partie, la deuxième, de même date, neutralisant la bande côtière sur laquelle il se trouve, la troisième lui destinant un « régime spécial ». Rien ne permet à nos représentants de laisser négliger cette vérité incontestable que le Maroc tout entier, Tanger comme Rabat et comme Melilla, a été placé sous le Protectorat de la France.

Aujourd'hui on admet une conception qui maintient sous notre protectorat les indigènes tangerois, mais non plus le territoire de la zone. C'est spécieux. Le dommage moral que nous en avons subi est grand, et ses conséquences s'aggravent chaque jour. Sans jamais porter atteinte, pour cela, à l'amitié franco-espagnole, nous ne devons pas oublier que nous ne sommes pas seulement protecteurs de la zone dite française, nous le sommes aussi de celle sur laquelle nous avons reconnu l'influence espagnole, nous le sommes également de celle de Tanger.

Pour cette dernière la situation est plus délicate : elle n'est pas, comme sa voisine, placée sous l'administration espagnole. Et aucun texte ne nous contraignait d'y laisser établir une autorité internationale.

Les Traités reconnaissaient-ils l'internationalité de Tanger? Nullement.

Le « caractère spécial », jamais défini, et que l'on déclarait « préalablement reconnu » pour en éviter la définition, était si peu spécialisé par son « internationalité » que jamais l'on n'a, depuis, appelé la zone de Tanger « zone internationale », mais seulement « zone d'administration internationale ». Voilà peut-être enfin sa caractéristique initiale : « la présence du Corps diplomatique ». Le Corps diplomatique a été dissous par le Statut, on a voulu respecter le « caractère spécial » en formant à sa place, avec les Consuls généraux qui succédaient aux Ministres plénipotentiaires, le Comité de contrôle. On a cru devoir, pour respecter encore ce caractère, créer une Constitution dont les rouages comprennent des citoyens de plusieurs États, rien de mieux encore, mais la zone pouvait et devait, avec une administration internationale, rester sous l'autorité de la France.

Les considérations émises par l'Espagne sont la preuve qu'on aurait évité toute difficulté en affirmant cet état de fait. Sinon, il fallait faire une République ou une principauté autonome, sous la suzeraineté du Sultan. C'est d'ailleurs la solution de l'avenir, puisque, loyalement, la France a renoncé à toute prétention territoriale. Du compromis adopté, est venu tout le mal.

Mais ne perdons pas de vue la situation régulière de Tanger, dont la zone, puisqu'elle est chérifienne, est légalement placée sous le protectorat de la France. Le Statut a créé pour la France une situation nouvelle. Elle est double et doit être précisée.

Nous avons en fait renoncé au protectorat de Tanger. Nous continuons à maintenir jalousement le principe du protectorat de ses habitants. Le Mendoub étant nommé par le Sultan, notre protégé, l'influence française se manifeste toujours dans sa désignation. Elle joue davantage par la présence à ses côtés d'un Contrôleur, fonctionnaire français. Ces règles ont des conséquences importantes, car la justice est ainsi

placée sous notre contrôle et les indigènes en reçoivent des garanties d'équité qu'ils apprécient. Nous ne pouvons renoncer à ce devoir, accepté sans réserves, sous peine de provoquer une émotion considérable, une atteinte très grave à notre prestige dans l'Islam tout entier, car Tanger est un de ces centres nerveux qui se trouvent répartis çà et là, par le monde, et d'où rayonnent des antennes extrêmement sensibles.

Mais nous jouons à Tanger un rôle indépendant du premier et tout différent. Nous participons à l'administration internationale, et, à ce titre, nous exerçons des droits sur un bien indivis. Notre place à cet égard n'est pas exceptionnelle. Elle a été fixée en raison de ce que nous avons, ainsi que l'Espagne, des intérêts supérieurs à ceux de toute autre Puissance, les autres signataires d'Algésiras recevant des pouvoirs proportionnés à leur situation sur place.

De ces deux positions précises de la France, depuis le Statut, comme de ses droits antérieurs, on peut déduire les possibilités que nous avons de faire à Tanger, figure de donateurs ou de bénéficiaires. Elles sont limitées, au point de vue indigène, par notre rôle de protecteurs, au point de vue administratif par le fait que, si nous cédons une de nos attributions, elle tombe dans l'indivision.

Quoi qu'il arrive nous devons donc veiller jalousement à nos intérêts et à notre prestige à Tanger. Comme les autres grandes puissances, nous y entretenons des établissements qui bénéficient de fonds provenant, soit des affaires étrangères, soit du protectorat. Il y a d'abord les écoles, elles sont magnifiques et incomparablement supérieures à toutes les autres. Il y a un collège pour les garçons et un autre pour les filles, puis quatre groupes scolaires fréquentés par plus de 4 000 enfants appartenant à toutes les nationalités. Nous ne saurions assez louer le dévouement et la patriotique et heureuse action des professeurs et des maîtres français, qui ont obtenu d'aussi beaux résultats. Deux institutions sanitaires et scientifiques sont également de premier ordre. Nous voulons parler de l'Institut Pasteur, qui rend d'immenses services, et du dispensaire extrêmement apprécié des indigènes. Bien que les crédits insuffisants dont dispose ce dernier établissement obligent à demander aux consultants le

versement d'une petite somme, alors que d'autres dispensaires étrangers sont gratuits, il y a eu, en 1926, 42 000 consultants pour la médecine et la petite chirurgie et 16 000 pour les maladies spéciales. L'hôpital français, en revanche, est tout à fait insuffisant et la Métropole se doit de faire un effort en sa faveur. Les crédits alloués pour cette année suffiront, mais exclusivement, à mettre en état une clinique payante pour les Européens. Mais il faut que nos médecins soient mis à même de mieux soigner les indigènes, car c'est principalement sur eux que notre influence doit s'exercer. Nous avons entendu, de la bouche des autorités les plus qualifiées, des louanges pour la générosité avec laquelle l'hôpital français accueille les malades, mais en le visitant, nous avons constaté que les installations réservées aux indigènes étaient dans un état inadmissible, faute des moyens financiers nécessaires.

Il n'est pas besoin que nous fassions concurrence à l'Espagne pour ses palais postaux, mais nous nous devons de tirer un meilleur parti du privilège que nous avons de posséder à Tanger une escale de la ligne Latécoère, qui assure le service de Toulouse à Casablanca.

Le matériel est périmé, il ne répond pas du tout à ce que l'on doit exiger des compagnies aériennes subventionnées par l'État. Néanmoins les pilotes passent le détroit et effectuent leur parcours quotidien, presque sans interruption d'un bout de l'année à l'autre, en dépit de la pluie, du vent ou du brouillard. Mais lorsqu'ils arrivent à Tanger, ils trouvent très souvent, pendant l'hiver, un terrain inondé sur lequel ils ne peuvent se poser. Le seul abri pour leurs appareils est constitué par les quatre murs d'un hangar démoli. Or, la compagnie prétend faire payer à l'administration de Tanger le drainage du terrain et la couverture du hangar. Tanger a raison et la compagnie a tort. Elle loue, en effet, le terrain pour une somme infime, mais a la charge de l'entretenir. La ville, en dépensant une somme élevée l'année dernière pour la route de l'aérodrome, a fait tout son devoir. Si l'État français consent d'énormes sacrifices pour ses lignes aériennes, c'est parce qu'il en attend un bénéfice commercial et surtout moral. Si l'aérodrome est à la charge de la ville,

il devra servir à tous et nous en perdrons l'usage exclusif. Cet état de choses humiliant pour nous doit donc cesser.

Il faut aussi assurer les communications télégraphiques de Tanger avec notre protectorat et avec la mère patrie. Les dépêches traversent la zone espagnole où elles sont retardées parfois pendant plusieurs jours, pour aller chercher à Casablanca le câble de Brest. Il faut assurer à la poste française un câble direct spécial, soit sur Casablanca, soit sur l'Algérie, soit sur notre côte méditerranéenne.

***

Il a été admis, à Paris et à Londres, que des conversations seraient engagées avec l'Espagne, pour essayer de lui donner les satisfactions acceptables, et l'on a justifié cette décision par notre désir de nous entendre ensuite avec l'Italie. Il n'y avait, en principe, aucune raison de causer avec l'Espagne seule, puisque le Statut, signé par elle, devait durer sans modification jusqu'en 1936. Sir Austin Chamberlain a défini très nettement la situation de l'Espagne. « Le gouvernement britannique, disait-il à la Chambre des Communes, est prêt à discuter, avec les gouvernements français et espagnol, des propositions qui pourraient être faites aux puissances n'ayant pas encore donné leur acceptation au Statut afin de les amener à le faire. Au cours des conversations, le gouvernement espagnol pourra présenter ses observations. »

La France se vit chargée de s'entendre en premier lieu avec l'Espagne, mais le conversation dévia aussitôt et porta sur un tout autre sujet. Les négociateurs français se trouvèrent en présence, dès la première séance, le 15 février 1927, d'une note espagnole par laquelle l'Espagne demandait Tanger, purement et simplement, pour l'annexer à la zone espagnole. Une semblable mesure, si elle avait pu être prise, rendait inutiles toutes propositions à l'Italie. De plus, il n'y pouvait être fait de réponse, car la France n'était pas qualifiée pour disposer de Tanger. Enfin nos interlocuteurs ne pouvaient ignorer les raisons qui nous empêchent d'envisager une telle éventualité.

On répondit néanmoins, le 21 février, en montrant le mal-

fondé des revendications formulées. Le 9 mars, par une seconde note, l'Espagne apportait des demandes moins brutales mais aussi difficiles à satisfaire, puisqu'elles eussent, en cas d'approbation de la part des autres États contractants, assuré aux fonctionnaires espagnols la domination effective de la zone internationalisée. Il s'agissait de supprimer certains organes créés par le Statut, et d'attribuer à chaque nationalité, dans l'Assemblée législative, un nombre de représentants proportionnel à celui de ses résidants. Or, il y a 9 000 Espagnols, environ, contre 1 200 Français et 500 Anglais. L'indépendance du tribunal mixte aurait ainsi disparu.

Ce fut, de notre part, une maladresse que d'accepter cette procédure qui nous plaçait en tête à tête avec les Espagnols, alors que nous ne pouvions rien leur céder, à Tanger, de nos droits, ni des droits des autres.

Néanmoins la Conférence aboutit, contre les prévisions, par l'accord du 3 mars 1928, signé à Paris par MM. Briand et Quiñonès de Léon.

Nous en savons peu de choses. Le Quai d'Orsay reste sur une prudente réserve. Il n'y a pas lieu d'en être trop inquiet, car la Grande-Bretagne, avant les autres intéressés, tient essentiellement à ce que l'équilibre soit maintenu entre toutes les puissances.

Le communiqué officiel débute par les déclarations coutumières affirmant que la souveraineté du sultan, les traités existants, le cadre du Statut de 1923, les prérogatives des autorités de la zone, les intérêts des autres puissances, et autres principes intangibles, sont et demeurent respectés. Il indique ensuite seulement trois modifications, dont deux grosses de conséquences, dans les lois fixées pour Tanger par le Statut même et par les Dahirs ultérieurs. La première est relative au code pénal, dont les dispositions contre la contrebande des armes sont renforcées.

La deuxième crée un « Inspecteur général de la police et de la sécurité », qui doit être un officier espagnol et aura pour mission de renseigner et conseiller les autorités sur les questions relatives à la sécurité et à la neutralité de la zone. C'est

placer toute la police, toute la population par conséquent, sous la dépendance de ce fonctionnaire espagnol.

La troisième est relative à la mise en application des stipulations du Statut touchant la gendarmerie ; elle supprime les tabors et constitue le corps destiné à la banlieue de Tanger, en stipulant que son chef doit être non plus un Belge, mais un Espagnol.

Certes, des objections vont être émises par les autres signataires du Statut, lorsque leur approbation sera réclamée, après la fin de la conférence actuellement en cours et qui réunit, avec les représentants de la France et de l'Espagne, ceux de la Grande-Bretagne et de l'Italie, ces derniers appelés à présenter leurs desiderata. Mais l'émotion à Tanger est assez vive chez les habitants du Fahs, que cette mesure soumettrait à l'autorité d'un Espagnol. Évidemment, l'Espagne est plus intéressée que quiconque à la stricte observance des règles sur la contrebande, mais son voisinage rend précisément douteuse l'impartialité de ses fonctionnaires, surtout militaires.

Il serait prématuré d'exprimer une opinion, avant de connaître intégralement le texte de l'accord intervenu et, davantage, celui de l'accord à intervenir.

Nous pouvons seulement aujourd'hui rappeler quelques principes fondamentaux, déduits des observations qui précèdent. Le premier, pour la France, est que, si elle a rejeté, sans restriction, toute ambition sur la zone de Tanger, elle ne peut sous aucun prétexte perdre la face auxyeux des indigènes, trop enclins déjà à s'étonner de nos concessions.

Que l'on veuille donner à l'Espagne des marques tangibles d'amitié, rien de plus louable, mais elles ne doivent pas être unilatérales. Nous aimerions savoir que l'abandon de certains de nos droits est compensé par des satisfactions légitimes. Il en est de possibles, outre la garantie de communications faciles entre notre zone et celle de Tanger.

La. frontière du Riff, en premier lieu, serait avantageusement modifiée par l'attribution à la France des parties de plusieurs tribus, comme les Beni Zeroual et les Senhadjas, encore séparées des fractions affectées à notre zone. Les enclaves espagnoles d'Ifni et du Rio de Oro, par

ailleurs, empêchent la pacification de la Mauritanie et sont une entrave au bon fonctionnement de la ligne aérienne de Casablanca à Dakar, appelée à gagner l'Amérique du Sud.

Au reste, quoi que nous apporte en fait de conclusions la conférence des quatre, soyons bien convaincus que la question de Tanger ne sera pas encore résolue. Notre diplomatie ne perdra pas de si tôt ce champ d'entraînement fertile en incidents et en aperçus pittoresques. Pour que la zone, aujourd'hui chérifienne et « d'administration internationale », cesse d'être l'objet de négociations ininterrompues, il faudrait que chacune des puissances intéressées renonçât à intervenir dans sa gestion et consentît à lui donner un caractère de neutralité complète, avec une indépendance entière. Cette solution paraît la seule équitable, la seule favorable en même temps à l'intérêt de Tanger et à l'apaisement des antagonismes internationaux.

N'oublions pas que nous sommes, à Tanger, en présence de l'Islam, comme à Fez ou à Tunis, et que cela crée pour nous des obligations impérieuses. Des Français ne sauraient penser au sort de cette ville séduisante sans éprouver une certaine mélancolie : elle évoque pour nous de cruelles déceptions. Nous avons du mérite à les accepter sans trop de rancœur et cela nous autorise à demander aux autres la même bonne volonté.

GUY DE MONTJOU

# LA POÉSIE RÉCENTE

## HUMORISTES, CUBISTES ET SURRÉALISTES

Plus l'historien de la poésie se rapproche de l'heure présente, plus sa tâche devient difficile. Eh! sans doute, il a ses préférences, ses admirations personnelles, mais il ne s'agit point de cela, qui plutôt lui brouillerait la vue, au lieu de l'éclairer. C'est pour n'avoir voulu écouter que leurs sympathies que les auteurs d'anthologies de poètes contemporains, à toutes les époques, n'ont réussi à composer que des recueils arbitraires.

La confusion est déjà moins grande lorsqu'on a la faculté de se reporter dix ans seulement en arrière. Dans ce laps, le temps ne manque pas d'opérer un certain élagage. L'air circule entre les branches; des perspectives s'ébauchent. Voici donc le moment venu de considérer avec quelque recul les végétations nouvelles de la poésie française au cours des derniers lustres, disons, en gros, depuis la guerre.

L'état actuel de la poésie en France est, dans l'histoire de notre littérature, absolument sans précédent. Certes, que des poètes ressortissant à des esthétiques différentes coexistent à la même époque, cela n'a rien que de commun, surtout pendant les périodes de renouvellement. L'école de Marot se continue quand du Bellay et Ronsard publient leurs premiers vers. Malherbe, plus tard, s'oppose à Mathurin Régnier. Maynard et Racan riment dans le même temps que Théophile et Saint-Amand. Au XIX^e^ siècle, Casimir Delavigne

connaît le succès en plein romantisme; et, l'année même où tombent les *Burgraves*, la *Lucrèce* de Ponsard va aux nues. Mais jusqu'ici entre poètes contemporains, les divergences avaient porté, soit sur l'esprit général de l'inspiration et conséquemment sur l'emploi de tel ou tel vocabulaire, soit sur l'admission ou l'exclusion de certaines coupes, de l'enjambement, du rejet, bref, sur des détails de facture. La dispute avait lieu à l'intérieur du système prosodique traditionnel. C'est ainsi que la Pléiade qui avait la prétention de refaire la langue poétique, n'en accepta pas moins, dans le domaine de la versification, l'héritage du passé. Hugo lui-même a sans doute ajouté des ailes au temple de la prosodie française, mais il a, dans ses travaux d'agrandissement, respecté le plan primitif.

Aujourd'hui, rien de pareil. Les symbolistes les premiers ont porté la pioche dans le vieil édifice. Pour la première fois ils se sont attaqués à l'instrument lui-même, au vers. Dès lors, plus d'unité. Nous voyons, à présent, des auteurs, qui tous rivalisent de talent, adopter chacun une technique particulière. Les uns s'en tiennent à la tradition la plus stricte; les autres n'admettent que des licences qui confirment, en somme, les règles; d'autres scandent sans rimer; d'autres riment sans scander; d'autres ne riment ni ne scandent; d'autres écrivent en versets, qu'ils nomment cependant des vers, et conditionnent, disent-ils, la prosodie au mécanisme respiratoire; d'autres typographiquement présentent leurs vers comme de la prose; d'autres jettent les mots sur la page comme des dés sur un tapis.

Il n'entre pas dans notre dessein de brosser un tableau d'ensemble de cette forêt touffue. Qu'on ne s'étonne donc point de ne voir même pas mentionnées dans cet article des œuvres considérables de poètes vivants, lesquelles sont encore en pleine croissance. Demeurent en dehors de notre examen les futaies anciennes, celles qui ont commencé de donner leur ombrage dans les dix ou quinze premières années du siècle. Nous ne nous occuperons ici que des bois taillis et des baliveaux.

Notre objet est plus limité encore : au milieu des tendances diverses qui s'entrecroisent ou se développent parallèlement,

nous avons retenu celles qui nous ont paru le plus généralement suivies. Cette méthode n'a d'inconvénient que si l'on se persuade qu'elle épuise le sujet. Loin de nous une telle illusion. Nous pensons, au contraire, qu'il est des auteurs qu'on ne peut sans abus insérer dans les cadres d'écoles en usage de leur temps ou même dans ceux qui furent imaginés après leur mort. Dira-t-on, par exemple, de Baudelaire qu'il fut un néo-romantique? un naturaliste? de Verlaine, un parnassien émancipé? Cela signifierait peu de chose.

De même, ne figureront pas dans cette étude certains poètes encore jeunes, dont les œuvres, parfois toutes récentes, semblent dériver de sources d'inspiration ou se rattacher extérieurement à des formes qui étaient déjà connues voici quelque vingt ans. C'est ainsi qu'ayant lu de Pierre-Jean Jouve[1], son dernier livre, *Noces* (1928), je n'ai pas laissé d'être frappé du son grave que rendent ces vers. Une fervente vie intérieure nous offre là son témoignage. On songe, quoique l'accent du poète soit très personnel, à Vildrac, à Péguy, à tous ceux chez qui les préoccupations de l'humain et les exercices de l'âme l'emportèrent sur le souci de l'art pour l'art. Hors de mon propos également Drieu La Rochelle, Montherlant, Henriette Charasson, trois tenants du verset. Et il y a encore Castagnou, l'auteur des *Quatre Saisons*, madame de Brimont, l'auteur de *Psyché*, Gilbert Mauge, l'auteur de *Nombres*. Et combien d'autres que je ne puis nommer!

Valéry, enfin, encore que sa célébrité ne date que de quelques années, n'a pas place ici. Nous l'avons étudié ailleurs, comme il convenait, c'est-à-dire à part[2]. L'œuvre admirable de ce poète plonge en effet ses racines dans l'art poétique d'une époque très antérieure à la guerre. Valéry est un cas. Lorsque, en 1917, après un silence de plus de vingt ans, il publia *La jeune Parque*, il marquait un retour aux alchimies verbales de Mallarmé. Bien que, depuis lors, en s'approfondissant lui-même, Valéry se soit progressivement dégagé de l'empire des cornues mallarméennes, sa brillante réapparition survenait après une trop longue éclipse pour que le mouvement général de la poésie nouvelle en fût modifié

1. Né en 1887.
2. *Paul Valéry et la poésie pure* (1926).

dans ses directions. Un temps, nous avons cru que par Valéry le cubisme allait être endigué. Le barrage n'a tenu qu'une saison. Valéry aujourd'hui apparaît comme en arrière du flot.

Enfin, est-il besoin d'ajouter que cet essai n'a rien d'un palmarès? On n'y doit chercher nul classement, même provisoire. Nous citerons des noms comme on marque des repères, voilà tout.

***

Dans la poésie française de la plus récente expression je crois percevoir deux courants principaux dont l'un remonte à un jeune homme, Jules Laforgue, mort à vingt-sept ans, à la fin du siècle dernier, l'autre à un enfant, un collégien indiscipliné, Arthur Rimbaud.

L'humour, l'ironie, une fantaisie souvent douloureuse, voilà la marque de Laforgue et de sa descendance. Rimbaud, lui, ce qui le distingue, c'est, avec l'humeur d'un insurgé, une certaine incohérence apocalyptique, une imagination tout ensemble puissante et désordonnée.

Le courant Laforgue, depuis trente ans, n'a jamais cessé de se faire sentir, en dépit de contre-courants, tel, entre autres, celui des ingénus, lequel, à la fin du siècle dernier, prit source en Francis Jammes et dans le Bataille de *la Chambre blanche*, et parut d'abord l'emporter[1]. Finalement l'humour triompha de la naïveté, ce qui, dans une civilisation comme la nôtre, n'est pas surprenant, car un Jammes (que nous admirons), vivant au fond de sa province, bénéficie et pâtit à la fois de cette position retirée : elle le préserve et l'isole.

L'humour avait pour lui ceci, qui lui assurait d'avance la victoire, qu'il n'était pas seulement l'expression d'un tempérament individuel, mais l'un des caractères généraux du lyrisme moderne. Par lyrisme moderne j'entends celui qui fait suite au lyrisme des grands romantiques.

Le lyrisme, dans son premier état, c'est l'effusion simple du cœur. La « méditation » lamartinienne, le dialogue passionné

1. Preuve que les deux esprits coexistaient bien à l'époque : Jammes, en 1898, publie *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir* et, la même année, Franc-Nohain donne *Flûtes*, que suivront, en 1900, *Les chansons des rues et des gares*.

des *Nuits*, *la Tristesse d'Olympio*, voire même le symbolisme transparent de *la Colère de Samson* et de *la Mort du Loup*, autant de formes du même besoin de confession publique. Le poète trouve une satisfaction pleine et entière, son élan s'épuise dans l'aveu qu'il fait de ses sentiments. Mais dans le lyrisme du second état, une sorte de dédoublement s'opère, un contrôle ironique : le poète continue de nous ouvrir son cœur, et même il renchérit encore sur l'indiscrétion, qu'il pousse parfois jusqu'au cynisme, mais en même temps qu'il se livre, il se juge, et, se jugeant, il se raille, c'est-à-dire qu'il se condamne.

Ainsi procède Laforgue dans ses *Complaintes*. S'il me fallait établir sa propre filiation, c'est à Henri Heine que je le rattacherais. Heine, en son temps, scandalisa. On se plut à voir dans son ricanement une tare de la race juive, alors que celui-ci correspondait en réalité à une manière de sentir qui ne devait pas tarder à se répandre, et qui tient moins à des influences d'ordre ethnique qu'à un stade plus avancé du cœur. Plus tard, chez Baudelaire, le même dédoublement est encore visible : le poète confesse sa misère et, du même coup, se raille d'être si misérable; mais l'ironie est chez Baudelaire tellement sérieuse, pour ne pas dire tellement sombre, qu'on ne peut guère l'appeler de l'humour : c'est plutôt du sarcasme. L'humour — alors même qu'il reste douloureux comme chez Heine, comme chez Laforgue — suppose un certain détachement, une part de jeu. Le jeu, voilà ce qui, chez les poètes récents, paraît l'avoir emporté sur l'émotion, celle-ci bien des fois n'étant plus qu'une amorce à quelque brève fusée, un prétexte à pointes.

***

Les poèmes de Toulet[1], *les Contre-Rimes*, sont comme des

1. Paul-Jean Toulet, né à Pau en 1867. Fils de colons français de l'Ile Maurice. De 1885 à 1887, voyage et séjour à Maurice. 1888, séjour à Alger. Puis neuf années en Béarn (1889-1898). En 1898 Toulet se fixe à Paris. Noctambule invétéré, fréquente au Bar de la Paix. Vers 1912, quitte Paris, se retire au pays basque. Trop tard : sa santé est délabrée. Meurt à Guéthary en 1920.

épigrammes sentimentaux, des espèces d'*haï-kaï* français[1]. La substance en est extrêmement ténue. Elle consiste presque toujours en d'anciens souvenirs, jadis notés par l'auteur sur un carnet de route, et qu'il a repris quelque vingt ou trente ans plus tard, pour les fixer dans une forme rare. Encore le souvenir se borne-t-il souvent à une image entrevue, à un parfum respiré. Ici c'est l'expression ingénieuse, c'est l'agencement précieux, c'est le biseautage qui crée la poésie. Tant que les notations demeuraient écrites cursivement aux feuillets d'un calepin, elles étaient choses mortes ou plutôt, du point de vue poétique, pas encore nées. L'art leur donne vie, en leur donnant forme. Rien de plus éloigné de l'inspiration jaillissante, immédiate, dans laquelle l'émotion esthétique continue sans interruption la sensation éprouvée, le sentiment vécu, ou bien, s'il s'agit de sensations et de sentiments anciens, les évoque à la faveur d'un nouvel ébranlement de l'âme. Dans le regret romantique, par exemple (*le Lac, la Tristesse d'Olympio,* le *Souvenir*), les images du passé sont associées à une émotion présente qui rétrospectivement les colore de mélancolie. Chez Toulet, rien de tel! Nulle autre passion, semble-t-il, que celle de l'artiste qui fait choix d'une matière propre à la taillerie — en admettant qu'on puisse parler de matière devant ces menus thèmes. Cependant, une fois le thème choisi, le métier du poète n'est pas seul à s'y attacher, l'âme de l'homme s'y montre.

1. Quoique les *haï-kaï* soient plus brefs : ce sont, comme on sait, des épigrammes de dix-sept syllabes. Il existe d'ailleurs d'autres poésies japonaises à forme fixe dont la concision est plus extrême encore : les *tanka* qui n'ont que trente et une syllabes. Enfin, à côté de ces frêles compositions savantes, il y a les *Chansons des Geishas,* que, pour la première fois, ont traduites en français, l'an dernier, MM. Steinilber-Oberlin et Hidétaké-Iwamura. J'en citerai ce trait exquis :

*Je vois deux êtres qui se tiennent embrassés*
*intimement*
*Comme deux tendres feuilles superposées.*

Et ceci, qui n'est qu'un souffle :

*Après qu'il m'a quittée :*
*Deux oreillers*
*Un seul corps!*
*Où est-il maintenant?*

Les vers de Toulet lui-même semblent de lourds scarabées biscornus auprès de ces papillons.

Les instants révolus, les tendresses évanouies, les étreintes depuis longtemps dénouées, les paysages jadis aimés, ressuscitent, réfléchis, comme en de petits miroirs brisés, dans de courts morceaux, le plus souvent composés de strophes de quatre vers alternés (8, 6, 8, 6), rimant à contre-mesure (a-b-b-a).

Les facettes scintillantes de ces poèmes ont souvent l'irrisation des larmes. Une sorte de tristesse enjouée y glisse sans appuyer. Mais l'habileté de l'ouvrier est si évidente, la satisfaction qu'il goûte à exhaler sa plainte en des musiques subtiles, dont la durée n'excède pas le temps d'un soupir, est si manifeste que, parfois, le sentiment, l'image même sont comme éclipsés par la réussite du tour, par l'imprévu d'une syntaxe savante qui, en certains endroits, confine au rébus :

*L'immortelle, et l'œillet de mer*
*Qui pousse dans le sable,*
*La pervenche trop périssable,*
*Ou ce fenouil amer*

*Qui craquait sous la dent des chèvres,*
*Ne vous en souvient-il,*
*Ni de la brise au sel subtil*
*Qui nous brûlait aux lèvres?...*

L'arabesque grammaticale est encore plus contournée ici :

*Comme à ce roi laconien*
*Près de sa dernière heure,*
*D'une source à l'ombre, et qui pleure,*
*Faustine, il me souvient*

*De la nymphe limpide et noire*
*Qui frémissait tout bas*
*Avec mon cœur — quand tu courbas*
*Tes hanches, pour y boire.*

Cette dernière pièce ne semble-t-elle pas exagérer un peu dans le sens de ce que Malherbe et Racan, et Valéry après eux ont appelé un « exercice »? Il faut, pour en saisir le sens,

en faire la construction, comme des phrases latines, que nous traduisions autrefois au collège. Ce sont là jeux de mandarin.

En maint morceau, toutefois, brille un humour salace, expression d'une sensualité très sincère et très vive. Fréquemment il arrive que, dans le miroir à facettes, une facette mire la tristesse, et la facette voisine, le désir. La phrase élégiaque, alors, se termine en épigramme érotique :

*D'une amitié passionnée*
*Vous me parlez encor,*
*Azur, aérien décor,*
*Montagne Pyrénée*

*Où me trompa si tendrement*
*Cette ardente ingénue,*
*Qui mentait, fût-ce toute nue,*
*Sans rougir seulement.*

***

Le jeu sensuel, mêlé de moquerie, tient de même une grande place dans les *Chansons aigres-douces* et les *Petits airs* de Francis Carco, ainsi que dans *le Bouquet inutile* de Jean Pellerin et le *Sub tegmine fagi* de Jean-Marc Bernard. Ces poètes légers ont ceci de commun que maintes de leurs courtes pièces de vers ont la joliesse, le piquant, le maniérisme aussi des estampes libertines du XVIII^e siècle, avec cette différence toutefois que le cachet de notre époque, le « modernisme » comme on dit, y est reconnaissable dans un certain ton d'amertume.

Le sentiment ici est plus âcre que chez Toulet. Au reste, il est parfois assez malaisé de distinguer entre eux ces auteurs, qui semblent tous exploiter la même veine, comme un fond de nostalgies, de fatigues, d'expériences désabusées, lequel serait le patrimoine commun de leur génération. L'ironie est un peu plus virulente, peut-être, chez Jean-Marc Bernard[1], avec des intervalles de relâche, des repos goûtés « à plat ventre dans l'herbe », sur les bords du Rhône; le mélange de

1. Mort à la guerre en 1915, à l'âge de trente-quatre ans.

langueur et d'humour est plus trouble, peut-être, chez Carco[1]; la désillusion et le persiflage plus pénétrés de tendresse chez Pellerin, trop tôt disparu[2]. Mais le thème de la chanson railleuse est à peu près identique chez tous : c'est celui des amours de rencontre, dont l'objet est à la fois chéri et méprisé, caressé et insulté. D'entre ces petits vers, expression d'une débauche anxieuse, traversée de furtifs remords, s'exhale un relent de bar clandestin. La note « villonesque » y est souvent un peu voulue, ostentation que souligne encore l'élégance très littéraire de la forme. Le poète ici est un mauvais garçon qui s'applique visiblement à l'être. De là, une sorte de dandysme à rebours. Rolla nouveau style joue au déclassé, mais demeure, au fond, un bourgeois, et qui a du goût, de la lecture.

Cette dévotion, moitié sincère, moitié affectée à la « vie de bohème », s'apparente aussi, par certains côtés, aux poésies érotiques de Verlaine. Seulement l'ivresse de l'absinthe y est remplacée par celle de l'opium ou de la cocaïne :

*Les mille insectes de la pluie*
*Grignotent les carreaux;*
*Une sorcière qui s'ennuie*
*Retourne ses tarots.*

*Sur la lampe s'enfle, grésille*
*Le pavot ténébreux,*
*Et la fumée à tes cheveux*
*Esquisse une résille.*

*Le rêve vient, danse, m'évite,*
*Revient tourner en rond.*
*Sur les coussins ma tête hésite*
*Où reposer mon front.*

*Le haut bûcher de mon délire,*
*Où le dressera-t-on?*
*La flamme s'envole. Ouvre ton*
*Kimono, Déjanire*[3]*!*

1. Né en 1886.
2. Né en 1886, mort des suites de la guerre en 1921.
3. Jean Pellerin. *Le bouquet inutile* (1923).

Cette veine se prolonge aujourd'hui en Jacques Dyssord, un disciple direct de Toulet, quoique plus négligent, moins diamantaire[1].

***

Mais, contrastant avec ce petit groupe d'humoristes amers, gracieux, un peu morbides, à face lunaire de Pierrots montmartrois, voici un poète chez qui l'humour a le vermillon de la santé : Tristan Derème, de souche béarnaise, né en Gascogne, à Marmande, en 1889. Celui-là est dru, bon enfant, et son souffle est moins bref. *La Verdure dorée* (1922), a le bouquet d'un vin généreux.

Chez Derème la part de la tradition est énorme. Nulle rupture avec le passé. Mais il fait beau voir avec quelle aisance ce poète sait rendre la jeunesse à des agréments qu'on pouvait croire fanés et même remettre en honneur de vieux moules depuis longtemps délaissés, comme ceux de l'épître. Rien qui soit plus opposé à l'esthétique d'Edgar Poe, illustrée chez nous par Baudelaire, que cette familiarité bien disante, sonore, gallo-romaine, épanouie au soleil de Tarbes.

*Prends l'éloquence et tords-lui son cou!*

disait Verlaine. Non, Derème n'a pu se décider à commettre pareil assassinat. Mais, en poésie, les doctrines comptent si peu! Nonchaloir, abandon, tout ce que les mathématiciens du poème, les maîtres de l'art calculé ont nommé défauts se change ici en vertus triomphantes.

On voit que nous sommes loin de reprocher à Derème d'être clair et facile. Cependant, qu'il y prenne garde! la facilité devient un défaut dès qu'elle s'appelle complaisance, dès qu'elle cesse d'être ce qu'elle est, par exemple, chez La Fontaine : une facilité apparente, non pas toute donnée, mais obtenue, un effet de l'art enfin. Dans le dernier recueil de l'auteur, *le Zodiaque* (1927), il y a, dirai-je quelque paille?

1. Jacques Dyssord, *On frappe à la porte* (1928) et notamment, p. 117, cette aimable fantaisie drôlatique sur « Don Quichotte fils » et « la fille bien en chair du bon Sancho Pança ». Nommons aussi Roger Allard, né en 1885, auteur de *l'Appartement des jeunes filles* et d'*Elégies martiales*.

non, plutôt un excès de festons, d'astragales. Attention, Tristan! Vive le Midi! mais pas trop.

Ce qu'on nomme l'attraction de la rime est chose bien connue, et chacun sait que ce phénomène d'automatisme a souvent un affreux résultat : la cheville. Mais ce que ceux qui ne sont pas du métier ignorent généralement, ce sont les malices auxquelles il arrive que le versificateur ait recours dans l'espoir de dissimuler une cheville. Le mot qui pourrait paraître suspect, il s'efforce de le justifier en l'expliquant, et pour cela il ajoute un ou deux vers, ou trois, ou même tout un développement. On trouve des exemples de cette ruse chez les plus grands, notamment chez Hugo. L'artifice, parfois, réussit, car la poésie, entre les mains d'un habile ouvrier, est pareille à Cléopâtre sautant à cloche-pieds dans les rues d'Alexandrie et qui, tout essoufflée par le jeu, de cette défaillance faisait encore une beauté. Mais on aperçoit aussi le danger : le procédé tend aux longueurs, ouvre la porte aux digressions; d'où déséquilibre de l'ensemble, confusion et prolixité.

Chez Derème, la marque de l'époque se retrouve dans la cocasserie, la brusque note crissante, ce que j'appellerai le rire du clown. Par exemple, dans la confidence d'un sentiment, tels rapprochement de sons ou d'images qui produit un effet de dissonance :

*Les jours sont plats comme des soles...*

Ou bien :

*Six heures tombent de l'horloge*
*Comme six noix dans un chaudron.*

Ou encore :

*Quand tu partis et que ton rire s'envola,*
*J'eus le cœur gros comme un volume de Zola*[1],

Autre imagination de la fantaisie, un bestiaire fabuleux

1. Mêmes jeux chez les cubistes, comme nous le verrons. Exemple ces « vers » d'Apollinaire :

*Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves belle et qui est laide,*
*Elle doit se marier avec un étudiant de Leyde.*

hante la poésie de Tristan Derème, ainsi qu'on voit, dans les tapisseries, bondir licornes et griffons à travers les feuillages bleus :

*A cheval sur mon bouc barbu*
*J'ai cueilli des roses dorées*
*Et mes chèvres noires ont bu*
*A des rivières ignorées...*

*Et déjà n'ai-je pas en des mètres égaux*
*Chanté ce calme fiacre attelé d'escargots*
*Qui me traînait naguère aux pentes des collines?...*

Ajoutons que le poète s'est flatté d'avoir, sinon inventé, du moins restauré ce qu'il nomme la contre-assonance. Dans la rime, il y a identité des voyelles et des consonnes : *lèvres, fièvres.* Dans l'assonance le son des voyelles est le même et les consonnes varient : *lèvres, Thèbes.* Dans la contre-assonance, ce sont les voyelles qui changent, et les consonnes qui demeurent identiques : *lèvres, livres.* « C'est, dit Tristan Derème, exécutée sur la vieille et solide rime, une variation qui donne à l'ouïe une impression ambiguë de liberté, de surprise et de malaise. »

*Lève le nez, ferme ton livre et ton pupitre!*
*La flûte de cristal à la bouche du pâtre*
*Module sous les fleurs nouvelles et les feuilles*
*Un air grave qui fait rougir les jeunes filles...*

***

Toulet, Jean-Marc Bernard, Pellerin, Carco, Dyssord, Derème, tous ces auteurs que j'ai rassemblés sous l'étiquette de poètes humoristes et dont j'ai fait remonter la filiation à Jules Laforgue, sont, du point de vue de la prosodie, des traditionnalistes; et même quelques-uns d'entre eux, Toulet, Bernard, mériteraient l'épithète de néo-classiques, par un scrupule de propriété dans l'expression, de raffinement dans la syntaxe, qu'ils ont poussé jusqu'au purisme. Mais, à la vérité, cet humour qui nous est apparu comme l'un des traits caractéristiques de la poésie récente en France, est maintenant si répandu, si général, que nous le retrouvons également

chez les poètes dits cubistes, chez ceux que je rattacherai à Arthur Rimbaud. Il ne faut pas s'en étonner. Lorsqu'il s'agit d'une matière aussi mouvante que la poésie du jour, les cadres dont on se sert pour la commodité de l'exposition, s'entrepénètrent fatalement.

L'essentiel, c'est de s'entendre. Au lieu de distinguer, d'une part, les poètes humoristes du courant Laforgue et, d'autre part, les poètes cubistes du courant Rimbaud, peut-être eût-il été plus juste de classer ceux du premier groupe sous le nom d'*humoristes-traditionnalistes*, et ceux du second sous celui d'*humoristes-cubistes*. Ainsi le virus Laforgue serait reconnaissable chez les poètes des deux groupes, alors que le virus Rimbaud se rencontrerait seulement chez les cubistes.

Mais il n'est pas jusqu'au mot de *cubistes* dont on n'ait tant abusé qu'il ne soit devenu maintenant bien difficile d'en saisir la signification exacte. A l'origine, comme on sait, c'est en peinture que le terme de cubisme fut employé, pour désigner une école nouvelle qui, quelque six ou sept ans avant la guerre, entendait réagir contre l'impressionnisme des Claude Monet, des Renoir, des Pissaro, des Sisley. Les impressionnistes avaient si bien cherché à rendre sur la toile les vibrations de la lumière en plein air, qu'ils avaient abouti à un papillotement dans lequel les contours et les volumes s'évanouissaient. Ainsi les objets n'ayant plus que des formes relâchées ou flottantes, l'univers sensible devenait une juxtaposition de taches colorées. A ce monde sans arêtes, tout en vapeurs irisées, le cubisme opposait sévèrement un monde géométrique où les choses recouvraient leurs trois dimensions. Mais les cubistes étaient plus théoriciens que peintres; aussi poussèrent-ils tout de suite à l'extrême la rigueur de leurs principes. Non contents de réhabiliter la forme dans sa profondeur, ils en bannirent toutes les inflexions, toutes les sinuosités. La circonférence et la sphère furent encore admises, mais les courbes non géométriques dont se compose un dessin vivant disparurent. De l'arbre, de la figure humaine elle-même, les artistes nouveaux firent une espèce de construction abstraite, un système de segments, d'angles et de *cubes*. Soucieux et comme hantés de volumes, et ne pouvant, eux, peintres, à la manière des sculpteurs, tourner autour des

objets, ils en rabattirent absurdement sur le plan de la toile toutes les faces; ils prétendirent nous montrer les choses sur tous les côtés *à la fois*. Je souligne ces derniers mots, car c'est du simultanéisme, cette outrance du cubisme des peintres, qu'est sorti, pour une part, le cubisme des poètes. Mais il y a plus. Non seulement on nous fit voir l'objet sous tous ses aspects en même temps, mais on joignit à sa représentation les images de tout ce que le modèle peut suggérer à l'esprit de l'artiste dans le moment. En somme, partis pour restaurer la dignité de la forme, les peintres cubistes en vinrent rapidement à faire de la déformation un dogme; et quelque désireux qu'ils aient été, à l'origine, de rendre aux choses leur solidité, ils ont fini par les étouffer sous l'amas glacé de leurs songeries linéaires.

Évidemment, dans le cubisme des poètes, il ne saurait être question à proprement parler de figures géométriques, de cubes; c'est seulement par métaphore, à cause des analogies d'esprit qui existaient entre eux et les peintres de la nouvelle école, que quelques-uns d'entre les poètes récents furent dénommés cubistes.

Quelles sont donc ces analogies? La première est ce simultanéisme, dont je parlais à l'instant, et sur lequel je reviendrai. La seconde, le goût du pêle-mêle : pêle-mêle des représentations chez les peintres, pêle-mêle des images, voire des mots chez les poètes. Bref, au lendemain de la guerre, la poésie selon la dernière formule fut une poésie du désordre. Le cubisme lui-même parut à quelques-uns trop conservateur, trop classique; et nous eûmes, le temps d'une saison, *Dada* et les *dadaïstes*, sorte de nihilisme littéraire, qui choisit pour modèle le bégaiement de l'enfance, pour idéal le triomphe de l'absurde par la dissociation de toutes les formes du langage. C'est de l'agitation dadaïste qu'est sorti, je crois, le surréalisme, celui-ci prenant bientôt, à l'égard du cubisme, d'ailleurs toujours en santé, l'attitude de l'héritier impatient qui fait la loi dans la maison. Nous le retrouverons plus loin.

***

Il nous souvient qu'en juillet 1920, feuilletant les *Écrits nouveaux*, une revue depuis disparue, nous avons lu ceci :

*Place Condorcet*
*Vieux marronniers*
*Le buste sur Condorcet*
*Souvenir du 14 juillet*

*La neige autrefois à Paris*
*Bruxelles (brouillard)*
*Liége — neige.*

Et nous songions : « La voilà bien cette poésie d'aujourd'hui sans rime, sans mesure, sans syntaxe. » Nous avions cherché la signature. Moréas! Stupeur! Moréas, le poète des *Stances*, le néo, le sur-classique! Mais reprenant notre lecture, nous lûmes encore ceci :

*Sujet de poésie.*
*Beau soleil, belle nature, etc.*

Sujet de poésie.

Donc, ce n'étaient là que des notes, impressions, souvenirs, velléités que Moréas, en l'année 1898, inscrivit sur son carnet, pour lui seul, comme sous un chiffre dont il avait la clé. Or, quelque vingt ans plus tard, des notations de ce genre n'étaient plus considérées par leurs auteurs comme des sujets de poèmes, mais comme des poèmes achevés.

Jadis, lorsque nous avions l'âge où l'on apprend à lire, le potage aux pâtes d'Italie nous paraissait investi, n'est-il pas vrai? d'un caractère mystérieux, à la fois cocasse et un peu terrible. En 1918-1920, devant les ouvrages des plus récents poètes, notre œil se perdait dans les mêmes rêveries : c'était la même *soupe aux lettres*. Pas plus de ponctuation dans ces textes que dans le bouillon de notre enfance, la désarticulation la plus complète des rapports grammaticaux. Parfois même il arrivait que ce n'était pas seulement un mot qui dansait sur la page en cavalier seul; mais c'étaient des lettres détachées, comme dans le potage inquiétant, des lettres saoûles qui titubaient, se redressaient, décrivant des arabesques fantasques, des calligrammes puérils, ici le contour d'une maison et là celui d'une montre ou d'une cravate.

A quoi tient cette passion de l'incohérence dont nos jeunes gens au lendemain de la guerre furent possédés?

Nous avons marqué les liens de cousinage qui unissent le cubisme des poètes au cubisme des peintres, et de celui-ci sur celui-là quelle fut la part d'influence; mais cela ne suffit point à tout expliquer. D'abord à cette anarchie, il y eut peut-être une raison d'ordre plutôt moral que spécifiquement littéraire, laquelle résidait dans la conception que nos iconoclastes de la prosodie se faisaient couramment d'eux-mêmes. Leur maître, ce n'était point Mallarmé, ce grammairien subtil expert dans l'art de fausser imperceptiblement les balances du langage, mais, nous l'avons dit, Rimbaud, Rimbaud l'excentrique, le visionnaire, l'*illuminé*. Tous, dans leur imitation du génial enfant, considérèrent la poésie, ainsi qu'aux premiers âges, comme une vaticination. Ce furent des prophètes d'Apocalypse.

*Voici s'élever des prophètes*
*Comme au loin des collines bleues*[1]

Persuadés que l'Esprit soufflait en eux, ils en accueillirent toutes les voix sans contrôle. Ils écrivirent comme des médiums. Faut-il s'étonner après cela s'ils ont manqué de clarté. Apollinaire[2], Max Jacob[3], Cendrars[4], Cocteau[5], voilà les poètes qui m'apparaissent comme les plus représentatifs de ces tendances[6]. Cependant, ce désordre qui fut pour ainsi dire à la base de la poésie aux environs de 1920 dut avoir d'autres causes qu'une simple attitude de la jeunesse. N'est-il pas permis d'y reconnaître une influence de la photographie instantanée, du cinéma, et, plus généralement, de la trépidation moderne?

1. Guillaume Apollinaire. *Calligrammes* (1918).
2. Né à Rome en 1880. Polonais d'origine. Mort à Paris en 1918.
3. Né en 1876.
4. Né en 1887.
5. Né en 1892.
6. Sans oublier le charmant et inquiet Salmon (né en 1881) ni Mac-Orlan (né en 1883), qui se placent entre les cubistes purs et les humoristes du genre Carco; ni les débuts poétiques d'Alexandre Arnoux (né en 1884) un des meilleurs écrivains en prose d'aujourd'hui.

***

*Un incendie*
*non c'est la rampe*
*dans le casque du pompier.*

L'œil de Cocteau[1] est un kodak qui capte de brèves images rapides sous un angle imprévu. Supposons, par exemple, un cheval au galop. De toutes les différentes positions que ce cheval occupe dans l'espace, la poésie traditionnelle se formera une image composite, équilibrée, harmonieuse. Elle reconstruit. La poésie moderniste, au contraire, toute en déclics instantanés, retiendra du cheval une vue en apparence absurde, « déformée », mais qui, en réalité, est une perspective exacte d'un quart de seconde, non pas même la courbe d'un mouvement, mais un passage saisi au vol. Nous ne nous représentons plus l'animal en son entier, comme dans l'idée générale de cheval au galop, mais nous voyons, fonçant sur nous, quelque chanfrein énorme, et, là-bas, sous une croupe fuyante, un minuscule sabot.

Et il en est ainsi de toutes les images. La vision du monde, dépouillée de tout élément intellectuel, devient une sarabande de perceptions particulières, dont le sens le plus souvent nous échappe, parce que, pour les comprendre, il faudrait non seulement avoir les yeux de l'observateur, mais se replacer au point de l'espace et à l'instant de la durée où l'objet fut perçu.

***

*Silence bleu des films américains où partent*
*et grandissent les limousines...*

Le cinéma devenu depuis bientôt trente ans le grand livre d'images, le magazine universel que des foules feuillettent en commun, a d'abord peuplé de visions exotiques l'esprit des jeunes poètes, mais il a fait plus, il a imposé ses lois propres au poème lui-même. Qui sait si ce simultanéisme que nous avons vu d'abord apparaître dans la peinture cubiste, n'y

1. Du deuxième Cocteau, car le premier fut, à dix-huit ans, disciple de Madame de Noailles.

fut pas amené à la faveur de l'influence générale exercée par le cinéma sur le processus de notre imagination? Dans tous les cas, une des tentatives les plus originales d'Apollinaire, de Max Jacob, de Blaise Cendrars, de Cocteau, aura été d'intrc-duire dans la création poétique une des possibilités merveilleuses de l'art de l'écran, de la nouvelle dramaturgie : la faculté de représenter dans la même minute des drames qui se jouent sur des théâtres divers, voire à des époques différentes, en un mot la simultanéité.

Mais, au cinéma, les projections sont reliées entre elles par le fil d'une fable qui, si plate qu'elle soit souvent, a du moins le mérite de les rendre intelligibles. Chez les poètes cubistes, le hasard seul préside, semble-t-il, à l'association des images. Les impressions du présent immédiat entrelacent leurs bandes vertigineuses à celles du souvenir. Le passé, le futur se déroulent sur le même plan :

*Ispahan s'est fait un ciel de carreaux émaillés de bleu*
*Et je remonte avec vous une route aux environs de Lyon*
*Je n'ai pas oublié le son de la clochette d'un marchand de coco*
*[d'autrefois*
*J'entends déjà le son aigre de cette voix à venir*
*Du camarade qui se promènera avec toi en Europe*
*Tout en restant en Amérique*[1].

Ce simultanéisme des cubistes ne doit pas être confondu avec le « simultanisme » fondé par Barzun[2] en 1912, et dont Fernand Divoire[3], au milieu d'un petit groupe fidèle, s'est fait l'ardent champion. Le simultanéisme cubiste concerne les images visuelles, le « simultanisme » de Barzun, les sons. L'un est plastique, l'autre vocal. L'un note des choses qui se passent en divers lieux dans le même temps; l'autre groupe les sonorités qui retentissent à la fois dans un même lieu. L'un se présente comme un simple enrichissement de la poésie antérieure; l'autre comme une rénovation du lyrisme, une transformation de l'ancien poème écrit, analytique,

1. Apollinaire. *Calligrammes.*
2. Né en 1881.
3. Né en 1883.

successif, unilatéral en une polyphonie où la parole humaine se mêle aux voix de la nature et des cités. L'œuvre poétique conçue selon ce système n'existe dans le livre qu'à l'état de représentation abstraite, comme l'œuvre musicale dans la partition. Elle ne trouve sa pleine signification concrète, sensible, elle ne prend vraiment vie enfin que dans l'instant de son exécution. Elle est donc drame sonore avant tout. Et c'est le disque phonographique plutôt que l'imprimé qui peut en donner témoignage[1].

***

« Le plus grand chef-d'œuvre de la littérature n'est jamais qu'un lexique en désordre », dit Jean Cocteau dans *le Potomak*. Comment des poètes qui faisaient du désordre le principe même de leur art, n'auraient-ils pas été exaltés, hâtés dans leur direction, et pour ainsi dire forcés dans leur croissance par tout ce que la vie d'aujourd'hui offre de discontinu, de haletant? Comment les anciennes règles du vers n'auraient-elles pas paru trop calmes, trop immobiles et comme insupportables dans leur fixité, à des oreilles assourdies de bruits, à des yeux ivres de mouvement?

Déjà, vers 1909, de ce que le progrès des sciences a bouleversé la vie, l'italien Marinetti avait conclu qu'il fallait concevoir l'œuvre poétique sur un mode nouveau; il fallait que le poème devînt quelque chose de semblable à un catalogue de publicité : plus de syntaxes, des indications sommaires, des sensations élémentaires, brutes. Ce que, dans les grands centres, le rythme du temps a de saccadé, de rompu, d'effarant, s'est donc communiqué à la prosodie elle-même.

On sait la fascination que New-York, la cité moderne par excellence, rendue familière à leur esprit par le film, exerça

1. Le groupement *Art et liberté*, secondé par *le Théâtre idéaliste* de Carlos Larronde, a donné en 1917 à Paris une audition de poèmes simultanés : *Légende de la Montagne*, de Barzun, *Exhortation à la Victoire* de Fernand Divoire, *le Sacre du printemps*, de Sébastien Voirol. En 1919, l'Odéon a représenté *Naissance du poème*, prose symphonique de Divoire. Aujourd'hui, Barzun poursuit son apostolat en Amérique. En 1923, les Universités Harvard et Lehigh, le Collège de Bethlehem, etc., ont inscrit l'étude de l'Art simultané aux programmes de Poétique moderne.

sur les poètes cubistes. Or, à New-York, dans Broadway, sitôt que la nuit tombe, les panneaux-réclames luisent, énormes, sous les batteries des projecteurs; les enseignes, montées à des hauteurs folles, étagent sur le ciel sombre leurs cascades de feux. Et là, plus encore qu'à Paris, plus encore qu'à Berlin ou à Londres, les gramophones de hurler dans tous leurs porte-voix, les orgues mécaniques de ronfler sur les foules obscures, immobiles et comme en prière devant les écrans lumineux. De là le jazz est parti pour la conquête du monde, déchaînant, au lendemain de la guerre, sous toutes les latitudes, une fureur de danse si contagieuse qu'elle semblait une nouvelle névrose. Quelle étroite parenté entre tous ces paroxysmes et les audaces d'une poésie où le désordre est dogme! Même rupture d'équilibre, même bariolage, même discordance. Les instruments de percussion l'emportaient brutalement sur les cordes vibrantes. Le bruit chassa la mélodie. Aux passages gradués, aux couleurs rompues, aux nuances succédait la juxtaposition des tons crus.

Un peu plus tard Jean Cocteau (le troisième, car il a souvent varié) nous déclara qu'il s'était délivré de cet envoûtement : « J'aimais jadis les gratte-ciel et les machines. » Mais ce jadis c'était la veille. A lui comme à Cendrars, comme à Paul Morand[1], l'indicateur de la Compagnie transatlantique parut une nouvelle Bible. « Mes poètes furent Larousse, Chaix, Joanne, Vidal-Lablache; mes peintres, l'afficheur », disait-il dans *le Potomak*. Il est vrai que, saisi lui-même d'un doute, il n'avait pas tardé à ajouter : « De ces tumultes un ordre neuf se dégage toujours. » Ainsi cet esthéticien prudent, ce Parisien nuancé, dont l'esprit témoigne souvent d'une étonnante maturité de réflexion sous son excentricité apparente, nous accordait que les orchestres de nègres n'étaient peut-être pas encore de la beauté. Ils auraient été seulement, selon lui, un bon moyen de secouer notre torpeur, de nous arracher à nos habitudes.

Un peu plus tard encore, en 1921, dans *la Noce Massacrée*, Cocteau répudiait décidément son esthétique de la veille : « Le culte de New-York, esthétisme actuel, me semble aussi

1. Né en 1888. Avant de se tourner vers la prose, a donné, en poésie, *Lampes à arc* (1919) et *Feuilles de température* (1920).

déprimant que celui de Venise. La lampe électrique est une nouvelle orchidée. Le boulon succède aux pierreries. Le film américain tourne la tête du jeune bourgeois et l'arrache à sa famille. »

Quoi qu'il en soit de ces variations, de ces alternances de délire et de calme, gardons-nous de faire grief aux novateurs des oscillations inquiètes de leur pensée. Gardons-nous aussi de leur reprocher leurs outrances. « L'ordre neuf » qu'on nous annonçait n'est peut-être pas très visible encore, mais « les tumultes » en eux-mêmes n'ont pas été pour nous sans profit. Ils ont déversé pêle-mêle, en vrac, dans ce qu'on peut appeler le magasin aux accessoires de la poésie française, un matériel nouveau de comparaisons. Ce n'est pas si peu que d'avoir enrichi le fonds d'images sur lequel depuis longtemps l'on vivait. C'est cet effort de rajeunissement que nous aurions tort de méconnaître.

***

Le désordre, si l'on en croit les philosophes, n'existe en réalité point. Il n'est jamais qu'un ordre nouveau, inattendu, différent de celui auquel nous sommes accoutumés. Ainsi, du point de vue philosophique, les poètes dits cubistes ne pourraient parvenir, quoiqu'ils fissent, à être désordonnés. Mais si ce que nous appelons leur incohérence n'est au fond qu'un autre ordre, qu'y a-t-il donc, selon nous, de valable dans cet ordre troublant?

Faut-il revenir sur les *Calligrammes* d'Apollinaire? On sait que ce délicieux jongleur s'est souvent plu à disposer les lettres des mots selon la forme des objets qu'ils signifiaient. Le mot, dans ces jeux, ne se borne plus à être le symbole intellectuel de la chose, il en devient la figuration même, le portrait direct. C'est un retour à l'idéographie primitive. On songe aux vieilles enseignes, autrefois destinées à être comprises des illettrés, au tromblon de zinc peint en rouge du chapelier de province, ou à la grosse carotte vermillon qui partout encore indique le bureau de tabac.

A ces hiéroglyphes puérils représentant une maison, une cravate ou une pipe, nos poètes en ont joint de plus raffinés

qui ne sont plus le dessin d'un objet, mais la courbe, l'arabesque d'un mouvement. Ayant à dépeindre une pièce d'artifice qui s'enflamme, étincelle et meurt, Cocteau écrira :

*Un géant boa d'or se dé*
*sa*
*grège*
*dans un soupir de bengale.*

Mais ce sont là des fantaisies qui ont tout juste l'intérêt d'un tour de physique amusante. Les prophètes de la poésie cubiste, ne l'oublions pas, sont des facétieux, à la fois des mystiques et des mystificateurs.

Cependant, de ce que les vers ne sont souvent ni scandés ni rimés, il ne faut point se hâter de conclure que la poésie en est absente. Certes, la poésie s'accommode très bien des règles traditionnelles; elle peut même trouver dans cette obligation de la difficulté à vaincre un accroissement de force et de souplesse, mais entre la poésie et une soumission automatique aux vieilles disciplines il n'y a rien de commun. La poésie est, à vrai dire, *en dehors*. Et la preuve en est que, sous un autre visage, on la retrouve dans certaines proses. Elle réside en réalité dans le rythme, dans une résonance indéfinissable et dans le jeu des analogies.

De plus, à côté d'une poésie mêlée d'éloquence, lyrique ou dramatique, n'est-il pas permis, sans aller jusqu'à parler de « poésie pure », de concevoir une autre poésie, laquelle, ne prétendant rien démontrer, n'aurait nul besoin d'être claire, et qui se proposerait uniquement pour but d'évoquer, de suggérer, en d'autres termes de replacer l'esprit dans le mécanisme du rêve? C'est cette poésie-là que les cubistes ont cultivée.

On peut poser en principe que, pour qu'une comparaison ait une valeur poétique, il faut que le rapprochement de ses deux termes soit à la fois juste et inattendu. Plus les deux termes étaient en apparence éloignés, plus leur association, si elle est frappante, produira sur nous un effet de surprise. Or cet élément indispensable à toute métaphore valable : la surprise, devint dans les années qui suivirent la guerre la préoccupation principale des poètes nouveaux.

Déjà, il y a quelque trente ans, un prosateur, Jules Renard, nous avait donné, dans ses *Histoires naturelles* des exemples typiques de cette imagination recherchée. S'adressant au cochon, il lui disait :

« Tu es ventru comme une groseille à maquereau, tu as de longs poils comme elle, comme elle la peau claire et une courte queue bouclée. »

Même justesse imprévue, par conséquent même rareté chez un Apollinaire, un Cendrars, un Cocteau, un Max Jacob, un Paul Morand[1]. Ces caractères-là, nous les avons, il est vrai, déjà notés dans l'œuvre de Tristan Derème qui, lui, n'est cependant pas un cubiste; mais l'humour, nous le répétons, est universellement répandu chez tous les poètes récents, quelle que soit en prosodie leur esthétique particulière, et l'humour, c'est, précisément, en partie, ce tour d'imagination inattendu, un peu bizarre, dont nous parlons ici.

Cendrars dira :

*Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare*
*croustillé d'or*
*Avec les grandes amandes des cathédrales toutes blanches.*

Et voici du Cocteau :

*Le ciel est un marin assis sur les maisons....*

Il s'agit de l'azur du ciel évidemment comparé avec le col bleu des matelots.

*Nos mains, capucines de l'âtre...*

Entendez, sans doute, par là, les mains qui, tendues vers le foyer, laissent voir en transparence le rouge vermeil du sang.

Ailleurs, pour peindre le déferlement sonore des vagues, le poète écrit :

*La mer....*
*débouche bruyamment un champagne qui mousse.*

On voit en quoi ces associations d'images diffèrent de

1. Et parallèlement chez Jean Giraudoux dont l'influence, en prose, fut considérable. Aux « sourires pincés » d'il y a trente ans Giraudoux a substitué ses sourires tendres, mais, sous une forme renouvelée, c'est toujours la même pudeur de l'émotion ou le même refus d'y céder.

celles d'un Hugo. La comparaison hugolienne, presque toujours contrastée, vise à éveiller en nous des idées ou des sentiments. Elle a, comme on dit, des prolongements. En outre, il est rare que le second terme n'en soit pas plus grand que le premier. D'où un élargissement brusque de la pensée[1].

Chez les poètes récents, au contraire, les associations d'images, presque uniquement visuelles, sont comme limitées à leur objet, et donc plus précieuses qu'émouvantes. En outre, aux métaphores cohérentes, aux larges développements symétriques des deux termes de la comparaison l'on préfère (par économie de souffle aussi, peut-être) les rapprochements soudains et brefs. Après les bouquets de fusées les craquements secs et les lueurs d'allumettes. Enfin l'antithèse romantique est toujours en harmonie avec la couleur générale du morceau, tandis que les similitudes des poètes récents, étant en elles-mêmes leur raison d'être, sont la plupart du temps dissonnantes. C'est même là, nous semble-t-il, la critique la plus sérieuse qu'on pourrait adresser à ces enluminures, à ces « illuminations ». La recherche de l'imprévu comporte un hasard heureux : la trouvaille, mais elle a un écueil : l'excentricité. L'image par trop inattendue risque de paraître burlesque, et cette drôlerie, quand elle n'empêche pas l'émotion de naître, produit souvent sur elle un effet d'inhibition qui la tue.

1. *...Il s'approcha du feu.*
*Son manteau tout mangé des vers et jadis bleu,*
*Étalé largement sur la chaude fournaise,*
*Piqué de mille trous par la lueur de braise...*

(Je n'aime pas beaucoup « la lueur de braise »)

*Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé...*

Ou bien :

*Ainsi qu'au crépuscule on voit, le long des mers,*
*Le pêcheur vague comme un rêve,*
*Traînant, dernier effort d'un long jour de sueurs,*
*Sa nasse où les poissons font de pâles lueurs,*
*Aller et venir sur la grève,*
*La Nuit tire du fond des gouffres inconnus*
*Son filet où luit Mars, où rayonne Vénus,*
*Et, pendant que les heures sonnent,*
*Ce filet grandit, monte, emplit le ciel des soirs,*
*Et dans ces mailles d'ombre et dans ces réseaux noirs,*
*Les constellations frissonnent.*

C'est pourquoi, de par la nature même de leur imagination, les poètes nouveaux — et maintenant nous croyons l'avoir surabondamment prouvé — sont des humoristes. Mais qu'un sentiment sincère les domine, et aussitôt nous les voyons se libérer de toutes les conventions d'écoles. Nous avons alors les touchantes *Pâques à New-York* de Cendrars, ou les vers que le regretté Apollinaire, victime, un matin, d'une cruelle balourdise de la police, écrivit à la Santé.

Même dépouillement subit de tous les tics, de tous les procédés, de tout le « cubisme », en un mot, dans le *Plain Chant* de Cocteau (1923) où la passion parle toute nue avec une profondeur d'accent admirable. Les rêves qui agitent le sommeil de l'amant inquiet ou ceux que le jaloux appréhende chez l'être aimé qu'il regarde dormir, Cocteau a su les annexer au lyrisme. Est-ce une répercussion inattendue des théories de Sigmund Freud jusque dans le poème français? Peut-être. Je n'en suis pas sûr. Mais quand cela serait? Cocteau, diront les malveillants, résonne toujours en écho. Eh! messieurs, c'est commode à dire! Lorsqu'un poète accueille, pour en faire l'application à son cas particulier, à ses amours, à ses angoisses, des observations psychiâtriques d'ordre général dont il a reconnu la justesse, et lorsque, de cette façon de voir, apprise si l'on veut, il tire des poèmes sincères, émus, imagés, chantants, il fait tout de même autre chose que de renvoyer tel quel un son reçu du dehors :

*Mauvaise compagne, espèce de morte,*
*De quels corridors*
*De quels corridors pousses-tu la porte,*
*Dès que tu t'endors?*

*Je te vois quitter ta figure close*
*Bien fermée à clé,*
*Ne laissant ici plus la moindre chose*
*Que ton chef bouclé.*

*Je baise ta joue et serre tes membres,*
*Mais tu sors de toi*
*Sans faire de bruit, comme d'une chambre*
*On sort par le toit.*

Donc, Cocteau aurait-il lu Freud, que son mérite n'en serait pas moindre. C'est une rare entreprise que d'avoir transposé dans la poésie, d'avoir su exprimer poétiquement, avec une grâce douloureuse et pourtant mesurée, sur des cadences régulières comme celles d'un menuet, les chimères, les désirs, les craintes qui fermentent obscurément dans le cœur d'un homme passionnément épris. Il y fallait du courage et du tact. La psychologie amoureuse, en vers surtout, progresse si lentement, tout y est si souvent redite et lieu commun, que nous devons saluer comme une victoire, chaque confidence, chaque aveu qui constituent des gains sur l'hypocrisie. Mais il va de soi qu'une audace de cet ordre n'est valable, et même qu'elle n'existe, que si l'art lui confère une gravité, une dignité qui la sauvent du libertinage.

Du point de vue de la forme, *Plain Chant* offre historiquement un intérêt tout particulier. On y remarque une sorte de confluent inattendu du valérysme et du cubisme; ou plutôt on y voit un poète cubiste qui, impressionné et comme fasciné par l'auteur de *Charmes*, semble abandonner pour un temps, en prosodie, ses directions personnelles et, renchérissant sur Valéry lui-même, revenir d'un bond à Malherbe. Je sais bien que Cocteau est des plus influençables. D'autres, parmi les meilleurs, l'ont été comme lui. L'une de ses facultés consiste même en ceci que, parmi toutes les idées qui sont dans l'air, il discerne la bonne, la happe, la triture, la digère, l'assimile à son propre sang. C'est un Protée. Mais, précisément, si l'on cherche une preuve de l'hégémonie exercée il y a six ou sept ans par l'art de Valéry, on n'en trouvera pas de plus évidente que cette espèce de soumission momentanée d'un Cocteau à la forme valéryenne. Valéry n'a pas arrêté le mouvement cubiste, mais il s'est mis en travers de sa voie, il l'a quelque temps endigué. Il a comme contraint un des plus doués parmi les poètes nouveaux à reculer, à se replier pendant quelques mois sur les positions antérieures, anciennes de la poésie.

Après l'hommage rendu par *Plain-Chant* à la tradition, *Opera*, le dernier recueil de Cocteau, marque un retour offensif du cubisme. Cependant, il semble que le poète désormais se souvienne, jusque dans ses audaces, de l'effort qu'il fit la veille pour se plier aux vieilles disciplines. Les meilleures

pièces du livre, peut-être, sont celles où se marque une sorte de compromis entre la forme traditionnelle et l'inspiration nouvelle : mélange de mystère et de fantaisie, d'humour et d'âcreté. Parfois, souvent même, le sens général du morceau échappe. La poésie néanmoins est là. On la respire. C'est un peu comme le parfum d'une fleur inconnue qui n'aurait pas encore de nom.

Je crains fort que tout ce que j'ai dit de mon ami Cocteau ne l'agace prodigieusement. A propos d'un certain moment poétique dont il fut, dont il reste un des plus brillants représentants, j'ai parlé de « poésie du désordre », et Cocteau a toujours soutenu que ses poèmes étaient « construits », « construits comme des maisons ». J'ai vu de l'humour dans Cocteau, et il affirme qu'il n'y en a pas trace dans son œuvre. Au lecteur de juger. Dans cette étude d'une matière mal débrouillée, encore si confuse, j'essaie de distinguer quelques directions. Qu'on me tienne compte de mon effort. Ma bonne foi est entière et j'aime admirer. Puisse aussi cette disposition du cœur me sauver d'être écharpé par la gent irritable! D'autres me reprocheront d'avoir donné à Cocteau une importance qu'ils se refusent à lui reconnaître. Tant pis! Plus l'œuvre de Cocteau se développe, plus il saute aux yeux qu'en dépit de ses emprunts elle est originale. C'est qu'en somme ce qu'il a emprunté, ce sont, à leur apparition, de simples tendances, alors que la part de l'originalité, chez lui, c'est le fond même, c'est son imagination propre, immédiatement reconnaissable et incomparable. A travers des moyens de chanter différents sa note personnelle se retrouve toujours. Bref, dans la pâte cubiste, Cocteau a mis son levain.

Enfin, de Raymond Radiguet, ce jeune homme amèrement pleuré, citons, comme se rattachant au cubisme, *les Joues en feu*, recueil des vers que l'étrange garçon écrivit entre quatorze et dix-huit ans. Poésies d'enfant bien doué que la puberté tracasse. L'âge, si tendre, explique comment ne triomphe pas encore ici cette naïveté toute crue qui, un peu plus tard, devait éclater comme un bourgeon dans *le Diable au Corps*, car à la naïveté elle-même il faut le temps de mûrir. Cependant, parmi de trop visibles influences du Cocteau de *Poésies*, quelque chose déjà de scintillant et de frais se

remarque dans ces vers, une grâce aiguë de prime printemps, comme un rayon de soleil du 21 mars sur la gelée blanche.

***

Les surréalistes, les derniers venus, se récrieront peut-être si j'avoue qu'ils ne me paraissent guère se distinguer des cubistes autrement que par leur violent désir de n'être point confondus avec leurs aînés. Si, négligeant cette attitude, on ne considère que leur doctrine, on s'apercevra bientôt que les surréalistes ne sont même pas des dissidents de l'école antérieure, mais qu'à la vérité ils la continuent.

Plus dogmatiques que leurs devanciers, les surréalistes, parmi lesquels il s'est trouvé quelques philosophes curieux de psychiâtrie, ont surtout érigé en système ce qui, chez les cubistes, n'avait été que trouvailles naïves, malices ingénues ou aphorismes isolés. Le fond original (je parle ici bien entendu des théories du groupe et non des œuvres individuelles) ce fond ne leur appartient pas en propre. Qu'ont-ils fait d'autre, en effet, que pousser dans leurs dernières conséquences les axiomes de l'antirationalisme poétique[1]?

Les cubistes s'étant réclamés de Rimbaud, les surréalistes se sont mis en quête d'un autre saint à qui se vouer et ils ont déniché Lautréamont, un adolescent à demi fou qui eut, environ 1868, des hallucinations traversées de lueurs singulières. Mais, par ce choix même, ils marquaient leur révérence envers tout ce qu'avaient dit avant eux les cubistes, ces ancêtres qu'ils reniaient avec tant de fureur, à savoir : qu'il n'est de poésie que de l'inconscient; que l'état de grâce c'est l'état du dormeur qui rêve, et que la fonction du poète consiste à retrouver, dans la veille, cet état béni, quasi divin

1. Faut-il classer Pierre Reverdy (né en 1889) parmi les surréalistes? Son œuvre illustre assez bien certains partis pris de l'école et notamment cette idée que le poème est un rêve clos, imperméable à la réalité du monde extérieur. Mais, chez lui, le rêve, encore qu'obscur, demeure bien enchaîné : il a plutôt la marche encerclée des obsessions. D'autre part, les premiers poèmes de Reverdy remontent aux temps héroïques du cubisme (1916-1922) quand l'école surréaliste n'était pas encore fondée et qu'il n'existait du surréalisme que le mot, qui est, je crois, d'Apollinaire. Reverdy serait donc un précurseur de la poétique nouvelle. C'est ce que semble dire André Breton, dans son *Manifeste du surréalisme* (1924).

du sommeil, ou du moins, à s'en rapprocher; qu'il faut s'abandonner sans résistance au mécanisme de l'association des images; que le temps est un songe : passé, présent, avenir se développant sur un même plan; que d'une impression actuelle le poète, pareil au devin sur son trépied, est libre de passer, sans avertissement préalable, à l'évocation d'un souvenir ou aux visions du futur, aux anticipations, aux oracles; que les cadres du langage sont trop rationnels, trop rigides; qu'on doit les briser, fouler aux pieds la syntaxe; que toute invention de style est incorrection; qu'il n'est pas de génie sans défi aux grammaires; bref, qu'entre l'académisme et le délire sacré il n'y a pas de compromis, pas de milieu, et qu'il faut avoir le courage de choisir.

Peut-être la valeur d'exemple que les cubistes, déjà, n'avaient pas manqué d'attacher aux processus des rêves a-t-elle été renforcée, dans l'esprit des surréalistes, par les affirmations de la psychanalyse. Mais, là encore, les surréalistes n'inventaient rien, ils ne faisaient qu'enregistrer et reprendre à leur compte un appoint venu du dehors[1]. Car, on me comprend bien, il n'est plus question ici du monde des rêves devenu, ainsi qu'on l'a vu dans le *Plain-Chant* de Cocteau, un thème poétique; il s'agit des rêves théoriquement considérés comme le modèle de l'automatisme mental, celui que le poème doit imiter dans son déroulement.

Cependant, de cette école sans originalité, simple aboutissement du cubisme ou sa codification tardive, quelques vrais talents sont sortis, tant il appert toujours que les œuvres se font indépendamment des doctrines. Mais si, pour démontrer combien le surréalisme théorique est d'un faible poids, nous avions besoin d'un dernier témoignage, nous le trouverions dans l'empressement avec lequel nombre de jeunes écrivains, des meilleurs entre ceux qui appartinrent à ce groupe, s'en sont successivement détachés. Delteil, Aragon, Soupault, Desnos, tous s'en sont allés comme en éventail dans des voies

1. Très loyalement, André Breton, dans son *Manifeste*, rend hommage à Freud. Au reste, voici comment André Breton définit le surréalisme : « Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale. »

divergentes. Que le verdissant Delteil, est loin, déjà, de l'atmosphère asphyxiante dans laquelle un André Breton, en illustration de son *Manifeste*, et soucieux de donner à ses disciples quelque exemple de l'incompréhensible dans toute sa pureté, de la nuit totale, écrivit *Poisson soluble*! Que le fin et fantasque Aragon s'est esquivé gracieusement hors de cette souricière! Quant à Soupault[1], sans doute il n'a point apostasié formellement, mais avec quelle fièvre, et quelle souplesse élastique, il s'est hâté d'écrire coup sur coup des ouvrages en prose qui, fort heureusement pour lui, sont la négation de tous ses dogmes! Il est vrai que jusqu'ici, dans ses vers, Soupault est demeuré fidèle au délire. Mais qu'il me pardonne si je lui dis que, jusque dans cette abdication volontaire de sa raison, c'est encore son intelligence qui le sauve. C'est elle qui souffle sur les brumes opaques et fait dans le nuage des trouées où l'azur lointain luit. Ces percées lumineuses se sont point rares dans *Georgia* (1926). En lisant ce poème, M. André Breton, j'imagine, a dû froncer le sourcil, non pas que M. Breton lui-même manque d'intelligence, mais hélas! la vigueur de la sienne, il l'emploie à rejeter impitoyablement du monde poétique tel qu'il le conçoit toute liaison d'idées ou de sentiments capable d'aboutir à la formation de ce monstre affreux : la chose intelligible. Soupault, lui, est d'une moelle plus tendre. Louées soient ses défaillances :

*Je sens bien en somme qu'il faut toujours courir*
*pour prendre le vent dans ses mains*
*en fermant les yeux*
*par douceur*
*par ennui.*
*Après il n'y a plus qu'à saluer le ciel*
*et à crier très fort.*

Rien d'obscur dans cet aveu. Non, l'anxiété du poète est trop vive pour qu'il n'écoute pas en lui-même la voix de son tourment, celle-ci dût-elle lui murmurer des paroles suivies :

*Je me dis*
*Il faut prendre l'air*

1. Né en 1897.

*Il faut regarder les nuages*
*et respirer à pleins poumons*
*Il faut voir voler les mouches*
*et faire une promenade de santé*
*Il ne faut pas tant fumer*
*je me dis aussi*
*Calculons*
*je me dis encore*
*j'ai mal à la tête*
*Ma vie est une goutte d'eau dans mes mains*
*une goutte de sang sous ma paupière*
*et je n'ai plus vingt ans...*

Du surréalisme primitif plus aucune trace dans ces laisses dolentes. Enfin, dernière remarque : parmi les principaux adeptes ou anciens adeptes du surréalisme, il y a, comme le prouvent les noms que j'ai cités, majorité de prosateurs. Peut-être faut-il voir là l'indice que, dans le domaine purement poétique, le cubisme, en tant qu'école, et avec lui le surréalisme, cette queue de la comète, sont sur leur déclin.

FRANÇOIS PORCHÉ

LES ORIGINES SECRÈTES DU BOLCHEVISME

# HENRI HEINE ET KARL MARX

Il va y avoir dix ans qu'un coup de main heureux livra l'ancien empire des Tsars aux membres d'un parti extrémiste à peine connu jusque-là, même en Russie. Depuis lors, l'avènement de cette poignée d'aventuriers a pris figure d'ère nouvelle. Pour l'ampleur des conséquences, on ne saurait plus lui comparer que la Révolution française — qui aurait pu, elle aussi, être facilement comprimée, un matin de juillet 1789, par les 30 000 hommes du maréchal de Broglie, en sorte qu'il en serait à peine fait mention, aujourd'hui, en quatre lignes, dans le manuel du baccalauréat. Si savamment préparée que soit une entreprise politique, si profondes qu'en soient les racines, il y a toujours, en effet, un moment où quelques grains de décision, assaisonnés d'un peu de force matérielle, peuvent suffire à fixer le destin des peuples. L'orientation moderne de la politique universelle n'a été possible que parce que ceux qui gouvernent ont, en général, oublié cette recette, tandis que les sectes subversives l'ont retrouvée et n'hésitent pas à l'employer.

Maître, par la grâce d'une sédition militaire, d'un empire qui comptait hier 180 millions d'habitants, et qui en compte encore plus de 140 millions, le Bolchevisme en a utilisé les immenses ressources matérielles pour mettre en feu les cinq

parties du monde. Ses émissaires ne laissent pas un instant de repos aux peuples déjà fatigués et anémiés par la Grande Guerre : chacun en souffre dans sa Métropole ou ses colonies.

Tantôt, c'est l'Angleterre, dont la prospérité économique est gravement compromise par le mouvement gréviste des mineurs, ouvertement subventionné par les roubles moscovites : elle y perd, d'après les évaluations du Chancelier de l'Échiquier, 170 millions de livres sterling, plus de 21 milliards de francs — dont le quart aurait suffi pour fomenter une action qui étouffât, en Russie, la peste communiste. Et elle ne se remet péniblement de cette effroyable secousse que pour en subir une nouvelle : Moscou insurge la Chine et la ferme à peu près complètement au commerce britannique, qui en tirait d'incalculables profits. Demain, ce seront les Indes, profondément minées par la propagande bolchévique, et dont les fonctionnaires indigènes, pour plus de moitié, sont pensionnés par le Komintern, qui s'insurgeront à leur tour.

En France, les agents de la IIIe Internationale fomentent ouvertement les troubles les plus graves, tiennent tête à la police dans les rues de Paris, causent pour plus de 12 millions de dégâts dans la seule soirée du 23 août et donnent le branle aux mutineries de réservistes dans l'Armée. Tandis qu'ils détruisent le moral de celle-ci, ils lui taillent une besogne formidable aux colonies : hier, avec la guerre du Rif et celle de Syrie, qui nous ont coûté tant de sang; demain avec les insurrections qui couvent en Tunisie et en Algérie (ou l'émir Khaled, l'homme de Moscou, obtient la majorité des voix des électeurs indigènes), et en Indo-Chine, où le Komintern subventionne 14 361 de nos fonctionnaires annamites, d'après les chiffres trouvés dans les perquisitions opérées par Tchang So Lin au consulat soviétique de Pékin.

Les 50 millions d'habitants des Indes hollandaises sont travaillés avec la même constance et la même profusion de moyens financiers : aussi les insurrections se succèdent-elles à Java, à Sumatra et même à Bornéo. Les populations indiennes d'Amérique sont lancées, comme en Bolivie, à l'assaut des blancs civilisateurs. Le Mexique subit un gouvernement agréé par M. Tchitchérine. Quant aux nations limitrophes ou voisines des États soviétiques, la Roumanie,

la Bulgarie, la Hongrie, la Pologne, la Lithuanie, l'Esthonie, la Finlande, etc., leur existence est à chaque instant compromise par des complots communistes toujours réprimés, mais toujours renouvelés, dont l'un ou l'autre finira, espère-t-on à Moscou, par triompher.

Ce qu'il y a de plus effrayant dans cette vague rouge, couleur de meurtre et d'incendie, qui vient battre les assises du vieux monde, c'est qu'elle ne procède pas de l'ambition d'un nationalisme visible et localisé : On verrait à tort dans le Bolchévisme un « péril slave ».... Si le Communisme était spécifiquement russe, il rencontrerait une barrière naturelle dans d'autres nationalismes, non moins intransigeants. Tout au contraire, il trouve au sein de chaque peuple des complicités prêtes, des facilités ménagées : une doctrine de trahison nationale et de décomposition sociale lui a préparé les voies depuis deux tiers de siècle.

C'est cette doctrine dont nous nous proposons, dans la présente étude, de retracer la naissance et le développement. Pour cela, il nous faudra nous attaquer à bien des légendes, établies par le long consentement des uns et par l'affirmation intéressée des autres. Nous le ferons à la lumière de documents certains, de faits précis. Et il sera démontré, une fois de plus, que la vérité historique, examinée aux sources, contient infiniment plus de « romanesque » que n'en peut imaginer le cerveau enfiévré d'un inventeur de fictions.

***

La III^e^ Internationale, dont la direction se confond avec le haut personnel politique de la Russie des Soviets, est la fille, quelque peu ingrate, de la II^e^, dont les pontifes furent Engels, Liebknecht et Jaurès, et la continuatrice de la I^re^ Internationale fondée par Karl Marx. L'histoire de cette dernière a été écrite ou résumée bien souvent, par des sociologues ou des politiciens de toute nuance, et toujours en des termes identiques : rien de plus concordant, dans leur exposé, que les dates, les circonstances et l'enchaînement des péripéties. Cette unanimité semblerait indiquer que le sujet a été épuisé et que la certitude historique est désormais acquise.

Mais tous les spécialistes des recherches d'archives savent qu'une trop grande unanimité quant au récit d'un événement doit être une source de méfiance au moins aussi grande que peut l'être une divergence absolue : elle n'a le plus souvent, pour cause que la mise en circulation, dans un but intéressé, d'une version tendancieuse, mais habilement simplifiée, par conséquent commode à faire adopter.

En réalité, tout ce qui a été écrit depuis un demi-siècle sur la Ire Internationale procède de la confrontation de quatre livres, qui lui furent consacrés au lendemain de l'insurrection communiste de 1871. Deux de ces ouvrages, ceux de MM. Oscar Testut et Edmond Villetard, étaient hostiles à l'organisation secrète dont était sortie la Commune; les deux autres, ceux d'Eugène Fribourg et de Benoît Malon, lui étaient favorables, avec plus ou moins de réserves. Et comme détracteurs et apologistes se trouvaient d'accord sur les origines de l'organisation discutée, les écrivains et conférenciers qui s'en sont occupés après cette date sont excusables de n'avoir pas cherché plus avant et d'avoir adopté docilement la version offerte à leur crédulité.... Ils ne faisaient en cela qu'imiter la bonne foi de leurs devanciers, qui n'avaient connu que l'apparence extérieure des événements auxquels ils s'étaient trouvés mêlés.

Commençons par analyser brièvement la thèse jusqu'ici admise quant aux origines de la Ire Internationale. Elle se présente avec la simplicité harmonieuse d'un récit biblique.

Dans les premières années de la seconde moitié du XIXe siècle, le machinisme, sous toutes ses formes, fit de grands progrès dans l'Univers. Pour les consacrer et les vulgariser, une Exposition industrielle fut organisée à Londres en 1862. De nombreux ouvriers techniciens y furent envoyés par leurs patrons pour étudier le fonctionnement des machines exposées. Certains d'entre eux prolongèrent leur séjour bien après la clôture de l'Exposition. Pendant qu'ils se trouvaient dans la capitale anglaise, un meeting de protestation fut convoqué, au Saint Martin's Hall, à propos de violences commises à Varsovie par les troupes russes; les ouvriers étrangers s'y rendirent par curiosité. Parmi d'autres orateurs, qui ne

parlèrent que de la Pologne, se trouvait un vieil économiste d'origine allemande, du nom de Karl Marx, réfugié politique en Angleterre, où il vivait dans l'étude et la retraite. Entraîné par son sujet, il élargit le débat, parla du Prolétariat partout opprimé par les Capitalistes, et termina par un cri de guerre qui lui était cher : *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!* Alors, saisis d'un enthousiasme subit, les ouvriers présents décidèrent de s'unir en une Association Internationale, et nommèrent, séance tenante, un Comité de Correspondance, dont Karl Marx devint membre pour l'Allemagne. La Ire Internationale naquit ce soir-là, d'une circonstance imprévue, presque d'un malentendu. Elle progressa rapidement par la suite et répandit l'idée communiste dans le monde.

Telle est la légende qui a fini par passer pour de l'histoire. Nous allons l'examiner et en faire justice.

Ce récit, emprunté à Karl Marx lui-même et à son entourage, a l'avantage de se présenter avec naturel. Il est court, et ne sollicite pas de vérification approfondie. Aussi a-t-il eu un succès immédiat et est-il resté classique. Tout en lui, cependant, aurait dû exciter à la méfiance les premiers annalistes de l'Internationale. Pour ne parler que de l'histoire financière de celle-ci, la version consacrée rapporte que la collecte faite ce soir-là, au Saint Martin's Hall donna comme premier fond 3 livres sterling (75 francs-or). Jamais, par la suite, le brave ouvrier qui remplissait les fonctions de trésorier n'eut en caisse plus de 200 livres (5 000 francs-or). La Ire Internationale en tirait argument pour faire étalage de sa vertueuse pauvreté.... Or, si l'on consulte le compte rendu de son Congrès de Lausanne (du 2 au 8 septembre 1867), on constate que, dès la seconde année de son fonctionnement, elle accordait plusieurs millions de subventions à certaines campagnes d'agitation révolutionnaire. Pour les États-Unis seulement, on trouve mention d'un chèque de 300 000 dollars envoyé pour soutenir une grève générale de la métallurgie. D'où provenaient donc ces fonds, dont l'*Internationale* disposait, et qui ne sortaient pourtant pas de sa caisse?

Aujourd'hui, sans doute, la situation est identique. Le camarade Fromentin, trésorier du Parti Communiste Français,

se plaint d'être toujours sans argent : les cotisations sont minimes et les Cellules paient mal. Cela n'empêche pas les Bolchévistes français d'appointer 1 800 fonctionnaires et agitateurs divers, qui leur reviennent ensemble à plus de 30 millions par an. Récemment, ils ont pu dépenser 10 millions comptant pour la création d'un journal quotidien dans le Nord. Et si l'émeute du 23 août a coûté plus de 12 millions aux commerçants parisiens, elle a nécessité aussi de grosses dépenses d'organisation de la part du trésorier du Parti. Mais, ces contradictions n'étonnent personne : chacun sait que l'argent dépensé vient de Russie, où la IIIe Internationale s'est emparée de toutes les richesses d'un grand empire et les emploie à bouleverser l'Univers.

Il en allait autrement au temps de la Ire Internationale, simple organisation née de la veille et ne disposant régulièrement que des maigres sommes qui figuraient dans sa comptabilité. Les premiers disciples de Karl Marx n'étaient pas, comme ceux d'aujourd'hui, riches de 140 millions d'esclaves. Où prenaient-ils les fonds immenses qu'ils employaient à développer leur propagande et à subventionner des grèves dans le monde entier? Voilà la question que les annalistes de l'Internationale ont négligé de se poser et, après eux, tous ceux qui leur ont emprunté une documentation vraiment superficielle.

Autre problème : le meeting de Saint Martin's Hall passa, en son temps, à peu près inaperçu; de rares journaux en parlèrent et n'y revinrent pas. Or, quelques mois à peine s'étaient écoulés que la Ire Internationale, malgré l'insuffisance de cette publicité, comptait des sections dans tous les pays, jusqu'au fond de l'Amérique du Sud, et même en Australie. Tout se passait comme si une force mystérieuse avait préparé les voies de l'Association nouvelle et lui avait fourni partout les cadres et les concours nécessaires.

De telles forces existent, à n'en pouvoir douter. De même qu'il est aujourd'hui acquis que la Franc-Maçonnerie prépara la Révolution française, de même des forces mystérieuses sont à la source de tous les grands bouleversements récents, en Europe comme en Orient ou en Extrême-Orient. C'est de

ces forces que parlait, en 1912, M. Marcel Prévost, de l'Académie Française, quand, célébrant dans un article du *Figaro* d'alors la Révolution Jeune Turque, encore toute récente, il n'hésitait pas à dire :

*Toute prévision diplomatique se fonde, en somme, sur ce calcul : que les forces connues continueront à évoluer sur leur courbe actuelle. Partant de là, on déduit la résultante probable de ces forces. Et c'est un système fort raisonnable, dont le seul défaut est de ne tenir aucun compte d'autres forces,* PLUS FORTES QUE LES VISIBLES, *qui travaillent en secret à changer l'équilibre actuel et qui, un beau jour, bouleversent à la fois le calcul des augures et la vie des nations.*

C'est l'une de ces forces occultes qu'il nous faut étudier si nous voulons apprendre d'où Karl Marx tira les inspirations et l'aide matérielle qui lui permirent de formuler le programme du Communisme et de le propager dans le monde.

***

L'association secrète en question portait le titre d'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science.* Elle fut fondée en 1819 par un groupe d'Israélites allemands appartenant à des familles rabbiniques, au premier rang desquels on remarquait le célèbre érudit Léopold Zunz, qui devait devenir plus tard directeur de l'École normale israélite de Berlin, et ses amis Ganz et Moïse Moser. Le programme apparent de l'Union semble avoir été une première ébauche de celui qu'adopta plus tard l'*Alliance israélite universelle* : venir en aide aux Juifs dans le monde entier et développer chez eux toutes les connaissances utiles. Mais le programme réel allait bien au delà : il comportait un changement, dans un sens en quelque sorte positiviste, de la politique d'Israël à l'égard des nations chrétiennes; il visait surtout à faire pénétrer, dans la civilisation issue du Christianisme, des idées spécifiquement juives, qui en provoqueraient peu à peu la dissolution.

La pensée maîtresse des chefs de l'Union était que la Synagogue avait tort de s'obstiner dans son attente, déjà tant de fois séculaire, d'un Messie humain. On avait mal compris les vieux textes rabbiniques quand ils annonçaient un roi tem-

porel, tout sanglant de batailles, qui écraserait sous les roues de son char les nations ayant voulu résister à l'empire universel promis à Israël, et qui gouvernerait avec une verge de fer celles qui se seraient soumises. C'était le peuple juif lui-même, et non tel ou tel de ses fils, qui, prenant conscience de sa supériorité ethnique, devait vaincre le Monde et le ployer sous le joug de la race élue.

Cette thèse, déjà présentée à diverses reprises dans l'Histoire par des Talmudisants isolés, devait être formulée un jour avec une rare précision par un Néo-Méssianiste, Baruch Lévy, dans une lettre à Karl Marx. Voici en quels termes :

*Le peuple juif pris collectivement sera lui-même son Messie. Son règne sur l'Univers s'obtiendra par l'unification des autres races humaines, la suppression des frontières et des monarchies, qui sont le rempart du particularisme, et l'établissement d'une République Universelle qui reconnaîtra partout les droits de citoyens aux Juifs. Dans cette organisation nouvelle de l'Humanité, les fils d'Israël répandus dès maintenant sur toute la surface du globe, tous de même race et de même formation traditionnelle sans former cependant une nationalité distincte, deviendront sans opposition l'élément partout dirigeant, surtout s'ils parviennent à imposer aux masses ouvrières la direction stable de quelques-uns d'entre eux. Les gouvernements des Nations formant la République Universelle passeront tous, sans effort, dans des mains israélites, à la faveur de la victoire du prolétariat. La propriété individuelle pourra alors être supprimée par les gouvernants de race judaïque qui administreront partout la fortune publique. Ainsi se réalisera la promesse du Talmud que, lorsque les Temps du Messie seront venus, les Juifs tiendront sous leurs clefs les biens de tous les peuples du monde.*

Ce langage, singulièrement matérialiste sous une phraséologie encore teintée de judaïsme traditionnel, suffit à expliquer en quoi la nouvelle secte se distinguait de la Synagogue, et pourquoi Léopold Zunz, par exemple, fut amené à renoncer par deux fois aux fonctions de rabbin, à Berlin (1822), puis à Prague (1835).

Un des plus enthousiastes adeptes de l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* fut le poète Henri Heine, qui y

adhéra, à l'âge de vingt-trois ans, le 4 août 1822. Le cas de ce fils d'Israël, que son génie poétique autorise à classer parmi les plus grands écrivains du XIXe siècle, est tout à fait caractéristique au point de vue néo-messianiste.

***

Henri Heine naquit à Düsseldorf le 13 décembre 1799, dans une famille d'origine rabbinique. Son père, Samson Heine, commissionnaire en rubans, devait à cette origine la considération où il était tenu par le chef de la Maison Rothschild de Francfort.

Mais, si l'on était pénétré de tradition juive au foyer de la famille Heine, au dehors on savait faire des concessions aux Chrétiens. Le jeune Harry (il ne s'appela Henri que plus tard) était élevé dans une école chrétienne, dite des Franciscains, et le recteur, l'abbé Schallmeyer, voyait en lui son meilleur élève. Sa sœur Charlotte recevait l'éducation d'un couvent de religieuses catholiques. Son frère Gustave, sous le nom de Gustave von Geldern, devait se faire catholique pour devenir officier de dragons au service de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche. Son autre frère, Maximilien, opta pour l'orthodoxie et devint médecin militaire dans l'Armée du Tsar. Quant à Henri Heine, on verra qu'il se fit protestant évangélique. Ces vocations multiples ne changeaient rien, d'ailleurs, aux sentiments des trois frères, qui se retrouvaient, le soir, chez le rabbin Rintelsohn, pour apprendre l'hébreu et le Talmud.

Henri Heine étudia le droit à Bonn, à Gœttingen et à Berlin, puis il passa son doctorat. Mais il ambitionnait une chaire de professeur de droit. Sujet prussien, il ne pouvait l'obtenir tant qu'il serait juif. Aussi abjura-t-il presque en cachette à Heligenstadt, dans la maison du pasteur évangélique Gottlob Grimm, un matin d'août 1825. Les citations suivantes permettront d'apprécier la sincérité de cette conversion et la moralité du converti :

Lettre de Henri Heine à Maurice Embden, avant la conversion :

*Je suis comme vous un indifférent en religion et mon attache-*

*ment au Judaïsme provient uniquement de ma profonde antipathie pour le Christianisme.*

Lettre de Henri Heine à Emmanuel Wolwill, avant la conversion :

*La chute finale du Christianisme me paraît de plus en plus évidente. Voilà assez longtemps que cette idée se maintient. J'appelle le Christianisme une idée, mais de quelle espèce! Il y a des systèmes d'idées corrompues qui font leur nid dans les fissures du vieux monde et la literie abandonnée de l'esprit divin, comme les punaises dans le matelas d'un Juif polonais. Si on vient à écraser une de ces idées-punaises, elle laisse une odeur infecte qui dure des milliers d'années. C'est le cas du Christianisme, écrasé depuis* 1 800 *ans et qui depuis ce temps n'a cessé d'empester l'air que nous respirons, pauvres Juifs!*

Vers écrits par Henri Heine, le lendemain de son baptême :

*Sainte ardeur de la jeunesse, — Prompt retour à la raison! — Tu as fait, en ta sagesse, — Ta paix avec ces messieurs... — Tu as rampé vers la croix, — La même croix qu'hier — Tu voulais fouler aux pieds, — Abattue dans la poussière! — C'est l'effet d'avoir lu trop — Tous ces Schlegel, Haller, Burke! — Hier tu étais un héros, — Aujourd'hui, un maître fourbe.*

Lettre d'Henri Heine à Moïse Moser, de l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science*, quelques semaines après le baptême. Il parle des Japonais qui venaient de martyriser quelques missionnaires et qui *ne détestent rien au monde autant que la Croix.* Et il ajoute : *Je veux être Japonais!*

Malgré sa comédie d'abjuration, Henri Heine ne put être professeur de Droit et ne le pardonna jamais au gouvernement prussien. C'est vers cette époque qu'il poussa à ses dernières conséquences son enthousiasme néo-messianiste en déclarant ouvertement la guerre, non seulement à l'idée monarchique, mais à l'ordre social lui-même. Il a raconté plus tard qu'il était allé à Munster, où l'on conserve encore la cage de fer et les instruments du supplice du « glorieux » Jean Bockenraw, dit Jean de Leyde, le chef des anabaptistes. Il venait honorer en lui le plus farouche des révolutionnaires du XVI^e^ siècle

et le plus parfait spécimen des précurseurs du Communisme. « J'ai baisé respectueusement », dit-il, « les reliques du tailleur Jean de Leyde, les chaînes qu'il a portées, les tenailles qui l'ont torturé ». L'athéisme du membre de l'*Union des Juifs* n'excluait pas, on le voit, une certaine religiosité....

Sa collaboration aux *Annales politiques de Munich* se ressentit naturellement de cette évolution : une série d'écrits démagogiques et antichrétiens le rendit suspect à toutes les autorités allemandes. Poursuivi, il se réfugia en France, le 1er mai 1831. L'anniversaire de cette « hégire » du premier chef du Communisme devait être célébré, plus tard, sur la proposition de son ami Engels, comme une fête du prolétariat mondial. Bien du sang a coulé depuis le 1er mai 1889 (date de l'institution du 1er mai révolutionnaire) pour commémorer l'heureuse fuite de Henri Heine.

A Paris, Henri Heine adhéra immédiatement à l'école socialiste la plus en vue de cette époque; celle des Saint-Simoniens. Deux ans plus tard, c'est à un autre socialiste célèbre, le père Enfantin, qu'il dédiait la première édition de son livre sur *l'Allemagne*. Il suffisait qu'un club révolutionnaire s'ouvrît ou qu'un journal avancé se fondât pour qu'Henri Heine accourût, avide de voir, d'entendre et de conseiller, poussant aux audaces les plus extrêmes, aux gestes les plus destructeurs. Cherchant dans la guerre à la Société une revanche pour sa race, il avait seulement soin de masquer le plus possible cette arrière-pensée sous des dehors de dilettantisme politique et d'enthousiasme pour l'Humanité. Volontiers il conseillait à ses amis israélites d'imiter ce détachement apparent, en dissimulant non seulement leur but ethnico-philosophique, mais jusqu'à leur identité juive.

C'est dans ce sentiment qu'il rédigea un jour son conte de *Dona Clara*, un des plus amèrement narquois qu'il ait jamais écrit, dans lequel un Juif d'Espagne, en cachant son nom et sa race, arrive à posséder, et finalement bafoue, la fille d'un seigneur chrétien. On ne sera pas fâché de trouver ici cette parabole en vers, qui exprime si bien la pensée profonde d'Henri Heine :

*Dona Clara.*

Dans le jardin de son père, aux lueurs du soir, la fille de l'alcade se promène; des bruits de trompettes et de cymbales arrivent du château.

« Qu'elles sont fastidieuses, ces danses et ces douces flatteries! et qu'ils sont ennuyeux aussi, ces chevaliers qui me comparent galamment à l'astre du jour!

» Tout me fatigue depuis que j'ai vu, aux rayons des étoiles, ce chevalier inconnu dont la guitare m'attire chaque nuit à la fenêtre.

» Avec sa taille svelte et altière, et ses yeux noirs, qui luisent dans son noble et pâle visage, il ressemble véritablement à saint Georges. »

Ainsi pensait dona Clara, et elle marchait les yeux baissés. Lorsqu'elle releva les yeux, le beau chevalier inconnu se dressa devant elle.

La main dans la main, devisant de propos d'amour, ils se promenèrent au clair de lune; le zéphir les caressait amoureusement et les roses leur envoyaient de gracieux saluts.

Les roses leur envoyaient de gracieux saluts et se coloraient d'une pourpre voluptueuse. « Mais dis-moi, ô ma bien-aimée, pourquoi as-tu si soudainement rougi?

— Les moustiques me piquaient, ô mon bien-aimé, et les moustiques me sont, en été, aussi odieux que si c'étaient des essaims de Juifs aux longs nez.

— Laisse là les moustiques et les Juifs », répondit le chevalier d'une voix caressante. — Les amandiers en fleurs sèment à terre leurs blancs flocons.

Les blancs flocons des amandiers répandent leurs parfums. « Mais dis-moi, ô ma bien-aimée, ton cœur m'appartient-il tout entier?

— Oui, je t'aime, ô mon bien-aimé! je te le jure par le Sauveur, que les Juifs mécréants ont traîtreusement crucifié.

— Laisse là le Sauveur et les Juifs », reprit le chevalier d'une voix caressante. — Au loin se balancent les lis rêveurs, baignés de lumière.

Les lis rêveurs, baignés de lumière, tournent leurs regards vers les étoiles. « Mais dis-moi, ô ma bien-aimée, ne m'as-tu pas fait un faux serment?

— La fausseté n'est point en moi, ô mon bien-aimé, non plus que dans mon cœur ne coule une seule goutte du sang des Mores ou des maudits Juifs.

— Laisse là les Mores et les Juifs », repartit le chevalier d'une voix caressante; et il entraîna la fille de l'alcade sous un bosquet de myrtes.

Dans les doux filets de l'amour il l'a tendrement enlacée! De courtes paroles, de longs baisers, et les cœurs débordèrent.

Le rossignol fit entendre un mélodieux épithalame; comme pour exécuter une danse aux flambeaux, les vers luisants sautillèrent dans l'herbe.

Le feuillage était silencieux, et l'on n'entendit, comme à la dérobée,

que le chuchotement discret des myrtes et les heureux soupirs des amoureux.

Mais des sons de trompettes et de cymbales retentirent tout à coup du château, et dona Clara, au bruit de ces fanfares, se dégagea soudain des bras du chevalier.

« Écoute! Ces fanfares m'appellent, ô mon bien-aimé! mais avant que nous nous séparions, il faut que tu me dises ton nom chéri, que tu m'as caché jusqu'ici. »

Et le chevalier, souriant avec sérénité, baisa les doigts de sa dame, baisa ses lèvres, baisa son front, et prononça ces mots :

« Moi, votre Amant, Senora, je suis le fils du docte et glorieux don Isaac-ben-Israël, grand rabbin de la synagogue de Saragosse. »

***

Henri Heine ne se contentait pas de fréquenter les révolutionnaires français : il accueillait avec empressement les agitateurs étrangers qui accouraient en foule à Paris sous le régime de Juillet, il leur prodiguait encouragements et recommandations utiles. Il aimait à dire d'eux : *Je caresse mes fauves!* Ces fauves, toutefois, n'étaient pas assez féroces pour lui donner entière satisfaction. Un jour, enfin, *l'Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* lui en adressa un, dans lequel il reconnut un tempérament exceptionnellement destructeur : c'était Karl Marx.

Karl Marx, né à Trèves (Prusse Rhénane) le 5 mai 1814 (et non 1818, comme on le dit souvent par erreur), était plus jeune qu'Henri Heine de quinze années. Lui aussi était d'antique souche rabbinique. Son grand père avait été rabbin de Cologne et son coreligionnaire Bernard Lazare, le metteur en scène de l'affaire Dreyfus, a pu saluer en lui « le descendant de toute une lignée de rabbins, qui hérita de toute la force logique de ses ancêtres, un talmudiste lucide et clair, qui fit de la sociologie et appliqua ses qualités natives d'exégète à la critique de l'économie politique ».

Laissant à un de ses frères la carrière rabbinique, le père de Karl Marx avait fait une importante fortune dans le commerce. Pour obtenir d'être chargé de certaines fournitures à l'État prussien, qui n'étaient pas accordées aux Juifs, il s'était officiellement converti au Protestantisme, sans cesser pour cela de pratiquer la religion juive au foyer familial. L'enfance

du jeune Karl Marx fut donc bercée par les récits traditionnels de sa race : *Dieu a donné le monde aux Juifs; ils règneront sur lui à jamais quand viendra le Messie. Les Juifs seuls ont le droit de posséder : quand viendra le Messie, il faudra 200 mulets pour porter les clefs des coffres où seront entassées les richesses ravies aux Chrétiens, etc...* De cette doctrine, le jeune Israélite devait surtout retenir l'idée d'une immense expropriation, coïncidant avec le triomphe de sa race.

D'abord étudiant en droit à Bonn, Karl Marx alla ensuite apprendre la philosophie à Berlin, où triomphaient alors les doctrines de Hegel. Le célèbre philosophe de Stuttgard est probablement l'homme qui a eu la plus grande influence sur la formation intellectuelle du jeune juif de Trèves. On sait que Hegel réduisait Dieu à n'avoir aucune existence objective, à n'être que par son unité avec la pensée humaine, à subir avec celle-ci la loi du Devenir.... La pensée seule est souveraine absolue de l'Univers, au triple état *passif* (quand elle est intérieure), *actif* (quand elle prend son point d'appui dans le monde extérieur) et *libre* (quand elle triomphe dans l'organisation sociale, le droit, la philosophie, l'art, la religion). Toute morale découle de l'évolution progressive et irrésistible de la pensée humaine et Dieu *devient* avec elle, indéfiniment, en même temps que l'Univers et l'Humanité.... Ce panthéisme balaya le déisme hébraïque de Karl Marx et ne lui laissa au cœur que l'orgueil d'être Juif et la certitude que la *pensée* souveraine qui régirait le monde et le ferait évoluer indéfiniment serait celle de sa race. Aussi ne faut-il pas s'étonner de le voir adhérer, à vingt-deux ans, comme l'avait fait avant lui Henri Heine, à l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science.* L'année d'après, Karl Marx était reçu docteur en philosophie. Un an encore, et, par la faveur de l'école hégélienne, il était nommé professeur de philosophie à l'Université de Bonn.

Plus heureux qu'Henri Heine, le jeune professeur semblait donc avoir sa destinée fixée. Mais à peine occupa-t-il un an sa chaire : on le vit tout à coup démissionner et aller habiter Cologne. Deux riches bourgeois philosémites, Hanseman et Kamphausen avaient fondé dans cette ville la *Gazette Rhénane* et en avaient confié la direction à trois Israélites,

Hess, Oppenheim et Rutenberg. Ce fut ce dernier, affilié à *l'Union des Juifs pour la Civilisation et la Science*, qui fit appel à la collaboration de Karl Marx. On inséra d'abord (1840) quelques articles de lui, qui furent remarqués, moins pour leur violence de langage que pour la pensée profondément révolutionnaire qui les animait. Puis, le besoin d'un directeur de talent se faisant sentir, on invita Marx à venir se fixer à Cologne. Abandonnant sa chaire de philosophie, il arriva, à l'automne de 1842, et imprima au journal une nouvelle impulsion.

A cette époque, la doctrine sociale et politique de Karl Marx, ce qu'on a appelé le Marxisme, était loin d'être formée; mais on en distingue déjà les grandes lignes dans la campagne qu'il mena au milieu des populations industrielles de la Rhénanie. Le but est visible : 1° Détruire l'idée de nationalité chez les prolétaires et les amener à n'avoir plus d'autre patrie que l'esprit de classe; 2° Les lancer dans le monde entier à l'assaut de la Civilisation issue du Christianisme. Pour moyen, une doctrine économique d'une simplicité tellement grossière qu'elle peut être comprise par les cerveaux les plus frustes, et ne peut même être sérieusement admise que par ceux-ci.

Il n'est pas dans notre intention de faire ici la critique du Marxisme économique, ce qui nous entraînerait bien loin. Mais on aura une idée du système par la fameuse théorie de la *valeur vraie*, qui en est la clé de voûte. La voici, telle que l'a formulée Karl Marx en deux de ses volumes pesants et diffus; et, bien que nous la réduisions à quelques lignes, nous sommes assurés de n'en avoir retranché rien d'essentiel.

1° *Tous les biens existant dans le monde sont des marchandises ayant une valeur réelle et une valeur de spéculation.*

2° *La* valeur réelle *d'une marchandise s'établit par le nombre d'heures de travail qu'il a fallu pour la produire. Les marchandises dans lesquelles sont contenues d'égales quantités de travail, ou qui peuvent être reproduites dans le même temps, ont, par conséquent, une valeur égale. C'est le temps de travail nécessaire à la production qui fixe le rapport de valeur d'une marchandise à une autre. Conclusion : l'ouvrier seul, en manufacturant la marchandise, crée la richesse.*

3° *Or, cette marchandise, par suite du bénéfice prélevé par l'Industriel, puis par le Commercant, acquiert une plus value qui détermine sa* valeur *de* spéculation. *Cette plus-value est un vol à l'égard de l'ouvrier, qui ne reçoit pas le prix de vente intégral de la marchandise qu'il a fabriquée, ou à l'égard du consommateur, qui paie cette marchandise plus que sa valeur réelle. Industriels et commercants ne sont, par conséquent, que des parasites qu'il faut supprimer.*

Il n'est pas besoin d'un gros effort cérébral pour constater l'inexactitude de cette thèse.

Il est faux que le chiffre des heures de travail soit le seul élément qui détermine la *valeur réelle* d'une marchandise. Un vigneron de la Côte-d'Or et un vigneron de l'Hérault, travaillant le même chiffre d'heures à produire du vin, n'obtiendront pas une marchandise de même valeur, parce que jamais le « pinard » ne vaudra le Chambertin ou le Corton. Deux menuisiers fabriquant l'un une table d'ébène, l'autre une table de bois blanc, pourront user des mêmes outils, observer les mêmes proportions et employer le même temps, la table d'ébène vaudra toujours plus que celle en sapin. La proposition de Karl Marx que le travail de l'ouvrier crée seul la valeur de la marchandise est donc radicalement fausse.

La conséquence l'est aussi : la mise en fabrication d'une marchandise en série exige des informations, une organisation d'ensemble, une direction qui rendent indispensable l'intervention d'un *industriel* et justifient son gain; cet industriel est lui aussi un travailleur, un ouvrier de la pensée. La mise en vente, sur tous les points où la consommation l'exige, impose l'existence du commerçant. On ne gagnerait rien, bien au contraire, en remplaçant l'industriel par un fonctionnaire et le commerçant par un magasin public : l'expérience des monopoles d'État a prouvé, dans tous les pays, que l'étatisation d'une industrie rendait le produit fabriqué moins rémunérateur pour l'ouvrier et plus onéreux pour le consommateur.

Mais peu importait à Karl Marx que sa thèse fût illogique et grossièrement fausse. Son but n'en était pas moins atteint. Préoccupé de détruire et non d'améliorer, il avait fabriqué une doctrine à la mesure du public qu'il voulait exalter, une doctrine touchant la partie la moins fortunée de l'Humanité

à l'endroit le plus sensible : son intérêt privé! et lui désignant des coupables : les industriels, les commerçants, les gouvernants, tous ceux qui, à un degré quelconque, défendent l'ordre social... Une telle doctrine aura toujours une influence énorme sur des masses sans réflexion ni culture et les poussera à des résolutions violentes. Et quel merveilleux allié pour le peuple Juif, dans sa lutte vingt fois séculaire contre l'ordre social chrétien, que le Prolétariat international!

De telles doctrines agitaient profondément les masses ouvrières qui lisaient la *Gazette Rhénane*, et qui, jusque-là, avaient été de tendances républicaines, mais non socialistes. Les autorités berlinoises s'émurent et imposèrent au journal la censure préalable. Karl Marx refusa de s'y soumettre et vit son organe suspendu. Lui-même fut soumis à la surveillance de la haute police. Il comprit que la partie était perdue pour lui en Allemagne et résolut de s'expatrier. Londres lui paraissait le séjour désormais le plus convenable pour un proscrit. Mais les influences qui l'avaient déjà orienté vers Cologne se manifestèrent à nouveau, et c'est à Paris qu'il débarqua, pour s'adresser aussitôt à Henri Heine, correspondant dans cette capitale de l'*Union des Juifs pour la civilisation et la Science.*

***

Henri Heine vit d'un coup d'œil le parti qu'il pourrait tirer d'un jeune homme (Karl Marx avait alors trente ans) aussi doué pour la destruction. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés qu'il lui désignait le terrain sur lequel il devait désormais évoluer : celui des *Annales franco-allemandes*, importante revue fondée en France par un réfugié républicain allemand, Arnold Rüge, chez lequel Henri Heine fréquentait beaucoup.

Cet Arnold Rüge est aujourd'hui bien oublié. Il était alors le chef de la *Jeune Allemagne*, section de la *Jeune Europe*, fondée par Mazzini, qui groupait les éléments les plus avancés du Carbonarisme et de la Franc-Maçonnerie. Démagogique et antireligieuse, la *Jeune Europe* fomentait des révolutions,

organisait des attentats politiques et trempait dans toutes les agitations du moment; mais elle n'était ni socialiste, ni communiste. Internationale, elle n'était pas internationaliste. On aura une idée assez exacte de ses tendances en songeant à la *Jeune Turquie* qui, en 1912, renversa Abdul Hamid II, et au *Jeune Portugal*, qui inspirait encore, en 1927, les insurrections de Lisbonne et de Porto. Ces associations sont d'ailleurs les seules sections survivantes de la grande conspiration mazzinienne : partout ailleurs, la *Jeune Europe* a été balayée ou absorbée par le Marxisme.

Né en 1802, Arnold Rüge s'était donné tout jeune à l'idée révolutionnaire. Il n'avait fait que traverser la Franc-Maçonnerie, dont la propagande trop académique ne pouvait pas suffire à son besoin d'action. S'étant jeté dans le Carbonarisme, il fut compromis dans une conspiration et condamné à six ans de prison. A l'expiration de sa peine, il chercha un asile en France (1840) et fonda à Paris un organe républicain avancé, les *Annales franco-allemandes*, qui fixa l'attention générale[1].

Faire pénétrer en Allemagne cet organe rédigé par un proscrit était, semblait-il, chose impossible. On y parvenait tout de même, grâce à tout un réseau d'intelligences secrètes. Les paquets de revues, expédiés dans des ballots de marchandises à des commerçants affiliés, étaient remis à des distributeurs prudents; les abonnés ne manquaient point, grâce à l'attrait du fruit défendu; et les exemplaires, lus et relus, circulaient longtemps de main en main. Toutes les forces du Carbonarisme en Allemagne avaient été ainsi amenées à se grouper autour des *Annales franco-allemandes* et à adopter cette revue pour organe. L'autorité et le prestige d'Arnold Rüge s'en étaient trouvés grandis jusqu'à faire de lui le véritable chef des républicains allemands.

Rüge était au nombre des « fauves » qu'Henri Heine aimait à caresser. Aussi la recommandation du poète néo-

1. Le biographe officiel de Karl Marx au pays des Soviets, le professeur D. Riazonof, de l'Académie socialiste de Pétrograd, nous montre Rüge collaborant avec Marx à la *Gazette Rhénane*, émigrant avec lui à Paris, et y fondant avec lui les *Annales franco-allemandes*. Or, Marx est arrivé à Paris en 1844, et Arnold Rüge y était installé en 1840... Petite inexactitude, entre beaucoup d'autres, qui ont toutes pour but de cacher aux indiscrets les côtés mystérieux de la vie et de l'œuvre de Marx.

messianiste ouvrit-elle toutes grandes à Karl Marx les portes des *Annales franco-allemandes* : huit jours après avoir été présenté, il se voyait associer à la direction de la revue et reprenait, prudemment d'abord, puis plus énergiquement, sa campagne de la *Gazette Rhénane*. Cette fois encore, l'assimilation de ses théories par le public qui les lisait justifia les espérances de ses inspirateurs occultes. Les Comités secrets qui propageaient la revue de Rüge étaient formés en majorité d'ouvriers : ceux-ci s'engouèrent aisément des doctrines économiques de Karl Marx, si nouvelles pour eux, et glissèrent vers la fameuse « théorie de la valeur vraie », destructrice de toute paix sociale. Sournoisement, sans tapage, les *Annales franco-allemandes* devinrent communistes et firent des communistes.

Arnold Rüge, cependant, tout à sa lutte tapageuse contre les monarchies d'Allemagne, ne se défiait pas de ce glissement. Il s'en défiait si peu qu'après Karl Marx il accueillit d'autres protégés de Henri Heine et les introduisit dans sa rédaction. Ceux que le sarcastique poète lui présentait ainsi, de temps à autre, étaient cependant taillés sur un type tellement uniforme qu'il eût dû éveiller l'attention du proscrit : jeunes, très jeunes même, ces exilés, impatients d'écrire et d'agir, qui débarquaient d'Allemagne pour entrer aux *Annales franco-allemandes*, étaient tous israélites, et tous fils ou proches parents de rabbins...

Parmi eux, on remarquait Frédéric Engels, d'une famille anciennement rabbinique de Barmen[1], plus jeune de six ans que Karl Marx, dont il avait fait la connaissance à Cologne,

1. Le professeur D. Riazonof, avec toute l'école communiste, s'efforce de dissimuler les origines israélites de Engels. Il veut absolument qu'il ait appartenu à une famille allemande distinguée, descendant d'un huguenot français du nom de Lange qui avait un ange (*engel*, en allemand) dans ses armoiries. Il existe bien en Rhénanie une famille de ce nom, mais elle a toujours protesté, et contre les origines françaises qu'on lui prête, et contre sa prétendue parenté avec l'ami de Karl Marx. Les Bolcheviks sont friands d'armoiries : un autre biographe rouge, celui de Lénine, n'affirme-t-il pas que le père du dictateur moscovite avait droit, sous le régime tsariste, au titre d'Excellence! La prétention est tout à fait controuvée. Mais il est bon de montrer aux foules que les fondateurs du Communisme étaient de grands seigneurs, qui ont renié une noble origine pour se consacrer au service du Prolétariat...

en 1842. Il devint à Paris son compagnon et son collaborateur habituel, *son socius*, et le resta toute sa vie. Un peu plus tard devait apparaître, élégant jusqu'au dandysme, hautain jusqu'à l'insolence, ce Ferdinand Lassal, dit Lassalle, petit-fils d'un rabbin de Breslau, qui devait exercer une influence si profonde sur les masses ouvrières allemandes. Henri Heine, auquel il fut adressé parmi tout un lot de jeunes néo-messianistes, reconnut en lui un autre Karl Marx et lui témoigna des égards spéciaux : *Très cher compagnon d'armes*, écrivait-il à ce jeune homme de vingt ans.... Et aussi : *Combien je me réjouis de ne pas m'être trompé sur votre compte, car je n'ai jamais mis en personne autant de confiance.* Dans une lettre à Warnaghen von Ense, le 3 janvier 1846, il appelait le jeune Lassalle : *Un de ces rudes gladiateurs qui marchent fièrement au combat suprême.*

Arnold Rüge, cependant, si aveugle qu'il fût, finit par s'apercevoir que son œuvre lui échappait et que sa revue défendait des idées qui n'avaient jamais été les siennes. Il annonça très haut l'intention de réagir. Il était trop tard. Le Comité de direction de la Revue et le Comité de correspondance avec les sections secrètes d'Allemagne étaient peuplés de jeunes Israélites, étroitement solidarisés avec Karl Marx; et l'atmosphère démocratique, chère à Rüge lui-même, faisait tout dépendre d'un vote à la pluralité des voix...

Au premier choc, Rüge fut mis en minorité et contraint de démissionner.

La rage au cœur, il quitta la France, alla mener pendant vingt-cinq ans en Suisse, en Allemagne, puis en Angleterre, une existence de conspirateur errant et besoigneux, et finit par écouter les propositions que Bismarck lui fit faire, comme à un grand nombre d'autres révolutionnaires, qu'il voulait désarmer : l'ancien lieutenant de Mazzini se fit prier un certain temps, céda, et mourut pensionné de l'Empire allemand, tandis que Mazzini lui-même, poignards et bombes mis de côté, se ralliait à la monarchie de Victor-Emmanuel.

***

Karl Marx et l'équipe de jeunes intellectuels dont Henri Heine l'avait encadré venaient de réaliser brillamment la première partie du programme de l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* : non seulement la revue de Rüge passait entre leurs mains, mais la direction de fait des Comités révolutionnaires d'Allemagne leur appartenait du même coup.

Ce fut le point de départ de l'organisation communiste, car, sous l'impulsion de Marx et de son état-major israélite, l'évolution des esprits vers la guerre sociale fut menée vigoureusement : la plupart des mazziniens d'Allemagne se rallièrent aux doctrines nouvelles. Victoire d'une importance incalculable ! Jusque-là le rêve néo-messianiste était resté purement juif, enfermé dans une espèce de ghetto moral : le voici qui débordait sur le monde chrétien et qui y recrutait ses premières dupes. A ce moment, sans doute, Karl Marx dut signaler à son fidèle Engels, nourri comme lui-même de la philosophie de Hégel, que l'*idée souveraine* passait de l'*état passif* à l'*état actif* en *prenant son point d'appui dans le monde extérieur*.... Il était réservé à notre temps de la voir arriver à l'*état libre* en *triomphant dans la législation et l'organisation sociale*, pour employer la terminologie du philosophe de Stuttgard.

Le programme de Karl Marx et de ses amis allait, d'ailleurs, bien au delà de la conquête des organisations révolutionnaires d'Allemagne, qui n'était qu'une brèche ouverte au flanc de la vieille citadelle chrétienne. Dès que le centre fondé par Rüge fut entre leurs mains, une vaste correspondance s'ouvrit avec des intellectuels Juifs habitant les pays les plus divers. Plus ou moins rapidement il en résulta la création de partis socialistes nationaux, qui eurent tous à leur tête des néo-messianistes juifs, tandis que Karl Marx et Engels se réservaient la direction internationale.

C'est ainsi que Lassalle, puis Singer, organisèrent le socialisme allemand ; Neumayer, Victor Adler et Aaron Libermann, le socialisme autrichien ; Fribourg, Léon Franckel et Haltmayer, les premiers Comités français de l'*Internationale* ; James Cohen, le parti socialiste danois ; Dobrojanu Ghéréa,

le parti socialiste roumain; Kahn et Léon, le parti ouvrier des États-Unis, etc. Dans chaque pays, le rôle dirigeant joué par quelques Israélites parut le résultat spontané de leurs convictions personnelles : il a fallu le recul du temps et une vision d'ensemble pour faire apparaître ce que ces vocations, en apparence indépendantes les unes des autres, avaient de soigneusement organisé par une direction mystérieuse.

Cet immense labeur ne put être que commencé à Paris. Depuis les débuts de Karl Marx à la *Gazette Rhénane* (1840), la police prussienne le surveillait en effet étroitement. Des correspondances surprises éveillèrent l'inquiétude du gouvernement prussien, qui exigea son expulsion de France, et l'obtint, malgré l'intervention de Henri Heine. Karl Marx se retira à Bruxelles avec le fidèle Engels, puis alla se fixer à Londres, qui devint son quartier général. Couvert par la protection que le gouvernement britannique accordait aux proscrits de toute origine, à condition qu'ils s'abstinssent d'étendre leur propagande à l'Angleterre, Karl Marx put poursuivre sans encombre l'organisation du Communisme naissant.

La partie de sa correspondance qui se rapporte à cette époque de sa vie a été expurgée avec soin par son gendre Charles Longuet. En sorte que ses biographes, trompés par son attitude d'économiste absorbé par les recherches de bibliothèque, ont pu croire qu'il s'abstint pendant vingt ans de toute action politique directe. Tout au plus signale-t-on sa participation épisodique à un Congrès ouvrier tenu à Londres, en 1847, Congrès au cours duquel il lança, avec Engels, un manifeste exposant les doctrines communistes. Il aurait ensuite vécu dans la retraite jusqu'au meeting de Saint Martin's Hall, qui l'en fit sortir.

La vérité historique est très différente. Pendant ces vingt années, Karl Marx ne cessa pas un moment de déployer une activité révolutionnaire formidable, et, dans deux cas au moins, il n'hésita pas à risquer sa personne dans des mouvements armés.

En 1846, une insurrection républicaine, à laquelle sont mêlés plusieurs de ses affiliés, éclate dans le Grand-Duché de

Bade; prévenu d'avance, Karl Marx est accouru avec le fidèle Engels. Tous deux essaient de faire tourner en révolution sociale cette tentative purement politique. Le mouvement échoue; les insurgés, vaincus, déposent les armes : Marx et Engels sont déjà loin. De faux passeports leur ont permis de franchir la frontière et ils regagnent Londres.

En 1848, la seconde République française est sur le point d'être emportée par les journées de Juin; l'émeute revêt un caractère socialiste caractérisé. Karl Marx est là et participe à des conciliabules au quartier général des insurgés. Si le mouvement l'avait emporté, Paris eût connu, vingt-deux ans plus tôt, les horreurs de la Commune. Mais Cavaignac dompte l'insurrection.

Arrêté au cours de la répression, Karl Marx va être fusillé, ou tout au moins déporté, comme tant d'autres. Henri Heine intervient, se porte garant de son innocence, l'arrache au Conseil de Guerre. Qui eût douté de la sincérité du doux poète? Karl Marx fut seulement interné dans le Morbihan. Quelques semaines plus tard, muni de faux papiers, il s'évade et rentre en Angleterre. On voit que le rat de bibliothèque que nous dépeignent si complaisamment ses biographes savait, à l'occasion, se muer en rat des champs....

Au moyen de quelle organisation Karl Marx se tenait-il en liaison avec les conspirateurs républicains et socialistes? Comment préparait-il ses incursions sur le continent? Qui lui fabriquait les faux papiers (industrie demeurée en honneur chez les Bolcheviks) dont il se servait pour passer les frontières et au besoin s'évader? C'est ce que nous verrons dans la deuxième partie de cette étude, qui traitera du Communisme secret avant le meeting de Saint Martin's Hall, et du Communisme public ensuite.

SALLUSTE

*(A suivre.)*

# SIEGFRIED[1]

## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

*Décor du premier acte. — Un schupo monte la garde devant une porte fermée. Le sergent de ronde l'interpelle de loin, en criant le mot de passe.*

LE SERGENT. — Sieg!

LE SCHUPO. — Fried! (*Il quitte le garde à vous et désigne la porte.*) Mon prisonnier est là, sergent.

LE SERGENT. — Tes consignes, d'abord!

LE SCHUPO, *reprenant le garde à vous.* — A vos ordres!

LE SERGENT. — Cas d'incendie!

LE SCHUPO. — N° 7! Je prends la hache d'armes. Je coupe le gaz. J'évacue les femmes!

LE SERGENT. — Cas d'accouchement!

LE SCHUPO. — N° 22. J'enlève fusil et baïonnette. Je pense à la grandeur de la procréation. J'évacue les hommes.

LE SERGENT. — Cas de guerre civile.

LE SCHUPO. — N° 1! Je prends les grenades et les balles explosives. Je pense à la grandeur de l'autorité légitime. Je fais évacuer la rue par tous mes citoyens.

LE SERGENT. — Concitoyens!

LE SCHUPO. — Concitoyens.

LE SERGENT. — C'est bien. Repos... Alors, on te relève?

LE SCHUPO. — Non, sergent, pas de relève! J'ai eu la chance de faire prisonnier le chef de la révolution... Je le garde jusqu'à la fin... Sa tête est mise à prix.

LE SERGENT. — On ne te demandait que la tête... Tu vas les embêter avec le reste... Où l'as-tu pincé?

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai.

LE SCHUPO. — Où veux-tu qu'on pince les rois? Au palais, dans l'escalier de service.

LE SERGENT. — Tu avais à le mener au quartier général, pas chez Siegfried.

LE SCHUPO. — Je n'ai pas de consigne pour l'arrestation des rois... D'ailleurs c'est ici le quartier général. Depuis hier tous les ordres sont partis de cette maison. C'est Zelten lui-même qui m'a demandé de le conduire chez Siegfried. Il a des révélations à lui faire, m'a-t-il dit... Je lui ai refusé à manger. (*Déclamant.*) N° 12. Les affamés parlent mieux.

LE SERGENT. — Il n'a pas essayé de te soudoyer?

LE SCHUPO. — Oui. Pour que je téléphone à l'hôtel Régina à une institutrice canadienne qu'elle vienne aussitôt.

LE SERGENT. — Tu as téléphoné?

LE SCHUPO. — Non. Voici le nom et l'adresse.

LE SERGENT. — Tu as eu tort. C'est sûrement une complice. Donne. Je lui téléphone à l'instant et nous la prendrons au piège. Il y a sûrement une prime pour qui pourra tirer au clair le rôle du Canada dans les révolutions allemandes.

LE SCHUPO. — Attention... Son Excellence!

LE SERGENT. — Aux consignes!... Cas de fusillade d'un condamné à mort!

LE SCHUPO. — N° 2! Je me place à huit pas. Je pense à la grandeur du devoir militaire. Je ne ferme pas les yeux. Je tire même sur mon confrère.

LE SERGENT. — Mon frère!

LE SCHUPO. — Mon frère!

LE SERGENT. — Repos!

## SCÈNE II

SIEGFRIED, ÉVA.

SIEGFRIED, *au schupo.* — On vous a dit repos, mon ami. Ne restez pas au garde à vous.

LE SCHUPO. — Impossible de faire autrement devant vous, Excellence. C'est naturel.

SIEGFRIED, *au sergent.* — C'est naturel chez vous aussi?

LE SERGENT. — C'est la façon que le règlement autorise pour vous acclamer, Excellence. Nous vous acclamons. (*Silence.*)

SIEGFRIED. — Voilà. Je vous ai entendus, mes amis... Passez à côté. Votre prisonnier va bien?

LE SCHUPO. — Très bien, Excellence. Il a faim.

SIEGFRIED. — Vous nous l'amènerez dès que les généraux seront là.

LE SCHUPO. — Il a demandé à vous voir seul, Excellence. C'est pour les révélations.

SIEGFRIED. — J'attends les généraux...

(*Les schupos sortent.*)

ÉVA. — N'attends pas les généraux, Siegfried. Monte te reposer. Tu n'as pas dormi depuis hier.

SIEGFRIED. — Pourquoi cette impatience? Voici vraiment la première journée de ma vie où je me sente apaisé, presque heureux. Dans cette pénombre, dans cette cohue de sentiments, je confonds le manteau de l'avenir et le manteau du passé. Laisse-moi un moment le bénéfice de mon erreur de vestiaire. Il est si rare que je préfère le langage de cette ombre au néant du sommeil.

ÉVA. — Tu tombes de fatigue.

SIEGFRIED. — D'une bonne fatigue. La fatigue de qui a mené à bien sa journée de travail, la fatigue d'un maçon, d'un laboureur, et non celle qu'éprouvent d'habitude les hommes d'état, celle du joueur après sa nuit de jeu... J'aurais même aimé, comme un laboureur, avoir mon école du soir, prendre ma leçon de français, passer dans une autre langue, comme un liquide brûlant dans un autre verre, toutes mes pensées de ce soir, pour les tiédir... Mais Geneviève Prat est-elle encore ici!... Ce sera pour demain.

ÉVA. — Montons alors. Ta chambre est prête.

SIEGFRIED. — Tu oublies que j'ai à entendre Zelten.

ÉVA. — Pourquoi? son sort est réglé.

SIEGFRIED. — Réglé?

ÉVA. — N'y a-t-il pas eu conseil de guerre cet après-midi? Les généraux ne l'ont-ils pas condamné à mort?

SIEGFRIED. — Le Sénat a rapporté la sentence.

ÉVA. — Il a été jugé pourtant selon le code. On lui a même imposé un défenseur d'office.

SIEGFRIED. — Quel défenseur?

ÉVA. — Fontgeloy.

SIEGFRIED. — Et ils ne l'ont condamné qu'à mort? Non. Le Sénat l'exile. J'ai la mission de le mettre en route.

ÉVA. — Tu es chef d'État et non chef de gare.

SIEGFRIED, *se rapprochant.* — Cela semble t'inquiéter que je voie Zelten?

ÉVA. — Cela m'irrite. J'ai toujours trouvé de mauvais goût ces confrontations du vainqueur et du vaincu. D'ailleurs, c'est faire beaucoup d'honneur à Zelten. Il ne personnifie même pas ce que tu as dompté aujourd'hui, l'esprit allemand d'inquiétude et de révolte. Il personnifie tout au plus le cubisme, et sûrement l'alcool.

SIEGFRIED. — Il n'en parlera que mieux. Il a à me parler.

ÉVA. — Attends-tu de lui autre chose que des insultes et des calomnies?

SIEGFRIED. — Sois sûre, quelle que soit son éloquence, qu'il ne pourra me ranger à l'opinion qu'il a de moi.

ÉVA. — Et à celle qu'il a de moi?

SIEGFRIED. — De toi?

ÉVA. — Oui, de moi. Je sais qu'il veut me déconsidérer à tes yeux.

Il a toujours été jaloux de notre amitié, de notre entente, et il sait tout de ma vie.

SIEGFRIED. — As-tu donc des raisons de craindre la médisance?

ÉVA. — Que ne peut trouver la médisance dans une vie de trente ans?

SIEGFRIED. — De vingt-huit, Éva. (*Il s'approche d'elle, souriant malgré tout.*) Il faut une raison bien pressante pour qu'une femme lui sacrifie non seulement le souci de son honneur, mais deux années de son âge... Tu mens, ma petite Éva. Je connais aussi bien ton passé que j'ignore le mien... Ce n'est pas de toi que Zelten veut me parler... Tu serais moins inquiète... D'où vient cette inquiétude? Pourquoi me mens-tu?

(*Le schupo entre.*)

ÉVA. — Tu vois que je sais mentir.

LE SCHUPO. — Les Généraux, Excellence.

SIEGFRIED. — Qu'ils montent, immédiatement.

(*Sortie du schupo.*)

ÉVA. — Pour la première fois entre nous deux, Siegfried, c'est à moi de demander au lieu de donner... Je t'en supplie, ne vois pas Zelten... Obéis-moi sans me poser de question, comme voilà sept ans, quand je t'apprenais à te méfier des orages que tu n'avais jamais vus, et à ne pas te réfugier sous les arbres trop hauts. J'ai gardé ce don de prévoir la tempête... Évitons celle qui s'approche... Pauvres humains que nous sommes, ne nous imposons pas d'être des paratonnerres... Ne reste pas debout!... Étends-toi... Dors... et aie confiance.

(*Le schupo reparaît et introduit les généraux.*)

## SCÈNE III

WALDORF, LEDINGER, ÉVA, SIEGFRIED, puis ZELTEN.

WALDORF. — On nous dit qu'il faut juger à nouveau Zelten, Excellence. Conseil de guerre ou Cour martiale. Soldat, il faut un tapis sur cette table, si c'est conseil de guerre, et trois encriers.

SIEGFRIED. — Ce n'est pas conseil de guerre.

WALDORF. — Alors, si c'est cour martiale, un encrier pour le président, un crayon bleu pour le premier aide, un crayon rouge pour le second.

SIEGFRIED. — Vous n'êtes plus juge, Waldorf. J'ai à annoncer à Zelten la décision du Sénat, qui l'exile... Je préfère m'acquitter de ce soin en votre présence... (*Au schupo* :) Faites entrer votre prisonnier.

(*Le schupo fait entrer Zelten. Hâve. Vêtements défraîchis. Il aperçoit les généraux.*)

ZELTEN. — Oh! Oh! Je suis décidément peu redoutable. La dernière vague d'attaque est composée de généraux!

WALDORF. — Taisez-vous!

ZELTEN. — Il n'y a jamais eu qu'un remède au bavardage des vaincus, le massacre. S'il n'y avait pas eu des vainqueurs faibles, la littérature antique et moderne serait allégée des deux tiers.

LE SCHUPO. — Silence. Son Excellence parle.

ZELTEN. — J'écoute.

SIEGFRIED, *assez solennel.* — Je serai bref, Zelten. Le Sénat a cru bon de vous considérer comme irresponsable. J'ai proposé qu'on vous internât votre vie durant dans une maison de santé. Mais certains vous savent gré d'avoir épargné ce matin, par votre courage, des tueries inutiles. Vous êtes exilé. Vous partirez à l'instant même sous escorte pour Paris, si vous voulez.

ZELTEN. — Merci pour Paris de cette préférence... A quel titre vous a-t-on chargé de cette mission? J'ai toujours tenu à la forme...

SIEGFRIED. — C'est au titre le plus simple, au titre d'Allemand.

ZELTEN. — Ce n'est pas un titre simple, c'est un titre considérable. Ne le possède pas qui veut. N'est-ce pas, Éva?

SIEGFRIED. — Mademoiselle Éva n'a rien à voir entre nous!

ZELTEN. — C'est ce qui vous trompe, elle a beaucoup à voir.

SIEGFRIED. — Je vous interdis le moindre mot contre elle.

ZELTEN. — Contre elle? Je n'ai rien à dire contre elle. Je l'admire au contraire d'avoir sacrifié sa jeunesse, et sa conscience, à ce qu'elle croit l'Allemagne.

SIEGFRIED. — Cela va. Vous pouvez partir.

ZELTEN. — Oh! pas du tout! Je tiens à partir en beauté. C'est mon jour d'abdication aujourd'hui. Cette cérémonie m'a toujours paru dans l'histoire infiniment plus émouvante que les sacres. Je tiens à éprouver tout ce qu'une abdication comporte d'humiliation et de grandeur.

SIEGFRIED. — Gardez vos effets pour ces tavernes de Paris où vous avez pris de notre pays cette idée lamentable et bouffonne.

ZELTEN. — Vous m'accorderez tout à l'heure que je méritais un départ un peu plus solennel... Oui, Siegfried, dans une heure, j'aurai quitté Gotha, mais vous auriez tort de croire que c'est vous qui m'en chassez, ou l'Allemagne. Je persiste à croire que les vrais Allemands ont encore l'amour des petites royautés et des grandes passions. J'avais préparé sur ce point de beaux manifestes dont j'espérais recouvrir vos affiches sur les centimes additionnels et la création des préfectures, mais ma dernière arme me fait défaut aussi : la colle. Ce qui m'expulse de ma patrie, ce qui a provoqué la résistance de l'empire et l'aide qu'il vous a donnée, ce n'est pas votre esprit de décision; ni vos ordres, tout géniaux qu'ils soient : ce sont deux télégrammes adressés à Berlin et que mon poste a interceptés. Les voici. Rendez-moi le service de lire le premier, Waldorf.

WALDORF, *après avoir interrogé du regard Siegfried.* — Morgan Rockfeller à Président Reich. « Si Zelten se maintient Gotha, annulons contrat phosphate artificiel. »

ZELTEN. — Voici le second. Il vient de Londres.

WALDORF. — Pour M. Stinnes. « Si Zelten reste pouvoir, provoquons hausse mark. »

ZELTEN. — Et c'est tout... Voilà les deux menaces qui correspondent aux excommunications de jadis et qui ont dressé contre moi le centre et les catholiques. Le phosphate artificiel, voilà notre Canossa... Je n'ai pas intercepté de radios ainsi conçus : si Zelten est président, musiciens allemands annulent symphonies Beethoven... Si Zelten est Régent, philosophes allemands incapables désormais définir impératif catégorique... Si Zelten est roi, lycéennes allemandes refusent cueillir myrtille au chant merle... Mais je n'insiste pas. J'ai fait le dernier effort pour empêcher l'Allemagne de devenir une société anonyme, j'ai échoué : que notre Rhin une minute agité se calme donc sous l'huile minérale... Et maintenant, Siegfried, à nous deux. Éloignez ces généraux.

SIEGFRIED. — Non. Ce sont mes témoins.

ZELTEN. — En effet. Avec leurs écharpes, ils ont l'air de venir faire un constat. Ils viennent me prendre en flagrant délit d'adultère avec l'Allemagne. Oui, j'ai couché avec elle, Siegfried. Je suis encore plein de son parfum, de toute cette odeur de poussière, de rose et de sang qu'elle répand dès qu'on touche au plus petit de ses trônes; j'ai eu tout ce qu'elle offre à ses amants, le drame, le pouvoir, fut-ce d'un jour, sur les âmes. Vous, vous n'aurez jamais d'elle que des acclamations de mutualités, des discours de comice agricole ce qu'elle offre à ses domestiques... Éloignez ces militaires. J'ai à vous parler seul à seul.

SIEGFRIED. — Je n'ai ni l'humeur, ni le droit d'avoir un aparté avec vous.

ZELTEN. — Qu'ils restent donc. Tant pis pour vous. D'ailleurs, c'est dans la règle. Toutes les fois que la fatalité se prépare à crever sur un point de la terre, elle l'encombre d'uniformes. C'est sa façon d'être congestionnée. Lorsqu'Œdipe, je dis bien Œdipe, eut à apprendre qu'il avait pour femme sa mère et qu'il avait tué son père, il tint à rassembler aussi autour de lui tout ce que sa capitale comptait d'officiers supérieurs.

WALDORF. — Nous sommes des officiers généraux, Zelten.

LEDINGER. — Dois-je faire cesser cette comédie, Excellence?

ZELTEN. — Regardez le visage d'Éva, Ledinger, et vous verrez que nous ne sommes pas dans la comédie. Cette pâleur des lèvres, cette minuscule ride transversale sur le front de l'héroïne, ces mains qui se pressent sans amitié comme deux mains étrangères, c'est à cela que se reconnaît la tragédie. Nous sommes même au moment où les machinistes font silence, où le souffleur souffle plus bas, et où les spectateurs qui ont naturellement tout deviné avant Œdipe, avant Othello, frémissent à l'idée d'apprendre ce qu'ils savent de toute éternité... Je parle des spectateurs non militaires, car vous n'avez rien deviné, n'est-ce pas, Waldorf?

WALDORF. — Appelez la garde, Ledinger!

SIEGFRIED, *s'avançant.* — Non. Qu'il parle!

ZELTEN, *se tournant vers Siegfried.* — Lui a deviné...

ÉVA. — Ne l'écoute pas, Siegfried. Il ment!

ZELTEN. — Lui a deviné. Lui sent qu'il s'agit de lui-même. Les deux corbeaux qui voltigèrent au-dessus de la tête de Siegfried, du vrai, ils passent en ce moment au-dessus de sa réplique...

SIEGFRIED, *près de Zelten, voix contenue et rapide.* — Épargnez-nous les métaphores. Parlez.

ZELTEN. — Excusez-moi. Les Allemands aiment les métaphores. Je les éviterai désormais avec vous.

SIEGFRIED. — Il s'agit de moi, Siegfried?

ZELTEN. — Pas de Siegfried, de vous.

SIEGFRIED. — De mon passé?

ZELTEN. — De votre passé.

SIEGFRIED. — Quel mensonge la haine va-t-elle vous dicter?

ZELTEN. — Je ne vous hais pas. Nous autres politiciens n'allons pas gaspiller notre haine sur d'autres que des compatriotes.

SIEGFRIED. — Vous avez découvert mon nom de famille?

ZELTEN. — Pas votre nom, pas votre famille. Les spirituelles insinuations que je prodigue depuis une minute ont dû vous mettre sur la voie. J'ai découvert ce que je soupçonnais depuis longtemps. J'ai découvert que celui qui juge avec son cerveau, qui parle avec son esprit, qui calcule avec sa raison, que celui-là n'est pas Allemand.

SIEGFRIED. — Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, Zelten.

ZELTEN. — Cela ne m'étonne point. Je suis dans un mauvais jour. Les Allemands eux-mêmes débordent de sens critique avec moi aujourd'hui.

SIEGFRIED. — Va-t-il falloir vous contraindre à parler?

ZELTEN. — A parler? Mais, j'ai parlé; et même je ne dirai pas un mot de plus. Je tiens à repasser vivant la frontière. D'ailleurs j'ai épuisé mes effets. C'est à Éva qu'il revient de continuer cette scène.

ÉVA. — Je vous méprise, Zelten.

ZELTEN. — C'est le premier sentiment qu'a toujours inspiré la vérité, Éva. Vous êtes plus forte que moi, si vous n'êtes pas méprisée dans quelques minutes.

ÉVA. — Je ne sais rien de ce dont il parle, Siegfried.

ZELTEN. — Éva sait tout, Siegfried. Sur votre arrivée à sa clinique, sur l'accent particulier de vos plaintes, sur la plaque d'armée étrangère que vous portiez au bras, elle pourra vous donner les détails. Je n'ai jamais vendu la vérité qu'en gros.

LEDINGER, *au schupo.* — Il suffit. Emmenez ce fou.

ZELTEN, *se retournant à la porte.* — Ah! Siegfried. Il est fâcheux que vous n'aimiez pas les métaphores, ni les apologues. Je vous dirais celui du renard qui s'est glissé dans l'assemblée des oiseaux et qui se trouve tout à coup seul, à découvert, quand les oiseaux s'élèvent. Les ailes s'entr'ouvrent déjà, Siegfried. Les plumes se soulèvent.

L'oiseau Gœthe, l'oiseau Wagner, l'oiseau Bismarck dressent déjà le cou. Un geste d'Éva, et ils partent.

LE SCHUPO. — En route.

ZELTEN. — Tu fais des sports, schupo?

LE SCHUPO. — Je fais ce qui fait la grandeur de la police.

ZELTEN. — Alors tu fais de la boxe. Eh bien! tu viens d'avoir le privilège plutôt rare d'assister à ce qu'on appelle en boxe le double knock-out. (*Il sort.*)

SIEGFRIED, *impassible.* — Messieurs, la farce est finie. Que chacun regagne son poste. Je reste ici. Vous viendrez me tenir au courant et me consulter, s'il y a lieu.

LEDINGER. — Justement, Excellence... Que doivent jouer les musiques de nos régiments en entrant dans la ville?

SIEGFRIED. — Singulière question... Notre hymne!... l'hymne allemand!...

## SCÈNE IV

SIEGFRIED, ÉVA.

*Siegfried va vers Éva, lui prend les mains, la regarde longuement, durement. Pendant toute la scène, les fanfares défilent sous la fenêtre.*

SIEGFRIED. — Suis-je Allemand, Éva?

ÉVA. — Que dis-tu? Allemand?

SIEGFRIED. — Suis-je Allemand, Éva?

ÉVA. — Je puis te répondre, et du fond de mon âme : oui, Siegfried, tu es un grand Allemand!

SIEGFRIED. — Il est des mots qui ne souffrent pas d'épithète. Va dire à un mort qu'il est un grand mort... Suis-je Allemand, Éva?

(*Acclamations au dehors.*)

ÉVA. — Tous ceux-là t'ont répondu!

SIEGFRIED. — A ton tour, maintenant. Étais-je Allemand quand tu t'es penchée sur moi, et m'as sauvé?

ÉVA. — Tu m'as demandé de l'eau en allemand.

SIEGFRIED. — Chaque soldat qui allait à l'assaut savait le nom de l'eau dans toutes les langues ennemies... Avais-je un accent pour demander cette eau? Le pays, la province des blessés, tu les reconnaissais, m'as-tu dit, à leurs plaintes. Je n'ai pas fait que demander de l'eau, je me suis plaint!

ÉVA. — Tu étais le courage même. (*Siegfried se dirige vers la porte.*) Que fais-tu, Siegfried?

SIEGFRIED. — J'appelle. J'appelle la foule et me dénonce.

ÉVA. — Siegfried.

SIEGFRIED, *revenant vers elle.* — Je réponds à ce nom pour la dernière fois...

ÉVA. — Quand tu étais sans mémoire, sans connaissance, sans passé, — oui, tu as raison, je peux te dire cela aujourd'hui, ton sort, la victoire l'a fixé pour toujours, — quand tu n'avais d'autre langage,

d'autres gestes que ceux d'un pauvre animal blessé, tu n'étais peut-être pas Allemand.

SIEGFRIED. — Qu'étais-je?

ÉVA. — Ni le médecin chef, ni moi ne l'avons su.

SIEGFRIED. — Tu le jures?

ÉVA. — Je le jure.

(*Le sergent entre.*)

L'OFFICIER. — Mademoiselle Geneviève Prat.

SIEGFRIED. — Va-t'en.

(*Éva sort lentement.*)

## SCÈNE IV

GENEVIÈVE, SIEGFRIED.

*Siegfried se promène fébrilement pendant tout le début de la scène, répondant à Geneviève quand il passe à sa hauteur.*

GENEVIÈVE. — C'est Zelten que je viens de croiser, entre ces militaires?

SIEGFRIED. — Oui, c'est Zelten.

GENEVIÈVE. — On le fusille?

SIEGFRIED. — Rassurez-vous, on le mène au train qui le débarquera dans son vrai royaume.

GENEVIÈVE. — Son vrai royaume.

SIEGFRIED. — Oui. Au carrefour du boulevard Montmartre et du boulevard Montparnasse.

GENEVIÈVE. — C'est bien impossible...

SIEGFRIED. — N'en doutez pas...

GENEVIÈVE. — Je parlais de ces deux boulevards... Ils sont parallèles, monsieur le Conseiller, l'un tout au nord, l'autre tout au sud, et il est peu probable qu'ils forment jamais un carrefour... (*Elle s'avance.*) Il faudra que vous veniez un jour à Paris voir quelles rues s'y croisent et s'y décroisent. Pourquoi m'avez-vous appelée? Pour la leçon?

SIEGFRIED. — La leçon?

GENEVIÈVE. — Vous paraissez fatigué... Asseyez-vous... Asseyons-nous sur ce banc posé là en face de Gotha comme un banc de Touring... Quel ravissant hôtel de ville! Il est de 1574, n'est-ce pas? Comme il paraît plus vieux que le beffroi, qui est de 1575!

SIEGFRIED. — Quelle science!

GENEVIÈVE. — Science de fraîche date. C'est depuis hier, depuis que je vous ai vu, que j'ai désiré connaître ce pays, son histoire, sa vie, cette ville... J'avais pensé, en échange de mes leçons de français vous demander des leçons d'allemand, d'Allemagne. J'ai l'intention de rester ici, d'étudier, avec un de vos sculpteurs, d'avoir une petite fille allemande pour modèle, de vous voir souvent, si vous aimez mes visites... Dans quelques mois, si je peux, de vous parler votre langue... Un étranger apprend vite l'allemand?

SIEGFRIED. — J'ai mis six mois...

(*Geneviève surprise le regarde. La musique dans la cour joue l'hymne allemand.*)

GENEVIÈVE. — Que joue-t-on là?

SIEGFRIED. — C'est l'hymne allemand.

GENEVIÈVE. — On ne se lève pas?

SIEGFRIED. — On se lève... Excepté si l'on est à bout de souffle, vaincu par la vie, ou étranger.

(*Geneviève se lève.*)

Vous vous levez? Vous êtes à ce point victorieuse de la vie?

GENEVIÈVE. — Je salue de confiance l'hymne du pays de la musique... Car je compte aussi faire de la musique ici, devenir comme chacun de vous musicien, musicienne... Cela s'apprend?

SIEGFRIED. — J'ai dû bénéficier d'un forfait général. Pour cela aussi, j'ai mis six mois...

(*Un silence.*)

GENEVIÈVE. — Comme le français devient mystérieux, quand un Allemand le parle. Qu'avez-vous? Je vous ai vu passer tout à l'heure au milieu de la foule. On admirait votre santé, votre force.

SIEGFRIED. — Le nom de Siegfried ne porte décidément pas chance, en ce pays, Geneviève. Ce corps plein de santé et de force, c'est celui d'un Allemand qui meurt.

GENEVIÈVE, *effrayée.* — Que dites-vous!

SIEGFRIED. — Éva vient de me l'avouer. On m'a trompé. Je ne suis pas Allemand.

(*Geneviève se lève.*)

Pourquoi vous levez-vous? On ne joue aucun hymne? Au fait, le silence, c'est mon chant national... (*Un long silence.*) Quel hymne interminable!

GENEVIÈVE. — Vous souffrez!

SIEGFRIED. — C'est un genre de mort qui ne va pas sans souffrance... A ceux qui ont une famille, une maison, une mémoire, peut-être est-il possible de retirer sans trop de peine leur pays... Mais ma famille, ma maison, ma mémoire, c'était l'Allemagne. Derrière moi, pour me séparer du néant, mes infirmiers n'avaient pu glisser qu'elle, mais ils l'avaient glissée tout entière! Son histoire était ma seule jeunesse. Ses gloires, ses défaites, ses héros, mes seuls souvenirs. Cela me donnait un passé étincelant, dont je pouvais croire éclairée cette larve informe et opaque qu'était mon enfance... Tout cela s'éteint.

GENEVIÈVE. — Mon cher ami!

SIEGFRIED. — Tout cela s'éteint... Je n'ai pas peur de la nuit... J'ai peur de cet être obscur, qui monte en moi, qui prend ma forme, qui noie aussitôt d'ombre tout ce qui tente de s'agiter encore dans ma pensée... Je n'ose pas penser.

GENEVIÈVE. — Ne restez pas ainsi. Regardez-moi. Levez la tête.

SIEGFRIED. — Je n'ose pas remuer. A mon premier mouvement tout cet édifice que je porte encore en moi s'en ira en poussière...

Lever la tête? Pour que je voie, sur ces murs, tous ces héros et tous ces paysages devenir soudain pour moi étrangers et ennemis. Songez, Geneviève, à ce que doit ressentir un enfant de sept ans quand les grands hommes, les villes, les fleuves de sa petite histoire lui tournent soudain le dos. Regardez-les! Ils me renient.

GENEVIÈVE. — Ce n'est pas vrai.

SIEGFRIED. — Je ne suis plus Allemand. Comme c'est simple. Il suffit de tout changer. Mes jours de victoire ne sont plus Sedan, Sadowa. Mon drapeau n'a plus de raies horizontales. L'Orient et l'Occident vont permuter sans doute autour de moi... Ce que je croyais les exemples de la loyauté suprême, de l'honneur, va peut-être devenir pour moi la trahison, la brutalité...

GENEVIÈVE. — La moitié des êtres humains peut changer sans souffrance de nom et de nation, la moitié au moins: toutes les femmes...

SIEGFRIED. — Ce bruit autour de mes oreilles, ce papillotement, ce n'est rien moins que soixante millions d'êtres, et leurs millions d'aïeux, et leurs millions de descendants, qui s'envolent de moi, comme l'a dit tout à l'heure Zelten. Il suffit que je pense à l'un de ces grands hommes que j'ai tant chéris pour qu'il parte en effet de moi à tire d'aile. Ah! Geneviève! Je ne vous dirai pas les deux qui viennent en cette seconde de m'abandonner.

GENEVIÈVE. — S'ils sont vraiment grands, vous les verrez de votre nouvelle patrie.

SIEGFRIED. — Ma nouvelle patrie! Ah! pourquoi Éva ne s'est-elle pas penchée plus près encore sur le blessé, sur le pauvre poisson à sec que j'étais? Pourquoi ne m'a-t-elle pas fait répéter ce mot : de l'eau? Pourquoi ne m'a-t-elle pas obligé à le dire, à le redire, même en m'imposant une soif plus cruelle encore, jusqu'à ce qu'elle ait su quel accent le colorait, et si je pensais, en le disant, à une mer bleue ou à des torrents, ou à un lac, même à des marécages. A quelle soif éternelle Éva m'a condamné en se hâtant ainsi! Je la hais.

GENEVIÈVE. — Elle a cru bien faire. Vous étiez si haut à ses yeux. Elle vous a donné ce qu'elle croyait la plus belle patrie... Elle n'avait pas le choix...

SIEGFRIED. — Je l'ai maintenant.

(*Le sergent entre.*)

## SCÈNE VIII

LE SERGENT. — Une signature, Excellence? (*Siegfried signe sans lire.*) Votre Excellence ne lit pas? C'est l'arrêt de mort des étrangers...

SIEGFRIED. — Des étrangers?

LE SERGENT. — Des révolutionnaires non Allemands pris les armes à la main.

SIEGFRIED. — Ces hommes enchaînés devant lesquels j'ai passé tout à l'heure?

LE SERGENT. — Oui, en ligne contre le mur.

SIEGFRIED. — Des Russes?

LE SERGENT. — Il y avait un Russe. Mais tous les États d'Europe étaient représentés. C'était vraiment ce que nous appelons dans les rafles un échantillonnage.

(*Un silence.*)

SIEGFRIED. — On a surpris ma signature. Sergent, prévenez qu'on ne la considère pas comme valable. Pareille exécution est affaire de conseil.

LE SERGENT. — Trop tard, Excellence. C'est une signature pour la règle. Ils sont fusillés.

SIEGFRIED. — Tous?

LE SERGENT. — J'ai ordre de vous laisser le double, Excellence.

(*Il sort. Long silence.*)

SIEGFRIED. — Qu'en dites-vous, Geneviève?

GENEVIÈVE. — De quoi?

SIEGFRIED. — De ce début dans ma troisième existence. Je viens de signer sans doute la mort de l'un des miens.

(*Geneviève vient vers lui doucement.*)

GENEVIÈVE. — Montrez-moi cette liste.

SIEGFRIED. — La voilà.

GENEVIÈVE. — Je ne peux pas lire. Mes yeux ne voient pas, Je vous en supplie; lisez vous-mêmes!

SIEGFRIED, *presque avec un ricanement*; Schmidt! Lopez! Cerebrior! Henley! Petersen!

GENEVIÈVE. — C'est tout?

SIEGFRIED. — C'est tout?

GENEVIÈVE, *venant vers Siegfried.* — Alors, non, mon ami!

SIEGFRIED. — A qui répondez-vous?

GENEVIÈVE. — Non. Je dis bien non. Vous n'avez pas signé la mort de l'un des vôtres.

SIEGFRIED. — Que voulez-vous dire?

GENEVIÈVE. — Ah! le destin a tort de confier ses secrets à une femme. Je ne puis plus me taire. Advienne que pourra. Ah! ne m'en veuille pas si je sais si peu, moi, ménager mes effets, si je vais te dire à la file les trois phrases qui me brûlent les lèvres depuis que je t'ai vu, et que la peur de ta mort seule a retenues... Il y a peut-être pour elles un ordre à trouver, une gradation, qui les rendrait naturelles, inoffensives, mais lequel? Les voilà, je les dis à la fois : Non! Tu n'as pas tué de compatriote. Tu es mon fiancé. Tu es Jacques Forestier. Tu es Français.

(*Eva, qui est entrée sur les derniers mots de Geneviève, s'est approchée.*)

## SCÈNE IX

GENEVIÈVE, ÉVA, SIEGFRIED.

ÉVA. — Siegfried!

SIEGFRIED *tourne la tête vers elle.*

ÉVA. — C'est moi, Siegfried.

SIEGFRIED. — *Geste de lassitude.*

ÉVA. — Si c'est un crime d'avoir partagé avec toi ma patrie, pardon, Siegfried.

SIEGFRIED. — *Geste vague.*

ÉVA. — Si c'est un crime d'avoir recueilli un enfant abandonné, qui frissonnait à la porte de l'Allemagne, de l'avoir vêtu de sa douceur, nourri de sa force, pardon.

SIEGFRIED. — Cela va... Laisse-moi.

ÉVA. — Tous les droits te donnaient à nous, Siegfried, l'adoption, l'amitié, la tendresse... Deux semaines, j'ai veillé sur toi nuit et jour, avant que tu reprennes connaissance... Tu ne venais pas d'un autre pays, tu venais du néant...

SIEGFRIED. — Ce pays a des charmes.

ÉVA. — Si j'avais su que le sort dût te rendre une patrie, je ne t'aurais pas donné la mienne... C'est hier seulement que j'ai appris la vérité, aujourd'hui seulement que je t'ai menti. J'ai eu tort. J'aurais dû tout te révéler moi-même, car cette révélation ne peut plus rien changer.

SIEGFRIED. — Cela va bien, Éva. Adieu.

ÉVA. — Pourquoi adieu? Tu restes avec nous, je pense?

SIEGFRIED. — Avec vous?

ÉVA. — Tu ne nous quittes pas? Tu ne nous abandonnes pas?

SIEGFRIED. — Qui, vous?

ÉVA. — Nous tous, Waldorf, Ledinger, les milliers de jeunes gens qui t'ont escorté tout à l'heure jusqu'ici, tous ceux qui croient en toi : l'Allemagne.

SIEGFRIED. — Laisse-moi, Éva.

ÉVA. — Je n'ai pas l'habitude de te laisser lorsque te frappe une blessure.

SIEGFRIED. — Où veux-tu en venir?

ÉVA. — A ton vrai cœur, à ta conscience. Écoute-moi. J'ai eu sur toi tout un jour d'avance pour me reconnaître dans ce brouillard. Tu verras demain comme tout sera clair en toi. Ton devoir est ici. Depuis sept ans, pas un souvenir qui soit monté de ton passé, pas un signe fait par lui, pas une parcelle de ton corps qui ne soit neuve, pas un penchant qui t'ait mené vers ce que tu avais quitté. Toutes les prescriptions sont mortes... Que dites-vous, mademoiselle?

GENEVIÈVE. — Moi, je me tais.

ÉVA. — Vous n'en donnez pas l'impression. Votre silence domine nos voix.

GENEVIÈVE. — Chacun se sert de son langage.

ÉVA. — Je vous en supplie. Daignez me regarder. Nous luttons, toutes deux. Cessez de fixer ainsi vos yeux devant vous, sans rien voir.

GENEVIÈVE. — Chacun ses gestes.

ÉVA. — Pourquoi ce mépris d'une femme qui combat pour son

pays alors que vous ne combattez que pour vous? Pourquoi vous taisez-vous?

GENEVIÈVE. — C'est que contre les adversaires que j'ai eus à combattre jusqu'ici, la seule arme était le silence.

ÉVA. — C'est que chacune de vos paroles, en cette minute, serait petitesse, égoïsme...

GENEVIÈVE. — Je pensais, aussi, que tout ce que nous pourrions dire, des voix plus hautes le disent à notre ami... Mais après tout, peut-être avez-vous raison... Voir ce duel livré en dehors de lui, non dans un déchirement de son être, mais entre deux femmes étrangères, c'est peut-être le seul soulagement que nous puissions lui apporter... Je puis même vous tendre la main pour qu'il ne se croie pas déchiré par des puissances irréconciliables.

ÉVA. — Je n'irai pas jusque-là. De quel droit êtes-vous ici? Qui vous a appelée en ce pays où vous n'avez que faire.

GENEVIÈVE. — Un Allemand.

ÉVA. — Zelten?

GENEVIÈVE. — Zelten.

ÉVA. — Zelten est un traître à l'Allemagne. Tu le vois, Siegfried. Ce complot n'avait pas pour but de réparer une erreur du passé mais de t'enlever au pays dont tu es l'espoir, et qui t'a donné ce qu'il n'a pas donné toujours à ses rois, le pouvoir et l'estime.

SIEGFRIED. — Tout ce que je me refuse maintenant à moi-même... Je vous en prie, laissez-moi, toutes deux...

ÉVA. — Non, Siegfried.

GENEVIÈVE. — Pourquoi, Jacques?

SIEGFRIED. — Vous n'auriez pas l'une et l'autre, pour m'appeler, un nom intermédiaire entre Siegfried et Jacques?

ÉVA. — Il n'est pas d'intermédiaire entre le devoir et les liens dont cette femme est le symbole.

GENEVIÈVE. — Symbole! Une Française suit trop la mode pour être jamais un symbole, pour être autre chose qu'un corps vibrant, souffrant, vêtu de la dernière robe. D'ailleurs vous vous trompez. Si Jacques avait à choisir entre le devoir et l'amour, il eût choisi depuis longtemps. Il est si facile, comme dans les tragédies, d'enlever au mot devoir les parcelles d'amour qu'il contient, au mot amour les parcelles de devoir dont il déborde, et de faire une pesée décisive mais fausse. Mais il a à choisir entre une vie magnifique qui n'est pas à lui, et un néant qui est le sien. Chacun hésiterait...

ÉVA. — Il a à choisir entre une patrie dont il est la raison, dont les drapeaux portent son chiffre, qu'il peut contribuer à sauver d'un désarroi mortel, et un pays où son nom n'est plus gravé que sur un marbre, où il est inutile, où son retour ne servira, et pour un jour, qu'aux journaux du matin, où personne, du paysan au chef, ne l'attend... N'est-ce pas vrai?

GENEVIÈVE. — C'est vrai.

ÉVA. — Il n'a plus de famille, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE. — Non.

ÉVA. — Il n'avait pas de fils, pas de neveux?

GENEVIÈVE. — Non.

ÉVA. — Il était pauvre? Il n'avait pas de maison à la campagne, pas un pouce de sol français n'était le sien?

GENEVIÈVE. — Non.

ÉVA. — Où est ton devoir, Siegfried? Soixante millions d'hommes ici t'attendent. Là-bas, n'est-ce pas, personne?

GENEVIÈVE. — Personne.

ÉVA. — Viens, Siegfried...

GENEVIÈVE. — Si. Quelqu'un l'attend cependant... Quelqu'un? c'est beaucoup dire... Mais un être vivant l'attend. Un minimum de conscience, un minimum de raisonnement.

ÉVA. — Qui?

GENEVIÈVE. — Un chien.

ÉVA. — Un chien?

GENEVIÈVE. — Son chien. Ton chien t'attend, Jacques. Tous les autres en effet ont renoncé à toi, tes amis, tes maîtres, tes élèves. Moi-même, je me croyais autorisée à ce renoncement, parce que j'avais renoncé à ma propre vie. La disparition d'un homme à la guerre, c'est une apothéose, une ascension, c'est une mort sans cadavre qui dispense des enterrements, des plaintes, et même des regrets, car le disparu semble s'être fondu plus vite qu'un squelette dans son sol, dans son air natal, et s'être aussitôt amalgamé à eux... Lui n'a pas renoncé. Il t'attend.

ÉVA. — C'est ridicule...

GENEVIÈVE. — Il est plus ridicule que vous ne pouvez même le croire : c'est un caniche. Il est blanc, et comme tous les chiens blancs en France, il a nom Black. Mais, Jacques, Black t'attend. Entre tes vêtements et ce qui reste encore de parfum autour de tes vieux flacons, il t'attend. Je le promène tous les jours. Il te cherche. Parfois dans la terre, c'est vrai, en creusant. Mais le plus souvent dans l'air, à la hauteur où l'on trouve les visages des autres hommes. Lui ne croit pas que tu t'es réintégré secrètement et par atomes à la nature... Il t'attend tout entier.

ÉVA. — Cessez de plaisanter.

GENEVIÈVE. — Oui, je sais. Vous voudriez que je parle de la France. Vous estimez infamant que je me serve comme appât, pour attirer Siegfried, d'un caniche vivant?

ÉVA. — Nous sommes dans une grande heure, vous la rabaissez.

GENEVIÈVE. — En quoi un pauvre chien sans origine, sans race, me paraît-il aujourd'hui qualifié pour personnifier la France? Mystère. Mais je ne vois pas autre chose à dire à Jacques. La grandeur de l'Allemagne, la grandeur de la France, c'est évidemment un beau sujet d'antithèses et de contrastes. Que les deux seules nations qui ne soient pas seulement des entreprises de commerce et de beauté, mais qui aient une notion différente du bien et du mal, se décident,

à défaut de guerre, à entretenir en un seul homme une lutte minuscule, un corps-à-corps figuré, c'est évidemment un beau drame. Mais celui-là, Jacques, c'est le drame de demain.

ÉVA. — Peut-on savoir quel est celui d'aujourd'hui?

GENEVIÈVE. — Le drame, Jacques, est aujourd'hui entre cette foule qui t'acclame, et ce chien, si tu veux, et cette vie sourde qui espère. Je n'ai pas dit la vérité en disant que lui seul t'attendait... Ta lampe t'attend, les initiales de ton papier à lettres t'attendent, et les arbres de ton boulevard et ton breuvage, et les costumes démodés que je préservais, je ne sais pourquoi, des mites, dans lesquels enfin tu seras à l'aise. Ce vêtement invisible que tisse sur un être la façon de manger, de marcher, de saluer, cet accord divin de saveurs, de couleurs, de parfums obtenu par nos sens d'enfant; c'est là la vraie patrie, c'est là ce que tu réclames... Je l'ai vu depuis que je suis ici. Je comprends ton perpétuel malaise. Il y a entre les moineaux, les guêpes, les fleurs de ce pays et ceux du tien une différence de nature imperceptible, mais inacceptable pour toi. C'est seulement quand tu retrouveras tes animaux, tes insectes, tes plantes, ces odeurs qui diffèrent pour la même fleur dans chaque pays, que tu pourras vivre heureux, même avec ta mémoire à vide, car c'est eux qui en sont la trame. Tout t'attend en somme en France, excepté les hommes. Ici, à part les hommes, rien ne te connaît, rien ne te devine.

ÉVA. — Tu peux remettre tes complets démodés, Siegfried, tu ne te débarrasseras pas plus qu'un arbre des sept cercles que tes sept années allemandes ont passé autour de toi. Celui que le vieil hiver allemand a gelé sept fois, celui qu'à tiédi sept fois le plus jeune et le plus vibrant printemps d'Europe, crois-moi, il est pour toujours insensible aux sentiments et aux climats tempérés. Tes habitudes, tu ne les as plus avec tes terrasses de café, mais avec nos hêtres géants, nos cités combles, avec ce paroxysme de paysages qui seul donne à l'âme sa plénitude. Je t'en supplie, ne va pas changer ce cœur sans borne que nous t'avons donné contre cette machine de précision, ce cœur réveille-matin qui réveille avant chaque émotion, contre un cœur de Français.

(*Musiques et acclamations.*)

ÉVA. — Choisis, Siegfried. Ne laisse pas exercer sur toi ce chantage d'un passé que tu ne connais plus et où l'on puisera toutes les armes pour t'atteindre, toutes les flatteries et toutes les dénonciations. Ce n'est pas un chien que cette femme a placé en appât dans la France. C'est toi-même, toi-même en inconnu, ignoré, perdu pour toujours. Ne te sacrifie pas à ton ombre.

GENEVIÈVE. — Choisis, Jacques. Vous l'avez vu, j'étais disposée à tout cacher encore, à attendre une occasion moins brutale, à attendre des mois, à laisser mourir le chien... Il vieillit d'ailleurs. Le sort ne l'a pas voulu. J'attends l'arrêt.

(*On acclame au dehors. On illumine...*)

ÉVA. — Prends garde, Siegfried! Nos amis attendent mon retour. Ils vont venir. Ils vont essayer de te contraindre, cède à l'amitié.

Vois. Écoute. On illumine en ton honneur. On t'acclame. Entends la voix de ce peuple qui t'appelle. Cela vaut bien un aboiement... Entre cette lumière et cette obscurité, entre l'Allemagne et Black, que choisis-tu?

SIEGFRIED. — Que peut bien choisir un aveugle?

## ACTE QUATRIÈME

*Gare-frontière, divisée en deux parties par une planche à bagages et un portillon. Il fait encore nuit. Le douanier lit un journal.*

### SCÈNE I

LE DOUANIER FRANÇAIS, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE. — Il y a du nouveau en France, monsieur le Douanier?

PIETRI. — Aujourd'hui, oui... Le chef de gare de Bastia est promu à la première classe sur place.

GENEVIÈVE. — Je parlais de Paris.

PIETRI. — Non. Pas de nomination à Paris... Il n'a que cinquante-cinq ans. Ce sera un bel exemple de retraite hors classe.

GENEVIÈVE. — Peut-on savoir le nom de ce héros?

PIETRI. — Pietri, comme moi, mais il a plus de chance. A seize ans, à la gare de Cannes, il aide une vieille dame à traverser la voie. C'est la mère de Gambetta. Depuis il passe au choix. Moi, j'ai eu la déveine de trouver deux toises de dentelles dans la valise d'une présidente du Sénat. (*Il continue à lire.*)

GENEVIÈVE. — Monsieur le douanier, pourquoi tous les douaniers qu'on envoie en France sont-ils Corses?...

PIETRI. — Il n'y a encore que les Corses pour comprendre que la France est une île.

GENEVIÈVE. — Ça a aussi le grand avantage de parfumer à l'ail toute la frontière française... C'est du hareng que vous grillez là?

PIETRI. — Non, c'est mon café au lait... Vous êtes bien bavarde, mademoiselle.

GENEVIÈVE. — C'est que j'ai été si muette ces jours derniers... Je ne sais si c'est pour parler avec les Corses ou les douaniers que je suis douée particulièrement, mais en effet, ce matin, je me sens très bavarde.

PIETRI. — Si vous voulez me faire plaisir, ne vous balancez donc pas comme cela sur la ligne idéale.

GENEVIÈVE. — Sur la ligne idéale?

PIETRI. — Expression technique des douanes. Ça désigne la frontière... Vous la voyez bien, cette ligne en jaune qui coupe la salle et se perd dans le buffet et les lavatory, c'est la ligne idéale.

GENEVIÈVE, *s'éloignant.* — C'est dangereux?

PIETRI. — Je vois que vous ne le faites pas exprès, mais toute la journée une bande de maniaques, sans en avoir l'air, passent leur pied

sous le portillon, ou se mettent à cheval sur la ligne. Un médecin de Berlin vient parfois les examiner. Il appelle cela des sadiques. Je ne vois vraiment pas le plaisir que le sadisme peut procurer. J'ai été douanier du port de Nice et je vous assure que je ne m'amusais pas à tremper mes pieds dans la mer.

GENEVIÈVE. — Peut-être n'aimez-vous pas les voyages sur l'eau.

PIETRI. — Sur la terre non plus... Tel que vous me voyez, je ne suis jamais allé en Allemagne... Entrez, puisque vous avez vos papiers, chauffez-vous.

GENEVIÈVE *entre et s'assied près du poêle.* — Il ne s'est pas éteint de la nuit, votre poêle!

PIETRI. — Éteint! Ce n'est pas du charbon d'ici. Les douanes ont les bonnes adresses. Elles le font venir du Midi. C'est du vrai Carmaux.

GENEVIÈVE. — Vous ne préférez pas le chauffage central, comme ils l'ont mis à côté?

PIETRI. — Est-ce que vous le préférez, vous? Est-ce que vous vous chauffez les mains à leur calorifère? Et tous les animaux de la gare allemande, le chien du chef, la cigogne du buffet! Il ne s'écoule pas d'heure où je n'aie à leur faire repasser à coups de pied dans le derrière la ligne idéale...

GENEVIÈVE. — Cela fait deux chauffages dans la même salle. Cela doit intriguer les voyageurs.

PIETRI. — Les voyageurs sauront que l'Allemagne a le chauffage central et la France le chauffage individuel. Ça m'étonne qu'ils n'aient pas encore installé, à côté, le fumage central pour les fumeurs. Je sais que le réseau intrigue avec l'union des droites et la gare allemande pour me mettre des radiateurs. Ce jour-là, je cesse d'être douanier.

GENEVIÈVE. — Ce serait dommage. Ça doit être intéressant d'être douanier.

PIETRI. — C'est jusqu'ici le seul moyen connu de devenir brigadier des douanes... Vous prenez le train de huit heures, Mademoiselle?

GENEVIÈVE. — J'espère. Si quelqu'un que j'attends arrive par le train de Gotha.

PIETRI. — C'est pour patienter que vous avez perdu votre temps à me faire la conversation?

GENEVIÈVE. — Je n'ai pas perdu mon temps. Vous ne pouvez savoir quelle force cela m'a redonné d'entendre parler à nouveau, de retraite hors classe, de manille, de plat à l'ail. C'est une bouffée d'oxygène pour un organisme français.

PIETRI. — Nous n'avons pas parlé de manille.

GENEVIÈVE. — Si, si. C'était compris dans l'ensemble. En tout cas, cela m'a donné soif et faim d'entendre parler d'apéritif.

PIETRI. — Nous n'avons pas parlé d'apéritif.

GENEVIÈVE. — C'est curieux. J'ai l'impression que nous n'avons parlé que de cela... Oui, pour la première fois depuis trois jours, j'ai faim. Faim d'omelette au lard et de poulet rôti.

PIETRI, *bougon.* — Le buffet allemand est ouvert. Ils ont une spécialité de boulettes de mie de pain au cumin.

(*Le douanier allemand entre et époussète hâtivement une banquette de cuir.*)

PIETRI. — Guten Tag, Schumann.

SCHUMANN. — Bonchour, Pietri.

PIETRI. — Je croyais qu'il était convenu que chacun épousséterait en partant de la ligne idéale vers l'extérieur... Tu pourrais garder ta poussière pour ton pays.

SCHUMANN. — Excuse.

PIETRI. — Quels sont ces deux hommes en manteau qui font les cent pas sur ton quai?... Je t'avertis que je les fouille... A cause du mois de janvier, tous tes voyageurs m'introduisent des jouets. J'ai pincé, hier encore, sur ta bonne sœur deux mécanos complets. Je suis sûr qu'ils sont pleins de toupies à vapeur, ces deux individus.

SCHUMANN. — Aucune chance... Ce sont les deux généraux qui ont pris un train spécial pour arriver avant le train de Gotha... Ils attendent quelqu'un...

(*Geneviève voit les deux généraux passer et va rapidement vers le buffet allemand où elle entre.*)

PIETRI. — Vous pourriez fermer votre portillon, mademoiselle. (*Il éternue.*) Les gens ne se rendent pas compte du courant d'air que c'est pour un douanier, un portillon de frontière ouvert...

## SCÈNE II

LEDINGER, WALDORF.

*Les deux généraux entrent, introduits par Schumann.*

WALDORF. — Il passera ici?

SCHUMANN. — Tous les voyageurs qui vont en France passent ici. Excellence... Son train entre en gare. Vos Excellences ont des ordres?

WALDORF. — Nous repartons pour Gotha par le premier rapide. Vous retiendrez nos places.

SCHUMANN. — Entendu, Excellence. Deux places.

WALDORF. — Non. Trois.

(*Schumann sort.*)

LEDINGER. — Il est parti déguisé, Waldorf?

WALDORF. — Non. Il a pris un vêtement noir. Son propre deuil, Cela doit faire assez triste sur la neige.

LEDINGER. — Cette femme est avec lui?

WALDORF. — Ils ne se sont pas revus. Elle a disparu quelques heures avant lui. Il est parti seul, sans bagages.

LEDINGER. — Il avait déchiré des papiers, m'a-t-on dit?

WALDORF. — Rien d'important. Sa carte d'entrée gratuite dans les musées allemands, ses permis de demi-place pour l'opéra et pour le canotage sur les lacs bavarois. Il y a pas mal de belles choses dans la vie pour lesquelles il va payer maintenant plein tarif.

LEDINGER. — Il n'a laissé aucune lettre?

WALDORF. — Deux. L'une pour le receveur des impôts; il payait ce qu'il devait à la date d'hier. L'autre pour la ville, il lègue ce qu'il possède à des œuvres. Un vrai mort, quoi, Ledinger!

LEDINGER, *qui observait par le vitrage.* — Voilà le mort!

(*Ils se lèvent, face à la porte.*)

## SCÈNE III

*Siegfried entre, aperçoit les généraux, s'arrête.*

WALDORF. — Bonjour, Excellence.

SIEGFRIED. — Bonjour, Waldorf... C'est pour me dire adieu que vous êtes venu jusqu'ici?

WALDORF. — Non, Excellence.

SIEGFRIED. — C'est pour me replacer là où l'Allemagne m'a trouvé jadis, dans mon berceau allemand, dans une gare?

WALDORF. — Non, Excellence.

SIEGFRIED. — C'est pour me retenir, pour me ramener avec vous?

WALDORF. — Oui.

LEDINGER, *avançant un peu.* — Nous venons vous supplier, mon cher Siegfried, de revenir sur votre décision.

SIEGFRIED. — J'ai eu à décider de quelque chose?

WALDORF. — Du choix de votre patrie.

SIEGFRIED. — Cette décision avait été prise le jour où je suis né.

LEDINGER. — Vous avez eu deux naissances, Siegfried...

SIEGFRIED. — Il en est des naissances comme des morts. La première est la bonne.

LEDINGER. — Le temps presse, Siegfried. Nous nous parlons entre deux trains.

SIEGFRIED. — Justement... (*Ledinger s'approche avec élan de Siegfried.*) Qu'avez-vous, mon cher Ledinger?

LEDINGER. — Revenez avec nous, mon ami. Vous souffrez. Vous avez maigri. Revenez.

SIEGFRIED. — Oui, j'ai maigri, Ledinger. Mais, autant que de la grandeur de la perte, c'est de la grandeur du cadeau que j'ai souffert ces nuits dernières. Un convalescent, comme moi, aurait plutôt besoin d'une patrie minuscule. Celui qu'on ampute subitement de l'Allemagne et sur lequel on charge la France, il faudrait que les lois de l'équilibre fussent vraiment bouleversées pour qu'il n'en éprouvât aucun trouble. Je vous dirai que j'ai songé, avant-hier, à disparaître, à chercher un asile dans un troisième pays, dans un pays que j'aurais choisi autant que possible sans voisins, sans ennemis, sans inaugurations de monuments aux morts, sans morts. Un pays sans guerre passée, sans guerre future... Mais plus je le cherchais sur la carte, plus les liens au contraire qui m'attachent aux nations qui souffrent. et pâtissent se resserraient, et plus je voyais clairement ma mission.

WALDORF. — Quelle est cette mission?

SIEGFRIED. — Simplement celle du fonctionnaire. Je suis du pays des fonctionnaires : Servir.

WALDORF. — C'est la devise de tous ceux qui aiment commander. On ne commande bien qu'à l'Allemagne.

SIEGFRIED. — Servir mon pays.

LEDINGER. — S'il s'agit pour vous de servir, ô notre ami, revenez avec nous. On ne sert bien que l'Allemagne. C'est le seul pays du monde où les fonctions d'obéissance, de respect, de discipline aient encore la fougue de leur jeunesse. La moindre indication donne à notre patrie des puissances neuves et cette virginité cruelle qui justifie déchaînements et sacrifices. Toute nourriture d'État profite à l'Allemagne comme la phosphatine à un enfant géant. Que le serviteur de l'État chez nous dise un seul mot, et nos fleuves, au lieu de courir vers le Nord, deviennent de bienfaisants canaux, traversent de biais l'Allemagne et soixante millions de visages se tournent vers l'Orient ou vers l'Occident, et de nouvelles nations de l'honneur et du déshonneur surgissent. Abandonner le service de l'Allemagne pour celui d'un autre peuple, c'est, si vous êtes laboureur, renoncer à la terre où les plantes poussent en un jour pour celle où elles ne fleurissent que tous les cent ans. Si vous aimez les fruits, ne renoncez pas à elle, et surtout pour servir la France.

SIEGFRIED. — Il est difficile de servir la France?

LEDINGER. — Pour celui qui aime modeler l'âme d'un pays, pétrir son avenir, impossible.

SIEGFRIED. — Pourquoi, Ledinger?

LEDINGER. — La France possède cette particularité d'avoir un destin si net que seuls des esprits chimériques peuvent s'imaginer la conduire, et des esprits hypocrites le laisser croire à son peuple. C'est le seul pays du monde dont l'avenir semble toujours strictement égal à son passé. Le sens de ses institutions, de ses fleuves, de sa race, est depuis si longtemps trouvé que les commandements de la patrie ne sont plus donnés aux Français par les voix de leurs chefs, mais par des voix intérieures, comme de vrais commandements. Qu'iriez-vous faire dans ce pays qui ne comporte plus que des améliorations de détail à son hygiène ou à ses lois? Ses artisans servent la France, ses écrivains, ses ingénieurs, ses pyrograveurs. Ses miniaturistes la servent, car on ne peut plus la servir qu'en l'ornant, fût-ce sur un centimètre carré. Mais cette succession annuelle ou mensuelle de gouvernements, presque rituelle, vous prouve que ses meilleurs hommes d'État n'ont jamais d'autre ambition que de faire les extras d'un pilote invisible et silencieux.

SIEGFRIED. — Je la servirai. J'ai des dispositions pour le jardinage.

WALDORF. — C'est votre dernier mot, Excellence?

SIEGFRIED. — C'est mon dernier mot d'Excellence.

(*Un silence.*)

WALDORF. — Soit, Siegfried... Il faut bien que nous nous inclinions.

Mais en revanche nous devons exiger de vous un sacrifice... Puis-je parler?

(*Siegfried fait un geste affirmatif.*)

WALDORF. — Vous voilà adossé à une autre frontière. Mais les Allemands vous croient encore au centre de l'Allemagne. Nos postes sont combles de lettres qui vous cherchent. Chaque cœur allemand contient votre nom comme son noyau. Nous pensons qu'il serait criminel de détruire votre propre tâche en disant à ce peuple, qui vous a donné sa foi, que vous n'existez plus pour lui, que vous l'avez quitté.

SIEGFRIED. — Je comprends. Vous préférez lui dire que je n'existe plus?

WALDORF. — Ne serait-il pas plus utile et plus beau que vous disparaissiez pour le peuple allemand comme vous lui êtes né? Craignez de changer en stupeur, peut-être en un scandale néfaste aux deux pays, l'amour que nous tous avons pour vous. Il suffirait que nous attestions, Ledinger et moi, vous avoir vu blessé l'autre nuit auprès du quartier incendié, et tomber dans les flammes.

SIEGFRIED. — C'est votre avis, Ledinger?

LEDINGER. — Oui, Excellence.

SIEGFRIED. — Cela ne surprendra personne? Le remède n'est pas pire que le mal?

LEDINGER. — Certes non! A aucun événement les hommes ne sont plus préparés qu'à la mort de leurs grands hommes. Que le camarade avec lequel ils mangèrent la veille du saucisson ait pu quitter la vie, cela dépasse leur imagination. Mais la mort de leur grand savant, de leur grand général, est pour ceux qui l'aiment une preuve de son caractère divin et insaisissable, et pour les envieux une flatterie.

SIEGFRIED. — Je déteste flatter. Siegfried vivra.

LEDINGER. — Croyez Waldorf, Excellence, il a raison. Je pencherais seulement pour un autre genre de mort qui ne lie pas trop étroitement votre nom à la politique. La gloire de Siegfried doit être au-dessus des partis. Je pencherais pour une mort accidentelle, une chute dans la rivière, ou plutôt dans l'un de ces lacs si transparents et où pourtant rien ne se retrouve.

SIEGFRIED. — Vous êtes généreux, mes amis. Vous m'offrez une mort glorieuse. J'ai le choix. Je peux mourir à la façon des phénix, dans le feu d'un bazar de luxe. Je peux mourir à la façon de nos héros romantiques, dans ces étangs, d'ailleurs gelés, où Ledinger me pousse de ses sympathiques mains... Une mort, avec prime, avec une prime rarement réservée aux morts, la vie... Je n'accepte pas. Un monument en pied à Munich pour Siegfried, une colonne brisée à Paris pour Forestier. Je serais trop inutile entre ces deux cadavres.

LEDINGER. — Vous préférez vivre entre deux ombres?

SIEGFRIED. — Je vivrai simplement. Siegfried et Forestier vivront côte à côte. Je tâcherai de porter honorablement les deux noms et les deux sorts que m'a donnés le hasard. Une vie humaine n'est pas un ver. Il ne suffit pas de la trancher en deux pour que chaque part

devienne une parfaite existence. Il n'est pas de souffrances si contraires, d'expériences si ennemies qu'elles ne puissent se fondre un jour en une seule vie, car le cœur de l'homme est encore le plus puissant creuset. Peut-être, avant longtemps, cette mémoire échappée, ces patries trouvées et perdues, cette inconscience et cette conscience dont je souffre et jouis également, formeront un tissu logique et une existence simple. Il serait excessif que dans une âme humaine, où cohabitent les vices et les vertus les plus contraires, seul le mot « allemand » et le mot « français » se refusent à composer. Je me refuse, moi, à creuser des tranchées à l'intérieur de moi-même. Je ne rentrerai pas en France comme le dernier prisonnier relâché des prisons allemandes, mais comme le premier bénéficiaire d'une science nouvelle, ou d'un cœur nouveau... Adieu. Votre train siffle. Siegfried et Forestier vous disent adieu.

WALDORF. — Adieu, Siegfried. Bonne chance. Mais il nous est dur de voir celui qui voulait ruiner l'Allemagne et celui qui l'a sauvée prendre le même train, à un jour d'intervalle, et gagner le même refuge.

SIEGFRIED. — Je suis moins à plaindre, Waldorf, ma terre d'exil est ma patrie.

LEDINGER. — Adieu, Siegfried. Bonne chance. Songez à ce masque que portent tous les Français, qui les préserve de respirer les gaz délétères de l'Europe, mais qui obstrue souvent et leur respiration et leur vue.

SIEGFRIED. — Je serai le Français au visage nu. Cela fera pendant à l'Allemagne sans mémoire.

(*Les généraux s'inclinent et sortent.*)

## SCÈNE IV

*Resté seul, Siegfried avance machinalement vers le côté français, et traverse sans s'en rendre compte le portillon. Le douanier installé derrière un guichet l'interpelle.*

PIETRI. — Eh, là-bas!

SIEGFRIED. — Vous m'appelez?

PIETRI. — Qu'est-ce que vous faites là?

SIEGFRIED. — Comment là?

PIETRI. — Qu'est-ce que vous faites en France?

SIEGFRIED. — Ah, en France...

PIETRI. — Vous voyez bien la ligne jaune sous le portillon, c'est la frontière.

SIEGFRIED. — Je l'ai passée?

PIETRI. — Oui... Repassez-la!

SIEGFRIED. — J'entre en France justement. J'ai mes papiers.

PIETRI. — On entre en France à 7 h. 34, et il est 7 h. 16.

(*En sortant par le portillon, Siegfried fait une caresse à la chaleur du poêle.*)

PIETRI, *adouci.* — C'est pour vous chauffer ou pour entrer en France que vous étiez venu dans ma salle?

SIEGFRIED. — Pourquoi?

PIETRI. — Vous pouvez vous chauffer par-dessus la planche; ça m'est égal que vos mains soient en France.

SIEGFRIED. — Merci. (*Siegfried se chauffe les mains, accoudé à la planche, l'œil attiré par le paysage d'enfance que l'aube éclaire.*) C'est la première ville française qu'on voit là?

PIETRI. — Oui, c'est le village.

SIEGFRIED. — Il est grand?

PIETRI. — Comme tous les villages. 831 habitants.

SIEGFRIED. — Comment s'appelle-t-il?

PIETRI. — Comme tous les villages. Blancmesnil-sur-Audinet.

SIEGFRIED. — La belle église! La jolie maison blanche.

PIETRI. — C'est la mairie.

SIEGFRIED. — Et cette statue en bronze au bout du mail, c'est Louis XIV?

PIETRI. — Non, c'est Louis Blanc... Vous pouvez vous occuper de vos gros bagages. Il est temps. J'y vais.

SIEGFRIED. — Je n'ai pas de gros bagages.

PIETRI. — Vous les avez envoyés d'avance.

SIEGFRIED. — Oui, sept ans d'avance.

PIETRI. — Sept ans? Alors ça ne regarde plus la douane, ça regarde la consigne.

## SCÈNE V

SIEGFRIED, GENEVIÈVE.

SIEGFRIED. — Que faites-vous dans cette gare, Geneviève?

GENEVIÈVE. — Je cherchais quelqu'un.

SIEGFRIED. — Celui que vous cherchez n'est pas ici, Geneviève.

GENEVIÈVE. — Ne croyez pas cela. Il est là quand j'y suis... Vous paraissez surpris de me trouver aujourd'hui si peu lugubre, presque gaie... C'est que cet être que vous dites invisible, muet... je le vois, je l'entends.

SIEGFRIED. — Pourquoi m'avoir suivi?

GENEVIÈVE. — Depuis avant-hier, je vous suis, Jacques. J'avais pris une chambre en face de votre chambre. Je vous ai vu de ma fenêtre toute la nuit... Vous n'avez guère dormi.

SIEGFRIED. — Jacques a dormi. Siegfried a veillé.

GENEVIÈVE. — Vous êtes resté au balcon jusqu'à l'aube. C'était imprudent par ce froid. Je n'ai pas osé vous faire signe de rentrer. J'ai pensé que vous vous entreteniez avec quelqu'un d'invisible, avec quelque chose muette, avec la nuit allemande, peut-être.

SIEGFRIED. — Je me croyais seul avec elle.

GENEVIÈVE. — Non, j'ai tout vu. Quand la neige est tombée, vous êtes resté là. Vous étiez tout blanc. Vous étendiez vers elle votre main,

votre main couverte d'elle. Regardez la nuit, caresser la neige, c'est une étrange façon de dire adieu à l'Allemagne.

SIEGFRIED. — C'est pourtant l'adieu qui m'a le plus coûté. C'est de cette neige qui recouvre des continents, de ces étoiles, indivises pour l'Europe, de ce torrent à voix aussi latine que germaine, que me venaient les suprêmes appels de ce pays. Sur toute cette étendue, où les morts et les vivants étaient pareillement couchés, et dont seules les statues trouaient le linceul, il y avait une allure des vents, une ronde des reflets, une conscience nocturne dont je ne pouvais me détacher. Les grands hommes d'un pays, son histoire, ses mœurs, c'est presque un langage commun aux peuples, tandis que l'angle d'incidence sur lui des rayons de la lune, c'est un bien que nul ne peut lui ravir. Si bien que lorsque la nuit a pâli, hier matin, c'était mon passé qui pâlissait. Il me semblait que j'avais pris mon vrai congé, et que j'étais prêt.

GENEVIÈVE. — Vous me soulagez, Jacques, je craignais tellement dans votre cœur une confrontation plus terrible. Je voyais lutter en vous chaque vertu et chaque gloire de votre patrie passagère et de votre patrie retrouvée. Je m'étais juré le silence. Passer des armes en sous main à un duelliste, fût-il Bayard ou Napoléon, m'eût répugné. Mais s'il s'agit d'un duel entre aubes et crépuscules, d'un concours entre torrents et lunes, je suis déliée de tout scrupule...

SIEGFRIED. — Pourquoi m'avoir suivi?

GENEVIÈVE. — Pourquoi m'avoir fuie, Jacques? Vous ne pensiez pas que je pourrais vous laisser rentrer en France sans vous rendre tout ce que j'ai de vous, toute cette consigne de souvenirs, d'habitudes, que j'ai gardée fidèlement, et vous laisser aller en aveugle dans votre nouvelle vie? Siegfried est sauf. Occupons-nous un peu de Forestier. C'est lui qu'il faut refaire maintenant. Confiez-vous à moi.

Ne craignez pas que je recrée, comme Éva, un homme artificiel, inventé par mon amitié. Je sais tout de vous. Jacques était très bavard.

SIEGFRIED. — Vous entreprenez une tâche bien longue.

GENEVIÈVE. — Bien longue? Il est 7 h. 18. Nous partons à 7 h. 34. C'est plus qu'il n'en faut pour que je vous rende, au seuil de votre existence neuve, toutes vos vertus originelles.

SIEGFRIED. — Les vertus! Et les défauts?

GENEVIÈVE. — Ceux-là reviendront sans moi. Il suffira que vous viviez avec quelqu'un que vous aimiez... Non, je ne veux pas que, si un douanier français vous arrête, un douanier curieux qui vous demande si vous êtes courageux, si vous êtes prodigue, quels sont vos plats préférés, vous ne puissiez lui répondre. Cet air gauche que vous avez, celui d'un cavalier sur une monture dont il ne connaît pas les manies, il doit disparaître, dès aujourd'hui. Approchez, Jacques. Je vais vous délier de tous ces secrets que vous ne compreniez pas. (*Elle s'assied sur le banc et l'attire.*) Approchez. Rien de Jacques n'a changé. Chacun de vos cils a miraculeusement tenu au bord de vos paupières. Vos lèvres avaient déjà de mon temps, avant de goûter à tous les maux, ce pli doux et amer, donné d'ailleurs par

les plaisirs. Tout ce que tu crois sur toi la trace du malheur, c'est peut-être à la joie que tu le dois. Cette cicatrice que tu portes au front, ce n'est pas la marque de la guerre, mais d'une chute de bicyclette dans une partie de campagne. Jusqu'à tes gestes sont aussi plus anciens que tu ne crois. Si tes mains s'élèvent parfois à ton cou, c'est que tu portais autrefois une régate et tu tirais à chaque instant sur elle. Et ne crois pas que ton clignement de l'œil vienne de tes souffrances, de tes doutes : tu l'avais pris, à porter un monocle, malgré mes avis. J'ai acheté une cravate hier, avant de quitter Gotha. Tu vas la mettre.

SIEGFRIED. — Le douanier nous regarde.

GENEVIÈVE. — Tu étais hardi, courageux, mais tu as toujours eu peur des douaniers qui regardent, des voisins qui écoutent. Ce n'est pas l'Allemagne qui t'a rendu aussi prudent et méfiant. Quand tu me conduisais en canot sur la Marne et que nous divaguions sans fin, il suffisait du chapeau d'un pêcheur pour te faire ramer en silence.

SIEGFRIED. — Ramer? Je sais ramer!

GENEVIÈVE. — Tu sais ramer, tu sais nager, tu plonges. Je t'ai vu plonger une minute entière. Tu ne revenais pas. Quel siècle d'attente! Tu vois, je te rends déjà un élément. Toutes les rivières que nous allons rencontrer en chemin, tu auras déjà avec elles ton assurance d'autrefois. C'est avec toi même que j'ai vu la mer pour la première fois. Elle était immense, sournoise. Tout son calme me menaçait. Mais j'étais sans crainte. J'étais près de toi. L'as-tu revue?

SIEGFRIED. — Non.

GENEVIÈVE. — Et les montagnes! Tu ne saurais t'imaginer comme tu gravis facilement les montagnes. A chaque rocher, tu me déchargeais d'un fardeau, d'un vêtement. Tu arrives à leur sommet avec des sacs à main, des ombrelles, et moi presque nue.

(*Un silence.*)

SIEGFRIED. — Où vous ai-je rencontrée?

GENEVIÈVE. — Au coin d'une rue, près d'un fleuve.

SIEGFRIED. — Il pleuvait sans doute? Je vous ai offert un parapluie, Geneviève, comme on fait à Paris?

GENEVIÈVE. — Il faisait beau. Il faisait un soleil incomparable Tu as pensé peut-être que j'avais besoin d'être protégée contre ce ciel inhumain, ces rayons, cette beauté. Je t'ai accepté pour compagnon. Nous allions le long de la Seine. A chaque minute de cette journée, je t'ai découvert comme tu te découvres toi-même aujourd'hui. Je savais, le soir, quels sont tes musiciens, tes vins, tes auteurs, qui tu avais aimé déjà. Je te dirai cela aussi, si tu le désires. Le lendemain, nous avons fait une autre promenade, presque la même, mais dans ton automobile. Je me préparais à faire cette promenade toute ma vie, à une vitesse chaque jour décuplée.

SIEGFRIED. — Mon automobile? Je sais conduire?

GENEVIÈVE. — Tu sais conduire. Tu sais danser. Que ne sais-tu pas? Tu sais être heureux. (*Un silence.*)

SIEGFRIED. — Je vous aimais?

GENEVIÈVE. — Toi seul l'as su. Je comptais sur ton retour pour le savoir moi-même.

(*Un silence.*)

SIEGFRIED. — Nous étions seulement fiancés, Geneviève?

GENEVIÈVE. — Non, amants.

(*Il se lève.*)

GENEVIÈVE. — Tu sais être cruel. Tu sais tromper. Tu sais mentir. Tu sais combler une âme d'un mot. Tu sais d'un mot éteindre une journée d'espoir. Pas de dons trop particuliers pour un homme, tu vois. Tu sais, même avec ta mémoire, oublier... Tu sais trahir.

(*Il va vers elle.*)

SIEGFRIED. — Je sais te prendre ainsi?

GENEVIÈVE. — Le douanier nous écoute. C'est cela, tire ta régate...

SIEGFRIED. — Je sais te serrer dans mes bras?

GENEVIÈVE. — Ah! Jacques. Dans le pays de l'amour ou de l'amitié cet élan que tu sens au fond de toi vers l'avenir, c'est là le vrai passé. Viens vers cette patrie sans condition, et sans scrupule.

SIEGFRIED. — Je savais te plaire, te parler?

GENEVIÈVE. — Tu me parlais de mon passé à moi. Tu en étais jaloux. Tu ne me croyais pas. J'étais le Forestier d'alors.

(*Un silence.*)

SIEGFRIED, *qui tient toujours Geneviève.* — Qui es-tu, Geneviève?

GENEVIÈVE. — Tu dis, Jacques?

SIEGFRIED. — Qui es-tu?... Pourquoi souris-tu?

GENEVIÈVE. — Je souris?

SIEGFRIED. — Pourquoi ces larmes?

GENEVIÈVE. — Parce que Jacques reviendra. J'en suis sûre maintenant. Qui je suis? Ton démon a donc enfin lâché sa propre piste pour celle d'une autre... Tu es sauvé... Un passé? Ah! Jacques, n'en cherche plus pour nous deux. N'en avons-nous pas un nouveau? Il n'a que trois jours, mais heureux ceux qui ont un passé tout neuf. Ce passé de trois jours a déjà fait disparaître pour moi celui de dix années. C'est dans lui que chacune de mes pensées va chercher maintenant sa joie ou sa tristesse... Te souviens-tu, dans la pension, quand tu es arrivé vers moi, claquant les talons pour te présenter? Tu mets du fer, pour qu'ils claquent ainsi, ou les Allemands ont-ils d'eux-mêmes ce son d'acier? Comme cela est loin, mais comme je le vois! Tu avais tiré de ta pochette un beau mouchoir saumon et vert pour plaire à cette Canadienne. Veux-tu prétendre que tu as oublié tout cela?

SIEGFRIED. — Non. Je me souviens.

GENEVIÈVE. — Te souviens-tu de notre leçon, de ta méchanceté à propos de la neige, de ta cruelle ironie à propos de ma robe de fermière?

SIEGFRIED. — Je me souviens. Tu avais mis un chapeau gris perle avec un ruban gris souris, pour plaire à cet Allemand.

GENEVIÈVE. — Lui plaisais-je?

SIEGFRIED. — Te souviens-tu de mon retour subit avant l'émeute, de nos adieux, de ce parapluie que je revenais chercher contre l'inquiétude, le désespoir? Comme il a plu, Geneviève!

GENEVIÈVE. — Quel grand feu de bois nous allumerons, ce soir, pour nous sécher. (*Sonnerie.*)

SIEGFRIED. — Voici le train. Passons... Passe la première, Geneviève.

GENEVIÈVE. — Pas encore...

SIEGFRIED. — Mais c'est le signal allemand pour fermer les portières!

GENEVIÈVE. — C'est le signal français pour accrocher le cheval blanc à la plaque tournante... J'ai à te dire un mot.

SIEGFRIED. — Tu le diras là-bas...

GENEVIÈVE. — Non. C'est de ce côté-ci de la ligne idéale que je dois te le dire... Te souviens-tu, toi qui te souviens de tout, que jamais je ne t'ai appelé par ton nom allemand?

SIEGFRIED. — Mon nom allemand?

GENEVIÈVE. — Oui. Je me suis juré de ne jamais le prononcer. Un supplice ne l'arracherait pas de ma bouche...

SIEGFRIED. — Tu avais tort. C'est un beau nom. Alors?

GENEVIÈVE. — Alors? Approche... Laisse ce portillon...

SIEGFRIED. — Me voilà...

GENEVIÈVE. — Tu m'entends, Jacques?

SIEGFRIED. — Jacques t'entend.

GENEVIÈVE. — Siegfried!...

SIEGFRIED. — Pourquoi Siegfried?

GENEVIÈVE. — Siegfried, je t'aime!

JEAN GIRAUDOUX

# LES CHARDONS DU BARAGAN[1]

Après une semaine de mauvais temps, le soleil ayant brûlé pendant quelques jours, Trois-Hameaux décida de faire la cueillette du maïs. Chaque famille laissa tomber ses préoccupations habituelles, et la commune tout entière — hommes, femmes, enfants, vieillards, bétail, chiens, chats, et même quelques pourceaux — se rua sur les champs. Leurs propres champs, pour ceux, peu nombreux, qui en avaient et qui pouvaient se passer de la terre du boyard. Les champs du boyard, *d'abord*, pour les innombrables qui étaient des « pauvres collés à la terre » et qui n'ensemençaient que sur les terres cédées *à conditions* par le maître-seigneur. Et une de ces « conditions » était : les récoltes du boyard doivent être rentrées les premières.

Le spectacle de cette cueillette ne manqua ni de tristesse ni de gaieté. Tristesse, bien entendu : l'année avait été sèche; le maïs qui, habituellement, peut cacher un cheval dans sa masse, laissait voir entre les tiges les bêtes des *coulégatori*[2]. Quant aux épis, aux grains, les paysans les qualifiaient de « phtisiques ». Et ils s'en montraient fort mécontents :

— Non seulement nous ne pourrons rien vendre et, donc, rien rembourser de nos dettes, mais encore nous manquerons de *malaï*[3] avant le grand carême! Nous crèverons de faim cet hiver! Et le bétail aussi!

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 mai.
2. Gens qui font la cueillette.
3. Farine de maïs.

Le visage contracté de détresse, le *cojan* soupesait les épis, les regardait longuement, les flairait, se lamentait. C'étaient des pauvres diables, ces Vlachkans, pareils à ceux de chez nous, en Yalomitsa : maigres, la peau sur les os, le front plissé avant l'âge, l'œil terne, non rasés pendant des semaines. Sur leurs blouses, qui pendaient jusqu'aux genoux, on ne pouvait plus compter les pièces. Le pantalon, un amas de lambeaux. Pieds nus, tête nue. Vrais mendiants. Ils me faisaient de la peine comme s'ils avaient été tous mes parents. Leurs femmes, la trentaine passée, on eût dit des vieilles. Pressées dans ce travail, qui doit être fait rapidement, celles qui allaitaient abandonnaient leur bébé à quelque bambin un peu plus âgé, au milieu du maïs, où il hurlait jusqu'à étouffement. Des chiens allaient ronger leurs langues sales et leur lécher le visage. Alors l'aîné attrapait le mioche par un bras et partait à la recherche de sa mère, traînant la poupée vivante derrière lui, tel un paquet, et lui disant :

— La voilà, mama, la voilà!

Oui, elle n'était pas gaie, la vie des gens mariés. La jeunesse, en échange, s'étourdissait comme à une noce. Des cris, des chants, des rires, des baisers, des farces, des blouses rouge-feu, jaune-citron, bleu-vert, des chars pleins d'épis de maïs, et le soleil éblouissant par-dessus tout cela. Sous des regards embrasés par la passion, les amoureuses couraient l'une après l'autre en secouant leurs seins pointus. Avec plus de profit couraient alors les gars, qui écrasaient les seins pointus contre leurs mâles poitrines. On se débattait pour mieux se sentir et on protestait pour les yeux des mères, qui n'étaient pas contentes; mais cela importait peu.

Des chats et des chiens donnaient la chasse aux rats, qui surgissaient de partout. Des pourceaux, le joug au cou, s'enfuyaient, espiègles, un épis de maïs dans la gueule et la queue en tire-bouchon. Seules les bêtes de somme, pareilles aux gens mariés, ne prenaient aucune part aux plaisirs de la cueillette, elles ruminaient, indifférentes, la même tige sèche et la même mélancolie, en attendant l'heure où on les attellerait.

***

Dans le champ de père Toma régnait presque la même indifférence. C'est qu'ils étaient aussi mariés, et Toudoritza, qui ne l'était pas, en éprouvait du chagrin. Vêtue d'une blouse et d'une jupe à grands dessins aux couleurs éclatantes, le *toulpan*, blanc de neige, sur la tête, elle cueillait les épis avec une vitesse mécanique, sans en manquer un seul, comme il arrive parfois. Les paniers se remplissaient à vue d'œil. On allait les vider dans le char, où le maïs brillait au soleil comme de l'or. Les épis qui n'étaient pas suffisamment secs, on les attachait deux par deux, au moyen de leurs propres feuilles, tressées, et nous en accrochions jusqu'aux cornes des bœufs, au moment du départ pour le village.

J'aimais beaucoup à me trouver près de Toudoritza, pour laquelle je me serais jeté au feu, si cela avait pu diminuer son chagrin. Et elle, comprenant mon attachement de chien, se plaisait avec moi :

— Te suis-je chère, Mataké? Il paraît... Et c'est bien : je me sens si seule!

— Mais que puis-je te souhaiter, Toudoritza?

— Que Stana crève!... ou que le monde brûle!

C'était bien difficile de voir s'accomplir ce qu'elle voulait que je lui souhaite, car sa rivale se portait comme une belle pivoine et gambadait comme une génisse, là, tout près de nous, dans le champ du boyard. Et pour ce qui était du « monde » que Toudoritza voulait voir « brûler », ce monde-là se portait encore mieux que Stana. On le voyait, avec son beau *konak*, tout en chêne et en maçonnerie, hissé sur le flanc de la grande colline qui dominait le village, avec ses greniers qu'on remplissait de maïs, malgré la sécheresse, avec ses étables garnies de bétail, avec sa bruyante basse-cour et ses nombreux *argats* qui faisaient la navette entre les champs et le *konak*, en conduisant un magnifique attelage. Il n'était pas près de brûler, ce monde qui enlevait à Toudoritza son Tanasse et la rendait malheureuse.

Toute la commune prenait part au malheur de Toudoritza et toute la commune haïssait Stana, non pas tant parce que celle-ci se comportait comme une *târâtura*, mais parce que,

protégée par le boyard, son puissant amant, elle se tirait de la misère, devenait presque « une dame ». C'est cela plutôt, qui faisait du mal aux commères du village :

— Mais, — disaient-elles, pour se consoler, — cela ne lui portera pas bonheur, car Tanasse ne l'aime guère! Tanasse aime Toudoritza.

C'était vrai. Un soir, dans la taverne de père Stoïan, j'avais entendu Tanasse chanter une chanson, alors à la mode, et qu'on eût dit faite pour lui :

Viens que je t'embrasse sur les cils,
*Toudoritza néné!*
Et sur les yeux, et sur les sourcils,
*Toudoritza néné!*

— Gare à toi, Tanasse, que Stana ne t'entende! — lui criait le père Stoïan.

— Elle n'a qu'à entendre! — répondait-il, l'air narquois et feignant l'indifférence, quoique au fond navré de cette affaire.

— C'est un beau ménage que vous ferez là! — railla un paysan.

— Et puis après?... — s'écria Tanasse, la moutarde lui montant au nez.

— Rien... — fit l'autre, baissant le ton. — Je voulais seulement te dire que tu seras malheureux...

— Ça va, ça va, douce âme!...

On craignait Tanasse dans le village et même plus loin. Il buvait peu, se fâchait vite et cognait dur lorsqu'on en venait aux mains. Cependant, il paraissait doux, à en juger d'après ses yeux rêveurs, sa bouche souriante, ses mouvements lents.

Un autre jour, j'eus le plaisir de causer avec lui. C'était pendant le battage du maïs. Père Toma possédait une batteuse à main, machine chère, que tout villageois ne pouvait se payer. Aussi la prêtait-il volontiers, car il souffrait de voir, « au temps des machines, les paysans mettre les épis dans un sac et frapper dessus avec des gourdins, puis décortiquer à la main, comme au temps de Jésus-Christ », disait-il. Et, sortie de chez lui, la batteuse allait d'une chaumière à

l'autre, — on eût dit d'elle-même, — et faisait le tour du village, comme une annonciatrice de temps meilleurs. Afin de la préserver de mauvais traitements, c'est encore père Toma qui envoyait chaque jour un apprenti « pour voir comment ça marchait » et pour recommander aux paysans de « ne pas trop la bourrer », « ni permettre aux enfants de tourner à vide et surtout d'y introduire des clous ». Pour découvrir où elle se trouvait, on se guidait d'après le bruit qu'elle faisait en battant, car, d'autres machines semblables, seuls le maire et le pope en avaient, mais ils ne les prêtaient jamais, bien entendu.

C'est ainsi qu'un matin, ce fut moi que père Toma envoya pour voir où se trouvait la batteuse et comment elle se portait. Je la découvris chez Tanasse, battant vaillamment et épouvantant les poules. Une sœur de Tanasse l'alimentait raisonnablement, deux frères tournaient la roue, à tour de rôle, et un troisième, pas plus haut qu'une botte, faisait un grand vacarme pour qu'on lui permît à lui aussi de tourner. Deux frères et deux sœurs encore, assis autour d'une *albia* pleine d'épis, s'amusaient à décortiquer à la main. Une sœur travaillait, avec la mère; et le dernier né se faisait dorloter par le père, qui souffrait de rhumatisme chronique, ce qui ne l'empêchait pas de faire des enfants *anu'si gavanu*[1]. (Trois autres garçons travaillaient à Giurgiu!)

L'aîné de cette famille était le pauvre Tanasse. Il trimait comme quatre, au moment de mon arrivée, plein de poussière et suant à grosses gouttes.

— Vous êtes nombreux... — lui dis-je (pour dire quelque chose.)

— Oui... à table! Trois jours, un sac de *malaï*! On va moins vite pour trouver le *malaï*.

Puis :

— C'est toi qui es parti, avec Yonel, après les chardons?

— C'est moi... Dans le Baragan on crève de faim.

— Partout c'est le Baragan! Partout on crève de faim!

Comme je m'en allais, il me conduisit jusqu'à la porte :

— Dis au père Toma que demain je lui renvoie la machine, nettoyée, graissée, en règle. Personne n'en a plus besoin.

1. Un chaque année.

Et il ajouta, tout bas :

— Dis aussi à Toudoritza que je ne l'oublie pas!

***

Je fis la commission à l'un et à l'autre, puis nous plongeâmes tous au fond de la misère, qui est la vie du campagnard roumain. Un automne impitoyable s'abattit sur nos épaules, alors que personne n'avait encore pu rentrer une seule moyette de *ciocani*[1]. Les rafales de pluie mêlée de grêle changèrent le monde en un bourbier glacial. Les ruisseaux devinrent des fleuves. Champs et villages furent submergés. Plus de routes, mais un infini marécage, aussi loin que l'œil pouvait porter.

Heureux, alors, ceux qui avaient de quoi se chauffer et qui pouvaient se tenir derrière les carreaux battus par le vent, l'eau et la boue! Dans Trois-Hameaux, il n'y avait, hormis les bébés et les infirmes, qu'une douzaine de ces heureux-là. Tous les autres étaient dehors, fussent-ils des enfants ou des vieillards. Et leur vie n'avait plus rien d'humain, dans cette lutte pour une poignée de farine et pour une brindille à jeter au feu.

Sous un ciel si terreux qu'on eût dit la fin du monde, on voyait les chars avancer comme des tortues, sur des champs, sur des routes, sur une terre que Dieu maudissait de toute sa haine. Chars informes, bêtes rabougries, hommes méconnaissables, fourrage boueux, et nulle part de la pitié ni dans le ciel ni sur la terre. Et nous avions besoin de pitié divine autant que de pitié humaine, car les chars s'embourbaient ou se renversaient, car les bêtes tombaient à genoux et demandaient grâce, car les hommes battaient les bêtes et se battaient entre eux, car les *ciocani* pourrissaient dans les mares et il fallait en transporter les gerbes à dos d'homme, à dos de femme, à dos d'enfant, — et ces hommes, ces femmes, ces enfants n'étaient plus que des tas de hardes imbibées de boue, de grosses mottes de terre pantelant sous l'action de cœurs inutiles.

C'étaient les paysans roumains à l'automne de 1906.

1. Tiges de maïs, dont les feuilles servent de fourrage et le déchet de combustible.

***

Chez les peuples, seule la misère engendre l'ivrognerie. Le Roumain n'est pas ivrogne, mais il boit dès qu'il est malheureux. Il boit surtout lorsqu'il sent « le couteau lui pénétrer jusqu'à l'os », le couteau de la misère. Alors il est méconnaissable. Naturellement bon et résigné, il devient une brute que le crime même ne fait pas reculer.

Il n'y eut aucun crime, à Trois-Hameaux, cet automne-là, mais les paysans burent tout ce qu'ils avaient et ce qu'ils n'avaient pas. Je n'avais jamais vu un village presque entier se ruer désespérément sur l'alcool. D'habitude, chez nous, on ne boit que le dimanche. On se mit à boire, tous les jours, dès que que la terrible rentrée des *ciocani* fut terminée.

Cette rentrée, personne ne pouvait plus l'oublier. Avec raison. La moitié de la commune était tombée malade. Beaucoup moururent, les enfants surtout. Nombre de paysans avaient vu leurs bêtes crever en route. Et, après tous ces désastres, on s'aperçut à la fin que les *ciocani* moisissaient, pourrissaient. La famine ravageait déjà les étables de ceux qui ne comptaient que sur les *ciocani*. C'est alors que l'affolement s'empara des esprits.

Vers le début de novembre, une députation de paysans alla prier le maire de les conduire chez le boyard :

— Qu'il nous prête un peu de fourrage! Il en a, puisqu'il en vend toutes les semaines, par wagons!

Le maire, créature du boyard, les rudoya :

— Qu'il vous prête! qu'il vous prête! Dès que ça ne marche pas, hop chez le boyard : « Qu'il nous prête! » Comme si le boyard était Dieu! — Débrouillez-vous, *vous aussi*, un peu! Diable! — Et je ne veux plus vous entendre parler de ce que le boyard fait avec son avoir! S'il vend du fourrage, c'est son affaire!

Les *cojans* s'en allèrent seuls « à la cour », mais le boyard, député du département, venait de partir pour Bucarest la nuit même. Son administrateur les reçut encore plus mal que le maire : il les injuria grossièrement et les fit chasser par les *argats*[1]. Ils surent à quoi s'en tenir, de ce côté. Du côté de

1. Garçons de ferme.

Dieu aussi. Il ne leur restait que l'alcool, le grand consolateur autorisé par Dieu et par la loi. L'alcool seul pouvait satisfaire tout le monde. Sauf les femmes.

Les femmes payaient pour tout le monde : pour le mari, pour Dieu, pour la loi, pour le boyard, pour le manque de fourrage, et même pour le mauvais temps. Chaque soir, sur les *oulitza*[1] ténébreuses et défoncées, on pouvait voir une épouse, une mère, une sœur, poussant vers la chaumière un paysan qui s'écroulait tous les dix pas. La femme le suivait dans la boue, et elle recevait quelques bons coups. D'autres bons coups l'attendaient à la maison. Les lendemains matin il y avait toujours le repentir, car l'homme, au fond, n'était pas une brute. Il aidait alors au ménage, s'occupait du bétail, charriait l'eau et passait une bonne partie de la journée à trier les *ciocani*, brûlant les uns, desséchant les autres autour de la *soba*. Les foyers, d'habitude propres, devenaient ainsi des écuries : boue et moisissure jusque sur la table.

— Est-ce que l'enfer pourrait être pire, Seigneur! — se lamentaient les femmes.

Accroupi près du feu et cousant une *opinca*, l'homme répondait :

— Il faudrait brûler un jour tous les *konaks* et même Bucarest...

Mais cela, il ne pouvait pas le faire seul, ni le jour même. Il pouvait tout au plus reprendre le chemin de l'auberge. C'est ce qu'il faisait, vers le soir, quand l'ennui, le pressentiment de l'avenir sombre et quelques voisins, aussi malheureux que lui, survenaient et lui rappelaient l'heure de la douce consolation.

***

Chez père Toma, — ou chez « les carrossiers », comme on disait, — il n'y avait pas beaucoup plus de bien-être. La famine ne les menaçait pas, il est vrai, mais le manque d'argent pour le paiement des dettes était le même, surtout en cette année de sécheresse, où peu de villageois avaient été disposés à commander de nouvelles voitures. Les répa-

1. Sentiers.

rations d'automne, abondantes autrefois, allèrent de pair. Aussi, on se tournait un peu les pouces, en bricolant autour du bétail, en bavardant et en faisant des *floricele*[1].

Père Toma et ses deux gendres, quoique sobres, allaient quand même « tuer le temps » au cabaret du père Stoïan, qui était contigu à la forge. Les femmes restaient chez elles, toujours occupées à quelque chose. Et nous, les apprentis, nous étions partout, mêlant un rien de travail à beaucoup de flânerie. Le plus souvent je me plaisais à être seul, car « un étranger est toujours un étranger », dans une commune comme dans une famille. Lorsqu'on se fâchait, on m'appelait « lièvre de neuf frontières ». On répétait aussi, à qui la demandait et à qui ne la demandait pas, « l'histoire avec les chardons » :

— Ce sont les chardons qui nous l'ont amené *pechkesh*[2]!

Ce n'était pas dit méchamment, mais cela me faisait mal quand même. J'étais un garçon qu'on avait « ramassé sur le chemin », par pitié. Ce n'est pas plaisant de se l'entendre dire, lorsqu'on a quinze ans et pas mal d'amertume déjà avalée. Cela se tasse dans le cœur, qui se gonfle parfois et vous fait pleurer, en songeant à la petite chaumière de Laténi, à la mère, morte, et au père, perdu dans le monde.

Brèche-Dent, naturellement, était chez lui, si bien qu'il m'oublia, s'éloigna de moi, petit à petit. En revanche, je gagnai le cœur de Toudoritza, parce qu'elle aussi était seule dans son malheur. Je devins le confident de ses plus chaudes larmes. Et elle en versait. C'est que Tanasse, contrairement à un reste d'espoir qu'elle nourrissait, venait de se marier avec Stana.

Noce « honteuse », disait le village, en dépit de la présence de « Monsieur l'Administrateur », témoin, malgré lui, des nouveaux mariés. A cette noce on avait pu compter sur les doigts les paysans sympathiques au boyard, les « *fruntasii satului* », les seuls qui ne manquaient de rien. Ils étaient une douzaine. Au moment où la noce sortait de l'église, quelques voix dans la foule rappelèrent à Stana ses relations

1. Maïs grillé « petites fleurs ».
2. Cadeau.

coupables « avec le bourreau du village », et un gamin joua du tambour sur un pot fêlé.

Je m'y trouvais, ce dimanche-là, pour voir Tanasse à côté d'une femme qu'on appelait *târâtura*. Il était à plaindre, le pauvre, effondré, n'osant regarder personne en face. Il fut bien plus à plaindre le lendemain, le lundi matin. Nous étions, Costaké et moi, dans la forge, où nous mettions un peu d'ordre parmi les outils, quand nous le vîmes, dans ses habits de noce, se diriger droit vers l'auberge, à côté. Il passa sous nos yeux sans un mot, tête basse. Et cependant il nous aimait, Costaké était son meilleur ami .

— Il ne nous a pas vus, — dit Costaké. — Il doit être très malheureux... Allons le voir.

L'auberge était vide. Dans l'arrière-boutique, père Stoïan et Tanasse, tous deux debout, se versaient des petits verres, sans parler. Je me retirai dans un coin, un chat dans les bras, pour ne pas les gêner, mais longtemps ils ne se dirent rien. Tanasse était rouge à faire peur. Puis je le vis enlever de sa boutonnière la *bétéala*[1] et la petite branche de citronnier, et les glisser doucement sous la table :

— C'est fait, — dit-il, alors, d'une voix rauque en posant son regard sur Costaké. — Maintenant, la *târâtura* est ma femme...

— Dieu l'a voulu! — fit père Stoïan.

— Le chien l'a voulu! — s'écria Tanasse, — mais que je sois *chien* comme lui si je ne lui joue un mauvais tour, un de ces jours prochains!

— Tu te découvriras des compagnons, — dit Costaké, — tout un département. Il y a bien d'autres Tanasse auxquels il a fait épouser d'autres Stana.

***

De pareilles colères éclataient souvent dans la boutique de père Stoïan, car l'aubergiste avait lui aussi des griefs contre le propriétaire et tenait pour les paysans. Mais il y eut un jour une colère qui retentit au delà des murs de l'auberge.

C'était un dimanche, vers la fin novembre. Depuis quelques

1. Sorte d'enseigne que portent les mariés.

jours, un gel sec sévissait tel un torrent de feu, transformant la boue en silex. Pas un flocon de neige qui défendît les ensemencements de l'affreuse brûlure. C'est ce dont s'entretenaient pleins d'angoisse, les paysans rassemblés bien avant midi devant l'auberge. Comme c'était dimanche, celle-ci n'ouvrait qu'après la messe. On avait fait une loi comme cela, pour que les paysans fussent obligés d'aller à l'église, au moins le dimanche matin, faute de cabaret ouvert. Mais les hommes n'y allaient quand même pas, laissant la messe à quelques « vieilles sourdes ». Ils venaient s'appuyer le dos contre les volets fermés de père Stoïan, en attendant la fermeture de l'église et l'ouverture du bistrot.

Par un soleil qui faisait étinceler le givre des acacias, jeunes et vieux, comiquement endimanchés d'un foulard écarlate, bavardaient avec des mines assombries, formant une masse compacte, quand le pope passa, furieux :

— Vous êtes des vauriens! — leur lança-t-il. — C'est étonnant que Dieu ne nous envoie pas ses foudres!

— Il nous les envoie, parbleu! mais il y a des heureux qui sont munis d'un paratonnerre! — riposta promptement une voix.

Alors seulement nous nous aperçûmes qu'il y avait parmi nous un inconnu, un citadin, un jeune homme à chapeau. C'est lui qui avait répondu au pope et fait éclater de rire tout le monde.

— Oui, — reprit-il, — à vous autres les paysans et à nous les ouvriers des villes, le Dieu de ce pope envoie chaque jour ses foudres : ce sont les famines, parmi les hommes et parmi les bêtes, les gels, comme celui-ci, qui anéantissent les champs, les ouragans, comme ceux du mois dernier, qui tuent hommes et bêtes tout le long des routes, la sécheresse, comme celle qui a détruit la récolte de cette année. En voilà des « foudres »! Mais il faudrait se demander pourquoi votre propriétaire n'a été touché par aucun de ces malheurs? Pourquoi ses greniers sont pleins et son bétail intact? Pourquoi « les foudres divines » ne le réduisent pas, lui aussi, à la misère?... ni le pope! ni le maire! ni quelques autres! Il y aurait donc lieu de croire à la protection céleste ou au paratonnerre.

L'inconnu promena un regard intelligent et interrogateur

sur l'assemblée. Les villageois l'approuvèrent à grands cris, puis il voulurent savoir qui il était.

— Je suis de Bucarest, — dit-il, — travaillant avec les mains, comme vous, mais j'ai appris à connaître mes ennemis, qui ne sont ni Dieu, ni ses foudres. Ce sont les propriétaires des villages et des villes, qui nous réduisent à la misère, même si les années sont abondantes. Pour nous, elles ne le sont jamais.

Il sortit un paquet de brochures et les distribua :

— Ici, — ajouta-t-il, — vous lirez des choses que tout citoyen doit savoir : c'est la *Constitution* du pays, ou « la mère de toutes nos lois. » Il est écrit que vous avez le droit de vous réunir, d'écrire et de parler, et aussi qu'on ne peut pas tenir quelqu'un arrêté plus de vingt-quatre heures, ni violer son domicile, sans un mandat du juge d'instruction. Ce sont vos droits, qu'il faut connaître et faire respecter. Puis, il faut conquérir d'autres droits, le suffrage universel d'abord. Cinquante paysans ayant, aux élections, le droit à une voix que le pope a tout seul, c'est une ignoble moquerie. Enfin, vous devez exiger le retour des terres dont on vous a dépouillés...

— Juste, juste! — s'écrièrent les cojans. — Nous voulons nos terres!

— Qui est celui-là, qui distribue des terres? — cria alors une voix aigre.

C'était le gendarme.

— Je ne distribue que la *Constitution*, monsieur! — répondit le citadin, courageusement. — Les terres, les paysans doivent *les prendre*!

— Nous allons voir qui va *prendre* quelque chose tout à l'heure! — dit le gendarme en l'emmenant.

***

Avec le premier flocon de neige qui vint se coller sur la vitre, vint aussi le calme de Toudoritza. Nous étions ensemble pour nous apercevoir de l'un et l'autre, un après-midi qu'elle brodait près de la fenêtre et que je lui démêlais un tas multicolore de fils de laine.

— La neige! la neige! — s'écria-t-elle, battant des mains comme un enfant; — il nous fallait un Saint Nicolas paré de sa barbe blanche!

Et, reprenant son ouvrage, elle chantonna timidement :

Qui t'a faite si fine, et élancée?
*Toudoritza néné!*

Depuis que j'étais dans la maison, c'était la première fois que je l'entendais chanter. S'en rendant compte elle-même :

— Mon Dieu... Tout s'oublie dans la vie! — soupira-t-elle. — As-tu vu ça, Mataké? Je croyais mourir... et me voilà chantant!

— C'est bien, — dis-je. — Et puis, tu dois être contente de savoir que tu es, comme le dit la chanson, « fine et élancée ».

Elle me regarda :

— Il ne faut pas t'amouracher de moi, Mataké! — fit-elle, enjouée, un peu railleuse.

— Et pourquoi pas? — m'écriai-je.

— Oui c'est vrai : pourquoi pas? — Seulement parce que tu n'as que quinze ans. Mais un jour tu feras un beau gars. Alors tu seras beaucoup aimé par les Toudoritza.

— Je voudrais que ce soit toi...

— Moi, chéri, ce jour-là, je serai épouse et mère et tout sera fini pour moi! Des mioches, toujours sales, et une belle-mère, toujours acariâtre, me crieront après. Un mari, qui ne m'aimera plus, dira que je suis une souillon et me battra peut-être.

— Pourquoi alors t'empresses-tu de te marier à vingt ans?

— C'est notre sort, Mataké... On va vers le mariage comme on va vers la mort : tout en aimant.

— Il ne faut donc pas envier le sort de Stana : elle sera battue bientôt, car Tanasse ne l'aime pas.

Toudoritza songea un instant, le regard vague :

— Ce n'est pas la même chose, mon chéri... Stana est une coureuse, qui se moque de Tanasse comme du boyard, comme du mariage et comme de l'amour même. Elle n'aime que sa vie libre et ensorceler les hommes. Elle ne s'embarrassera pas de ses enfants et ne se laissera pas battre. Quant à envier son sort, non... J'aime mieux le mien.

Toudoritza ragaillardie, la maison fut bouleversée dès le lendemain. Il fallait procéder à l'un des deux grands nettoyages de l'année, celui de Noël après celui de Pâques. Et tout le monde de se réjouir quand l'affligée de la veille cria, les mains sur les hanches :

— Allons, les amis! Père Noël approche : de la chaux! de la glaise! du crottin de cheval! Et un peu plus vite que ça!

— Bravo, Toudoritza, bravo!

On l'écrasa sous les baisers. On la porta en triomphe. On se battit avec de la neige poudreuse. Patroutz cria :

— Un *tisson* et un *sarbon*, parle *touzours*, garçon!

***

Nous vidâmes deux pièces, en entassant les meubles dans une troisième. Au milieu de la *tinda*[1], trois brouettes de glaise jaune « comme le safran » et une brouette de crottin de cheval furent versées, puis de l'eau chaude par-dessus, et me voilà « piétinant » le *lut* à enduire le sol des chambres que Toudoritza badigeonnait en chantant à tue-tête. Elle s'était affublée des vieux vêtements de sa mère; complètement enfouie, chevelure et visage, sous une grande *basma* qui ne laissait voir que ses beaux yeux, et armée d'une brosse à long manche, elle couvrait murs et plafond de cette couche de chaux bleuâtre qui fait la joie et la santé du paysan roumain et que seuls les villages balkaniques connaissent. Le badigeonnage fini, ce fut le tour du sol. Le temps de fumer une pipe, il se vit aussi lisse qu'une table, sous les mains adroites de Toudoritza qui le nivelait en avançant à reculons.

Une semaine durant, nous vécûmes une vie de rescapés, couchant un soir ici, le lendemain là, comme ça se trouvait, et mangeant sur le pouce, dans une atmosphère de salle de bain turc dont la vapeur, sentant la chaux et la boue, vous piquait le nez.

Enfin, sol, murs et plafonds remis à neuf d'un bout à l'autre de la maison, les meubles regagnèrent leur place habituelle; des tapis de fête furent étendus par terre, des

1. Sorte de vestibule-terrasse.

couvre-lits et d'énormes essuie-mains, tout de fil et de *borangic* tissus, sortirent des caisses, en avalanche, et allèrent tendrement parer qui un lit, qui une fenêtre, qui une glace ou un tableau; après quoi, Toudoritza nous défendit « à tous » de mettre les pieds dans les « chambres des grands jours ».

Le même ordre se fit un peu partout, dans le village, là où la maison avait une *fatamare*[1]. Les autres aussi mirent toute leur bonne volonté à honorer le père Noël, chacun selon ses moyens. Et quelle tristesse pour ceux, — « pauvres collés à la terre » — qui n'eurent que leurs soupirs pour fêter la naissance du Seigneur!

Mais, que ce fût sur un joyeux bien-être ou sur de navrantes tristesses, la même neige tomba sans arrêt pendant des jours et des nuits, indifférente au bien, indifférente au mal. Balayée, au début, refoulée avec la pelle, puis rangée en de longs « troïans[2] », elle continua avec patience son paisible ensevelissement, étouffant dans la même tombe cris de joie et cris de douleur. On ne vit plus d'hommes conduire le bétail à l'abreuvoir, plus de femmes causer par-dessus une palissade. Plus d'enfants et de chiens non plus, car la neige dépassait la hauteur d'un homme. Tout bruit s'était endormi. Toute tache noire avait disparu, des champs comme du village, dévorée par le déluge de blancheur. Même les toits fumants et les branches des arbres se distinguaient à peine dans cet océan de silence blanc. Seul, le *konak*, avec sa masse brune, ses lumières graves et son bonheur bâti sur des misères, se voyait de jour et de nuit, tout en haut sur la colline, bravant un ciel d'enterrement et une terre mourante.

Ce fut par un tel temps qu'arriva « la nuit de Saint-André », celle où la jeune fille paysanne interroge son destin sur la nature de l'époux qu'il lui réserve. Le procédé est risqué, parfois macabre. Peu avant minuit, elle doit se tenir, — complètement nue et la chevelure défaite, — devant une glace éclairée par deux bougies. Alors, regardant « droit au fond de la glace », elle voit passer celui qui lui est destiné : jeune ou vieux, beau ou laid, citadin ou laboureur. S'il est mort, il passe sous sa forme de squelette, le cercueil au dos,

1. Jeune fille à marier.
2. Tas.

et alors la jeune fille tombe évanouie. Si le Destin se refuse à le lui montrer clairement dans la glace, elle doit — vêtue seulement d'une chemise, — sortir dans la cour et compter, en leur tournant le dos, neufs piquets de la clôture. Le neuvième, elle le marque d'un signe et va le lendemain l'examiner, car son futur mari sera pareil à ce piquet : vert ou vermoulu, lisse ou rugueux, bien droit ou tout tordu.

Par prudence, Toudoritza n'interrogea pas la glace, mais elle alla brasser la neige, avec les pieds et avec les mains, grelottant une éternité pour arriver à découvrir son neuvième pieu. A part elle, personne n'a su comment il était, ce pieu. J'ai su, moi, en revanche, combien était belle cette Toudoritza aux cheveux défaits sur sa chemise blanche, se glissant dans la nuit comme un fantôme, pendant que je la regardais de ma fenêtre en écoutant la neige qui tombait avec son murmure de ouate.

***

Il y eut un long hiver. D'abord, la Noël fut triste. Devant tant d'âtres froids, bien maigre fut la réjouissance de ceux qui eurent un pourceau à égorger. Et quoique, par la charité d'un voisin, un quartier de viande se trouvât quand même, ce jour-là, sur la table du déshérité, la Noël n'en fut pas moins lamentable.

A partir du Nouvel An, la famine fit rage. Plus de deux cents familles virent leur dernière ration de *malaï* épuisée. Certains vendirent leur bête de somme, — un bœuf, un cheval, — ou la vache à lait. D'autres, espérant trouver du secours, furent obligés, à la fin, de tuer la bête qui ne pouvait plus se tenir debout. Mais la plus grande partie du bétail creva de faim, après avoir rongé la dernière tige de maïs, la crèche et les poutres de l'étable. Chaque jour, on voyait des traîneaux transporter hors du village une charogne que des meutes de chiens dévoraient immédiatement.

Puis, une longue mendicité commença. Les enfants allaient de maison en maison demander « un tamis de malaï ». Rien d'autre. — *Malaï, malaï!* gémissaient-ils, chancelants, hideux. On donna, on partagea, encore et encore. Mais il n'y avait

pas beaucoup de maisons qui pouvaient donner. Ceux qui vivaient dans l'aisance ou dans la richesse, — le maire, le pope, quelques paysans *ghiabours* et surtout le boyard, — verrouillèrent vite leurs portes devant les affamés, se cloîtrèrent chez eux, impitoyables.

Le boyard, comme la plupart du temps, n'était pas au *konak*. Il vivait à Bucarest. Mais un événement l'attira, juste pendant la désolation. Cet événement fut l'apparition dans nos parages de meutes de loups qui flairèrent la présence des charognes dont la campagne était couverte. Chasseur passionné, il vint pour organiser une battue. Les paysans se ruèrent aussitôt sur lui, l'implorèrent, s'arrachèrent les cheveux et obtinrent enfin quelques sacs de *malaï* et quelques moyettes de *ciocani*.

Je l'aperçus alors, un instant, — gaillard dans la cinquantaine, grisonnant, tête de noceur, fier à crever, fort comme un taureau et bien planté sur ses jambes.

— Allez! allez! — fit-il, bourru, aux paysans qui le suppliaient. — Vous êtes toujours prêts à crier misère. Il n'y a pas que pour vous que l'année a été mauvaise!

Le lendemain, dès l'aube, une trentaine de villageois, armés de leurs fusils, cernèrent le petit bois qui avoisine le *konak*. Ces hommes avaient été désignés par le boyard même. Et cependant, sans savoir comment, — après quelques loups abattus dès la première heure, — une décharge « malencontreuse » broya l'épaule gauche du maître du département.

— Quelqu'un l'a pris pour un... loup! — disaient les *cojans*.

Oui, mais qui avait été le chasseur de ce loup?

On chercha. Des innocents furent inutilement torturés. Lorsqu'il fut question de les inculper, Tanasse parut :

— C'est moi qui ai tiré...

— Pourvu qu'il crève! — disait Costaké. — Ce serait un chardon de moins sur notre Baragan!

Il ne creva pas, et le Baragan de Vlachka continua à avoir son gros chardon. Ce fut plutôt Trois-Hameaux qui perdit son brave et malheureux Tanasse. Il fut ligoté et traîné devant le boyard, qui, déjà convalescent, se contenta de dire à ses *argats* :

— Tuez-le!

Ils le jetèrent dans la cour du *konak* et lui piétinèrent la poitrine jusqu'à ce qu'il expirât, sous les yeux du gendarme.

Quelques jours après ce forfait resté impuni, vint chez nous M. Cristea, l'instituteur de la commune, un homme plein de bonté, fort honnête, travailleur infatigable. Il avait passé ses vacances d'été à Bucarest, chez un parent, et il nous raconta ce qu'il avait vu dans la Capitale :

— Bucarest est une grande foire de luxe, — dit-il. — Nos boyards saignent la nation pour fêter « *quarante ans d'abondance et de règne glorieux de Charles* I^er^ *de Hohenzollern, 1866-1906* ». Les mots « abondance », « prospérité », « gloire », couvrent tous les murs. On a badigeonné toutes les façades, on a pavoisé, Le soir, c'est une féérie. Le *Filaret*, qui était un terrain vague puant, est devenu une cité éblouissante. C'est là *leur* fameuse Exposition, tout entière d'édifices blancs, surgis comme dans les contes. On y expose de tout, et surtout des « maisons paysannes », un « village roumain » que nous ne connaissons pas; des familles de *cojans* grassouillets et vêtus de costumes du pays qui doivent être, tous, des maires, du bétail incroyablement beau qui n'est pas celui que nos chiens viennent de dévorer. — Des millions jetés par la fenêtre! — Pendant ce temps, le pays agonise. Nous dépérissons à vue d'œil. On nous assassine. Hier on tuait Tanasse, par ordre. L'autre jour, j'ai vu conduire à l'hôpital, dans une charrette, le malheureux qui avait osé distribuer au paysans la *Constitution*, « brochure subversive », disait le gendarme assommeur. — Où allons-nous? Qu'allons-nous devenir?

***

Première semaine de cet inoubliable mois de mars 1907... *l'année qui suivit l'Exposition*, ainsi qu'on l'appelle encore aujourd'hui.

Dès la mi-février, une chaleur égale et de plus en plus bienfaisante remplit le ciel, fondit les neiges, rendit aux ruisseaux leur murmure, aux oiseaux leur pépiement, aux arbres leurs bourgeons et à la terre son beau visage noir.

Aux hommes, elle n'apporta rien. Car, les bienfaits du soleil, tombant sur une terre nue, sur des arbres nus, sur l'eau des rivières et sur des villages affamés, au sortir de l'hiver, ne pouvaient remplir le ventre creux des hommes et celui des bêtes qui leur restaient.

On voyait des paysans, — la démarche déséquilibrée, les gestes insensés, la parole miaulante, les yeux fureteurs, — s'en aller en groupe vers les champs. Ils regardaient la belle terre noire, longuement, longuement, comme des hallucinés, et rentraient, ivres d'impuissance : ils n'avaient plus de bêtes de somme, plus de forces, point de semences et même cette terre ne leur appartenait pas. Leur état d'âme n'était ni le découragement ni la révolte, mais une espèce de délire qui les saoulait. J'ai vu des hommes parler tout seuls, trépigner comme des enfants, se gratter le tête, croiser les bras, se frotter les mains à les rompre.

Soudain, une nouvelle tomba dans le village, comme l'éclair d'une explosion. En Moldavie, les paysans avait brûlé le *konak* du grand fermier juif Ficher! C'est M. Cristea qui nous lut cette nouvelle dans un journal. Et ce journal concluait : *Cela apprendra aux juifs à exploiter les paysans jusqu'au sang. A bas les Juifs*!

Les cojans qui écoutaient se regardèrent les uns les autres :

— Quels Juifs? Dans notre département il n'y en a pas! Et même ailleurs, ils n'ont pas le droit d'être propriétaires ruraux. Or, les fautifs, ce sont les propriétaires, non les fermiers.

A ces paroles toutes les faces se tournèrent du côté du konak.

Costaké dit :

— Ça va barder.. Le Baragan commence à faire flamber ses chardons!

Nous étions devant l'auberge de Stoïan. Des villageois, loqueteux, hâves, courbaturés, venaient l'un après l'autre, fébriles, et questionnaient en balbutiant. Alors nous nous aperçûmes que cette nouvelle n'était pas le seul événement de ce jour-là, et qu'avec elle, un second gendarme nous tombait sur le nez. Ils étaient présents, naturellement, ces deux « piliers de l'oppression », bien nourris, bien vêtus,

bien armés, peu loquaces, graves, surtout, comme les oreilles de leurs maîtres. Et tout de suite, l'ancien de dire à Costaké :

— Tu ferais mieux de garder ta langue au chaud, l'ami!

Puis, à l'instituteur :

— Vous, monsieur Cristea, lisez à l'avenir les journaux *chez vous*!

Et aux paysans :

— Que faites-vous ici? Allez-vous-en à vos foyers! Les rassemblements sont défendus...

— Pourquoi? — demanda un homme; — est-ce qu'on a décrété l'état de siège?

Le gendarme fonça sur l'audacieux :

— Ah, tu connais déjà la *Constitution*? Viens un peu que je t'apprenne un article que tu ignores!

Ce fut un cortège tumulteux qui suivit l'homme arrêté jusqu'à la mairie, où le paysan passa quand même la nuit à apprendre « l'article » en question. Mais cet « article » plaida avec une langue de feu, dans le grand procès qui commença sur-le-champ.

***

Le lendemain, très tôt, nous nous réveillâmes en entendant les hurlements du paysan battu, qui, dès qu'on le lâcha, se mit à courir par tout le village en criant :

— Au secours, *hommes bons*, au secours!... ils m'ont tué!

Tout le monde accourut sur la place de l'auberge, où l'homme s'était écroulé, la tête noire, méconnaissable. Toudoritza lui prodigua des soins. L'aubergiste lui fit avaler un bon verre d'eau-de-vie. On cherchait du regard les gendarmes. Ils tardèrent plus d'une heure à arriver. Pendant ce temps, le battu se remit un peu et raconta l'affreuse nuit qu'il avait passée à la gendarmerie. Les paysans écoutaient, blêmes. Des femmes pleuraient. Et voilà que les gendarmes s'approchèrent en se dandinant et en ricanant, fusil au dos, revolver à la cuisse.

— Assassins!... Bourreaux!...

Un silence complet. Les apostrophés, stoppant au milieu de la foule, essayèrent de découvrir à qui appartenait la

voix de femme qui avait proféré ces mots. Ils n'y réussirent pas.

— Qui est la *patchaoura* qui insulte ainsi l'autorité? — cria l'ancien gendarme.

Une bousculade, et une femme se planta devant eux :

— Moi!...

C'était Stana. Les mains sur les hanches. Rouge comme le feu. Le regard d'une folle. La poitrine haletante. Et un ventre énorme qui s'avançait, pointu, levant bien haut le devant de sa jupe.

— C'est toi, p...? — fit le gendarme, marchant vers elle, furieux.

— Oui, oui! Moi. Assassins! Bourreaux! C'est moi qui vous dis cela, moi, la p... de votre maître!

Et avec un *ahrr ptiou*! un gros crachat partit de sa bouche, droit dans les yeux du gendarme.

Au même instant, avec un *sus à ces canailles*! le paysan battu sauta sur le dos du nouveau gendarme et le jeta à terre, — ce qui fit se retourner son collègue, promptement, en portant la main au revolver, — mais on ne put rien distinguer, après, car ce ne fut qu'une mêlée sourde, au milieu de laquelle six coups de feu retentirent, et les deux gendarmes restèrent ensanglantés, sur la place, qui se vida en un clin d'œil.

Pendant quelques minutes, on ne vit plus que des enfants, immobilisés par l'épouvante, le regard hébété, la bouche ouverte, puis les cojans réapparurent, surgissant de partout en même temps, chacun armé de son fusil de chasse, ou, à défaut, d'une hache, d'une faux, d'une fourche. On cria :

— Au konak! à la mairie!

Ils dévalèrent en masse vers la mairie, qui était sur le chemin du konak.

Costaké et Toudoritza décrochèrent chacun un fusil, des quatre qui se trouvaient dans la maison.

— N'y allez pas, au nom du Seigneur, ne vous mêlez pas à cette folie! — leur crièrent les autres.

Mais ils étaient déjà loin. Nous les suivîmes, Brèche-Dent, Élie le rouquin et moi.

***

Le soleil dardait comme en avril, soulevant des vapeurs.

Nous rattrapâmes la foule devant la mairie, où elle hurlait :

— Le maire!... le maire!...

Le maire surgit, mais par la porte du jardin, à cheval et à demi-nu. Il parti comme une flèche, prenant une direction contraire à celle du konak. Quelques autres paysans riches le devançaient, toujours à cheval. Voyant cela, deux insurgés qui étaient munis des carabines des gendarmes morts tirèrent sur les fuyards, sans les atteindre, après quoi les rebelles saccagèrent la mairie et commencèrent à monter vers le konak, en courant. Comme ils passaient devant l'église, le pope, le crucifix à la main, voulut leur barrer la route, en ouvrant les bras et en criant, les yeux hors de la tête :

— Arrêtez, maudits, arrêtez, au nom du Seigneur! L'enfer sera votre part!

— Va-t-en à tous les diables, avec ton enfer et ton ciel!

Il fut renversé.

Une femme, au bord du chemin, les bras en l'air, criait :

— Dieu! Seigneur! viens-nous en aide! quelle malédiction!

***

Le konak était entouré d'une muraille. Porte verrouillée. Le boyard, on le savait parti, depuis longtemps, avec sa famille. Rien ne bougeait dans la cour. Seuls les chiens, nombreux et gros comme des loups, couraient à l'intérieur des murs, en aboyant furieusement.

La foule se massa devant la porte, vociférant :

— Terre! Semences! Bétail!

L'administrateur parut au balcon, l'air calme, mais pâle, et dit, la voix tremblante, au milieu du silence général :

— Je ne peux faire que ce que je fais chaque printemps...

Des cris assourdissants lui coupèrent la parole :

— Non! Non! nous en avons assez! nous voulons nos terres!

L'homme du boyard étendit la main et se fit écouter :

— Comment voulez-vous que je partage des terres qui ne

sont pas à moi? Il n'y a que le boyard qui peut faire cela, ne parlez pas comme des enfants, que diable!

Nous comprîmes qu'il ne savait rien de ce qui venait de se passer dans le village, mais juste en ce moment-là, nous fûmes tous surpris de voir de longues colonnes de fumée s'élever au-dessus de la mairie et de la maison du maire, qui étaient voisines.

— Nom de Dieu, vous brûlez la mairie! — hurla l'administrateur, se prenant la tête entre les mains.

— La terre! Rendez-nous nos terres! — lui répondit-on.

— Laissez-moi aller dans une commune proche, télégraphier au boyard et lui demander la permission de vous partager les terres!

— Il a raison! — cria un paysan. — La terre n'est pas à lui! Qu'il aille donc dire au boyard de lui permettre le partage!

— Juste! juste! — firent les révoltés. — Qu'il aille vite!

Le messager enfourcha immédiatement un cheval et sortit, se frayant un chemin dans la cohue qui bloquait le passage. Le grand portail en bois massif se referma sur lui et sur le nez de la foule. Et aussitôt Costaké se frappa le front :

— Nous sommes des imbéciles! — s'écria-t-il. — Le bougre nous a trompés : il télégraphiera, oui... à Giurgiu, pour appeler un secours armé!

Les paysans frémirent de colère, en entendant cela. Tous les regards se portèrent sur le cavalier qui galopait au loin.

— D'ailleurs, — ajouta Costaké, — le maire et ses compères le précèdent. Ce soir, les soldats seront là.

— Prenons alors ce qui se trouve à notre portée, — cria quelqu'un, — du malaï, du blé, de la farine, du fourrage!

— Oui, prenons au moins cela! — crièrent les cojans.

Ce fut le signal de l'assaut du konak.

***

On n'y alla pas par quatre chemins. Il y avait dans la foule quelques femmes porteuses de bouteilles de pétrole. On aspergea le portail. Les flammes l'enveloppèrent. Dans l'attente silen-

cieuse qui suivit, des clameurs retentirent à l'intérieur du konak, un mouvement se produisit, puis huit *argats*, fusil à la main, surgirent sur la galerie, au-dessus de nos têtes, deux salves crépitèrent et par deux fois une grêle de balles sema la mort et le désespoir parmi nous. Elie le rouquin fut tué à côté de moi. Costaké et Toudoritza s'en tirèrent avec quelques blessures aux doigts. Yonel et moi, nous ne fûmes pas touchés. Dans la masse, on compta cinq morts et beaucoup de blessés.

Alors la rage ne connut plus de limite. Le konak envahi, chacun fit à sa tête, et d'abord on régla leur compte aux *argats* qui avaient tiré. Tous les huit furent massacrés. Pour les découvrir, on brisa les portes fermées, on fouilla de la cave aux combles. Deux d'entre eux, qui s'étaient échappés dans la campagne, furent rejoints et percés à coups de fourches. Mais, dans cette lutte désespérée, encore trois des nôtres laissèrent leur vie.

On ne fit rien aux autres domestiques. On les laissa fuir, suivis, peu après, par la femme et les deux fillettes de l'administrateur. Celles-ci partirent en voiture, mêlant leurs larmes à celles des paysannes qui pleuraient leurs morts.

Puis, la ferme fut mise à sac et dévastée. Pendant que dans la cour on chargeait des vivres, dans les appartements on se livrait à une destruction systématique. Le bureau du maître, plusieurs hommes le démolissaient à coup de hache. Costaké était de la partie. Toudoritza et quelques autres femmes accomplissaient la même besogne dans les chambres de madame la « boyaresse ». Je m'y trouvais juste au moment où elles se ruaient sur le salon. Ici, étonnement : Stana, seule, horrible à voir, frappait à grands coups de hache et à deux mains dans un piano qui n'était déjà plus qu'un tas de ferraille et de bois en miettes. Nous l'entourâmes, un peu effrayées de son acharnement. Toudoritza lui dit :

— Une fois j'ai voulu te voir morte! Maintenant je veux t'embrasser.

Et elle voulut l'embrasser, mais l'autre, sourde, continua à frapper des coups inutiles. Après chaque *ahan*, ses lèvres balbutiaient quelque chose d'incompréhensible et les cheveux lui couvraient le visage. Elle transpirait fort.

Je pris peur et m'en allai voir ce qui se passait dans les autres parties du bâtiment. Je tombai sur un groupe de gamins et fillettes qui, Brèche-Dent en tête, dévalisaient une grande chambre pleine de jouets, — tous les jouets de la terre! Ils en avaient plein les bras : oursons, chevaux, poupées avec leurs meubles, locomotives avec rails et wagons, boîtes avec des soldats de plomb, voiturettes, barques à voile et un tas d'autres choses. Pendant que je parlais avec eux, Stana passa en trombe, tout échevelée et ballottant son gros ventre, une vraie harpie. Quelqu'un cria :

— Méfiez-vous! Elle est folle!

Nous nous réfugiâmes sur la galerie-balcon, d'où nous vîmes les beaux attelages du boyard prendre le chemin du village. Une dizaine de chars. Des bœufs blancs comme le lait et avec de vastes cornes. On avait chargé de tout : sacs pleins de malaï, de farine, de grains, du fourrage, du foin et de l'avoine, du porc salé, des jambons, des saucisses, des volailles; un char était chargé de vin en bouteilles, avec un baril d'eau-de-vie. On avait pris même du bois à brûler.

Assises sur le char de tête et cahotant les unes contre les autres, des femmes pleuraient sur les cadavres de leurs hommes.

Nous étions à regarder ce départ-là, quand une détonation ébranla tout le konak, brisant des vitres. Un gros nuage, noir comme le goudron, remplit la cour, puis les flammes enveloppèrent les dépendances où se trouvait le dépôt de benzine. Nous décampâmes à toutes jambes, oubliant jouets et tout. En traversant la cour, j'aperçus Toudoritza qui, — le dos appuyé contre la muraille, aveuglée, étourdie, — criait sans arrêt aux paysans pris de panique :

— Libérez les chevaux et les vaches!... Ouvrez le poulailler!

***

Il était midi quand nous arrivâmes dans le village, où les pleurs, les cris, le va-et-vient, donnaient une idée de ce qu'avait dû être l'affolement de nos villageois au temps des *béjénari* fuyant les Turcs. Au spectacle du konak, — immense embrasement qui vous faisait dresser les cheveux

d'horreur, — les paysannes couraient en se frappant la tête :

— Ils nous tueront! Ils nous massacreront, tous, comme des chiens!

M. Critea pensait la même chose :

— Oui, nous serons massacrés... Surtout qu'il ne s'agit plus des « fermes de Juifs », mais de dix départements en révolte, à l'heure actuelle. Comme il n'y a qu'un konak juif sur cent qui flambent, l'armée s'est mise en route. Ce sont les nouvelles d'aujourd'hui, mes amis, et elles donnent à réfléchir : les boyards seront impitoyables!

Ils le furent.

. . . . . .

Un crépuscule jaunâtre, lumineux, descendait doucement sur le konak en ruines, encore fumant, et sombre comme la vengeance qui était en l'air. On voyait les silhouettes noires du bétail échappé à l'incendie et errant sur la crête de la colline.

Dans le village, on mangeait, on buvait, on parlait, tous en tas, au milieu de la place, parmi les bœufs dételés et les chars, qui n'étaient pas encore déchargés. Le pope et les familles des paysans aisés avaient fui, emportant le nécessaire dans leurs voitures. Cela donnait aussi à réfléchir. Mais — les succulentes victuailles aidant — les pleurs se turent et on parla plutôt du partage des terres. Dans l'obscurité j'entendis un cojan crier :

— Les champs de mon grand-père s'étendaient du côté de Giurgiu!

— Aha! tu vises les meilleures terres! — lui répondit-on.

De temps à autre, une lamentation venait de loin. Une épouse ou une mère pleurait en veillant son mort :

— A-o - leo! Gheor-ghé! Gheor-ghé! com-me ils t'ont tu-é!...

Quelqu'un dit :

— On n'a plus revu Stana...

— C'est sûrement elle qui a mis le feu à la benzine. Pauvre femme!

Soudain une fusée gicla dans la nuit, un coup de canon retentit sur la colline et un obus tomba sur les chars.

Ainsi commença le bombardement de Trois-Hameaux,

prouvant aux paysans qu'il n'est pas permis à tout le monde de se gaver.

***

Lorsque notre voiture, après mille peines, déboucha enfin sur la grand'route, l'aube fulgurante et un vol de corbeaux nous saluaient à l'horizon. Alors Costaké se mit à conduire comme un fou, n'arrêtant pas une minute de frapper les chevaux.

Cette sortie du village, en pleine nuit, sous la canonnade, je l'appellerai toujours « une sortie de l'enfer ». Un moment, nous désespérâmes de réussir. Les obus tombaient partout. Les chaumières en flammes dispersaient à tous les vents leur toit de paille brûlante. On ne faisait plus attention aux cadavres qu'on heurtait à chaque pas, mais aux survivants qui s'accrochaient à nous et nous empêchaient de fuir.

Toudoritza et la femme de Costaké, Patroutz dans les bras, furent tués, tous trois, par le même obus. Les autres, ceux de la maison, disparurent avec ceux qui fuyaient à travers jardins et champs. Resté avec Yonel et moi, Costaké attela, alors, après avoir fourré dans un sac quelques provisions et le peu d'argent qui restait.

— Nous tenterons le coup, mes braves, — fit-il, tristement. — Si ça réussit nous irons à Hagiéni... Mais ce sera dur, car maintenant ce sont *les chardons* qui courent après nous. Et ils sont en flammes! — C'est égal... Nous l'avons voulu...

Au moment où il allait embrasser les trois morts qui gisaient dans la *tinda*, notre maison commença à brûler, à son tour.

— Voilà votre tombe! — dit-il à ses morts.

Puis, durant le reste de la nuit, nous ne fîmes que cahoter par les chemins les plus impossibles et guerroyer contre les fuyards qui se jetaient en grappes dans la voiture, l'alourdissant.

***

Au bout d'une lieue de belle route, les chevaux stoppèrent d'eux-mêmes, épuisés, écumants. Il faisait jour. Une grande

colline nous masquait Trois-Hameaux et son enfer; le bombardement avait cessé. Costaké lâcha les rênes, frotta les chevaux avec un bouchon de paille et s'écroula au fond de la voiture, le visage dans le foin.

Tout autour de nous, la campagne infinie, fraîchement labourée. Les bergeronnettes sautillaient d'un sillon à l'autre, hochant la queue, tandis que, du haut de l'azur, une alouette nous envoyait ses trilles.

Nous nous regardions, Brèche-Dent et moi, sans oser prononcer un mot. Ce n'était plus de la terreur, ce que nous sentions, mais un grand besoin de dormir. Jamais nous n'aurions cru que la misère des cojans et la cruauté des boyards déclancheraient de telles horreurs. Nous en avions les yeux pleins. Nos narines conservaient encore l'odeur du sang et de la poudre. Notre tête bourdonnait de tous les cris de désespoir entendus.

Cette histoire de chardons!

Maintenant, nous la croyions finie. Hélas, il n'en était rien!

Un bruit de galop nous réveilla brusquement. Costaké, debout dans la voiture, les rênes à la main, écouta un instant, pour se rendre compte d'où venait le bruit :

— C'est la cavalerie! — murmura-t-il. — Ils sont derrière la colline!

— Hi! les rouans! Voici les « chardons » qui « se tiennent *chardon* à nos trousses[1]! »

Ce furent les dernières paroles du bon Costaké.

Trois cavaliers surgirent au tournant de la côte que nous venions de descendre. Invisibles pour eux, nous les regardions du fond de la voiture, où nous restions blottis, atterrés, le souffle coupé, alors que notre pauvre ami, ne se doutant peut-être pas que son dos leur offrait une cible, frappait, frappait. Ils ne firent qu'un bond, pour nous rattraper, et nous les vîmes stopper à cinquante pas, épauler leurs carabines et tirer. Dans la course assourdissante du véhicule, je sentis le corps de Costaké tomber par-dessus bord. Et ce

1. Être « chardon », ou poursuivre, tel un *chardon* : expression roumaine caractérisant quelqu'un dont on ne peut se débarrasser.

fut tout, car je m'évanouis, pendant que nos chevaux, emballés, continuaient leur galop.

***

J'ai dû rester un bon moment sans connaissance. Revenant à moi, un fort mal de tête me fit gémir. Yonel conduisait au pas, toujours en rase campagne, mais un village était déjà en vue. Mon compagnon pleurait :

— Tu sais qu'ils ont tué Costaké? — me demanda-t-il.

— Je sais qu'il est tombé de la voiture...

— Il est mort! J'ai été le voir.

— Et les soldats?

— Que le diable les emporte! Ils ont disparu aussitôt. Alors j'ai arrêté. — Et maintenant, où allons-nous?

Je ne répondis pas, et nous continuâmes la route, muets, jusqu'à un croisement, où un vieux paysan, qui venait à pied du village, nous demanda d'où nous étions. Nous lui racontâmes le massacre de Trois-Hameaux. Il s'épouvanta et nous épouvanta :

— Malheur à vous! Chez nous aussi il y a eu, hier, soulèvement : n'y allez pas, vous serez arrêtés! On arrête presque tous ceux qu'on ne tue pas!

— Avez-vous été bombardés?

— Non, pas de canons, mais on fusille, en tas, des malheureux que les *ghiabours* désignent comme « instigateurs ». Et, — horrible chose! — on leur fait creuser d'abord leur propre tombe! — C'est la fin du monde, mes enfants... *Ils* font de nous ce qui leur plaît, comme sur le Baragan...

— On n'a jamais tué tant de monde sur le Baragan, — dis-je. — Nous sommes de là-bas, et nous voudrions y retourner.

— Vous voulez aller vers Yalomitsa? Prenez alors ce petit chemin, à votre gauche, jusqu'à la grande route qui mène, du côté droit, au pont de l'Argesh, puis descendez avec la rivière jusqu'à Radovanu. Et que Dieu soit avec vous!

***

Par des chemins pleins de patrouilles, nous arrivâmes le soir à Rodavanu, morts de fatigue et de peur. Le pays était tranquille, ou on l'avait déjà tranquillisé. En tout cas, nous fûmes heureux de pouvoir aller tout droit à une auberge, de mettre les chevaux à l'écurie et de nous enfermer pendant toute une semaine, sans délier nos langues.

Mais si nous n'avions pas envie de parler, nous ne pûmes pas nous empêcher d'entendre. Et, du matin au soir, on ne parlait que d'horreurs : d'un bout à l'autre du pays, il n'y avait que fusillades sans jugement, toujours sur une simple dénonciation. Il ne s'agissait plus de misère, de famine et d'oppression, mais seulement de « juifs » et « d'instigateurs ». C'étaient eux qui avaient soulevé le pays. Pour éviter aux soldats de tirer sur leurs propres parents, on les envoyait très loin de leur pays d'origine, et ils tiraient sur les parents des camarades envoyés ailleurs. Ceux qui se refusaient à tirer sur qui que ce soit « dans son pays », on les passait par les armes, ou on les jetait dans les bagnes. Il n'y avait plus de place dans les prisons pour y mettre du monde. Et des prisonniers passaient chaque jour.

Le lendemain de notre arrivée, un gendarme vint à l'auberge escortant un jeune homme qui paraissait être un étudiant. Il ne pouvait plus se tenir debout, tant on l'avait battu. Les paysans s'empressèrent de lui faire servir à boire, car il criait de soif. Le gendarme leur lança :

— Faut pas avoir pitié! C'est un « dangereux *instigateur*! » Et un *jidane*!

Tout battu qu'il fût, le jeune homme se leva :

— Oui, je suis juif! — cria-t-il. — Mais « instigateur », non! C'est votre esclavage, paysans, qui est l'instigateur! Souvenez-vous des paroles prophétiques du grand Cosbuc, qui n'est pas « jidane », ni « instigateur », — dans son poème *Nous voulons de la terre* :

> Que Dieu, le Saint, ne nous pousse pas
> à vouloir du sang, et non de la terre :
> Seriez-vous des Christs, que vous ne nous échapperiez
> pas même dans la tombe!

***

A force de vivre des heures si tragiques, à un âge où d'autres enfants s'amusent encore, mon cœur chavirait. Je ne pouvais surtout plus entendre parler de fusillades, d'exécutions, de tortures. Cela me donnait tout de suite un mal de tête affreux. C'est ainsi que, le matin de notre départ de Radovanu, comme je me défendais d'entendre les paysans répéter les mêmes horreurs, j'attrapai la fin d'une histoire qu'un homme racontait et qui me glaça le sang :

« ... Le pauvre Marine n'était nullement fautif. Ancien pêcheur à Laténi, il travaillait de-ci de-là, tout en jouant de sa flûte. On l'arrêta, parce qu'on avait dit qu'il chantait partout une *nazbâtia* villageoise où il était question d'une *mamaliga, pas plus grosse qu'une noix, et qu'on défendait avec une massue pour que les enfants ne l'emportent pas dans leurs griffes.* C'était donc un *instigateur.* Et on le fusilla! »

— Je crois qu'il s'agit de ton père! — fit Yonel.

Je le croyais aussi, mais je ne sentais plus rien, sinon que ma poitrine se vidait lentement. Et, chancelant, j'allai me jeter, comme un chat assommé, sur le foin de la voiture. Plus tard seulement, alors que mon compagnon fouettait les chevaux, faisant voler la voiture au milieu des champs ensoleillés, je m'agrippai à lui et lui demandai :

— Où allons-nous, Yonel?

— Dans le monde, Mataké, les chardons à nos trousses!

PANAÏT ISTRATI

# L'ASPECT POLITIQUE
# DE LA STABILISATION

L'opération monétaire désignée sous le nom de stabilisation se présente sous deux aspects : le financier et le politique. Celui-ci a été le plus négligé. Nous nous proposons de l'étudier ici[1].

La plupart des publicistes qui ont considéré la stabilisation du point de vue financier en ont disserté avec talent et même avec compétence. Tous se sont cantonnés dans leur spécialité technique, comme si l'homme d'État, quel qu'il fût, et surtout en régime parlementaire, ne devait pas fatalement avant d'assumer une responsabilité aussi redoutable, envisager, sur le pied d'une parfaite égalité et les suites politiques et les conséquences financières probables de son acte. Ce qui ne veut pas dire, au surplus, qu'après tant d'écrits et d'études, les dites conséquences financières soient connues et prévues avec quelque degré de certitude. Dans la réalité, personne ne sait ce que cela donnera exactement et dans l'hypothèse la plus favorable la part de l'inconnu reste énorme. Qui pourrait, quelle que fût l'étendue et la pénétration de son génie financier, se flatter d'avoir atteint dans son ampleur totale, une entreprise de cette complexité et de cette dimension. Il faut toute la puissance d'illusion des partis et des clubs, toute leur aimable simplicité pour réduire la sta-

1. L'aspect financier de la stabilisation sera exposé dans une des prochaines livraisons de la *Revue de Paris* par notre éminent collaborateur M. François Pietri, ancien sous-secrétaire d'Etat aux finances.

bilisation en formule sommaire et abréviative dont l'effet bienfaisant sera souverain et immanquable. Il est trop aisé de se rendre compte que les inconnues du problème n'ont pas été dégagées car elles dépassent encore la portée de l'esprit humain. Chacun regarde la stabilisation sous l'angle de ses intérêts et de ses préjugés propres. Le banquier n'en voit pas le même côté que l'industriel, l'agriculteur le même côté que l'homme de la rue. Reste que l'homme d'État en raison même de l'immense aléa dont il ne peut pas ne pas avoir conscience, surtout quand il se nomme Poincaré, ne refusera pas audience aux motifs et aux soucis d'ordre purement politique. Il n'ignore pas que le jour où il enverra à l'*Officiel* le texte de la loi brusquée édictant la stabilisation, il mettra à l'aventure, non seulement la condition monétaire du pays, mais encore et surtout l'avenir du régime et de son école dirigeante.

La foule des politiciens et des partisans enclins à cette forme d'optimisme qui vient d'ignorance, s'en va prônant avec une assurance imperturbable, l'une de ces panacées-étendards qui se répandent et se diffusent avec tant de facilité et de rapidité dans le gros de la nation. C'est à savoir que, une stabilisation de fait ayant été obtenue depuis l'avènement du troisième ministère Poincaré, la stabilisation de droit ne modifiera pas la situation : il n'y aura rien de changé, il n'y aura qu'une loi de plus. Le public apprendra, par un beau matin, que les billets de banque cessant d'avoir un cours forcé sont désormais convertibles en or. Et la vie économique et sociale continuerait d'aller son train comme devant.

C'est grande imprudence de la part de certains directeurs d'opinions que d'accréditer pareilles et superficielles notions dans la masse et c'est grand dommage pour un peuple que de les avoir accueillies. Quelles déceptions et quelles colères dans les profondeurs de la nation si l'événement ne réalisait pas d'aussi belles promesses. Ne reverrions-nous pas alors les jours tumultueux et critiques de juillet 1926?

A juste titre le chef du gouvernement qui décrétera la stabilisation pourrait être effrayé de ce que le pays attend de lui. Peut-être le Président de la République qui a signé le traité par lequel l'Alsace-Lorraine est redevenue française,

hésiterait-il comme Président du Conseil à mettre cette même signature au bas du décret qui proclamerait la faillite de l'État.

Faillite de l'État, qu'est-ce à dire? N'est-ce pas une expression paradoxale, en un temps où la France n'a jamais semblé plus prospère, ni son crédit mieux assuré? Ce mot fâcheux que nous ne voulions pas écrire, il est dans toutes les bouches, aujourd'hui qu'il est avéré que nous ne revaloriserons plus le franc et que son cours le meilleur est fixé à 20 p. 100 de ce qu'il valait lorsqu'il était un franc or et non un franc papier.

Ce spectre de la faillite tous les ministres des finances jusqu'à M. Joseph Caillaux exclusivement se sont évertués à le cacher au peuple français. Le premier, Joseph Caillaux, a affirmé la nécessité de la stabilisation en s'abritant sous l'autorité d'un comité d'experts composé d'ailleurs à la convenance du gouvernement.

Ce sera l'honneur financier de M. Poincaré, d'avoir, ayant trouvé le franc à deux sous, su le ramener à quatre et ne s'être arrêté dans sa tentative de redressement de notre monnaie que le jour où les plaintes des industriels et des commerçants l'ont amené à soutenir le cours des devises étrangères au détriment de celui du franc.

***

Le grand discours financier que M. le Président du Conseil a prononcé les 2 et 3 février 1928, devant la Chambre des députés, renferme, concernant la stabilisation dans son rapport avec la politique générale, des déclarations fort importantes et très suggestives auxquelles la presse, dans son ensemble, soit qu'elle ait été rebutée par la longueur exceptionnelle d'un exposé qui n'occupait pas moins de soixante-douze colonnes à l'Officiel, soit qu'elle ait été débordée par cette frénétique surabondance de textes et de débats dont s'accompagne toute fin de législature, n'a pas paru prêter une attention suffisante.

M. Poincaré a rappelé d'abord qu'au mois de juillet 1926, les sphères politiques et parlementaires reprenant en chœur

les conclusions des experts, lui criaient sur le mode de l'injonction ou de l'adjuration : « Stabilisez, peu importe le cours. Ratifiez les accords sur les dettes extérieures. Engagez-vous pour soixante-deux ans, sans clause de transfert, sans garantie d'aucune sorte, car il vous faut absolument des devises étrangères et des crédits extérieurs. » Le président sûr de lui et de ses méthodes a résisté. Il a aujourd'hui quelque droit de s'en glorifier.

D'autres sommations, discordantes d'ailleurs, a-t-il poursuivi, lui sont venues en ces derniers temps. « Stabilisez tout de suite, mais ne stabilisez pas à moins de 150 francs la livre, stabilisez tout de suite au cours actuel; revalorisez encore avant de stabiliser ». La Chambre à ce moment était palpitante d'attention. Elle s'attendait sans doute à ce que le président laissât échapper son secret. Il n'en a rien été. M. Poincaré ne s'est pas départi de sa rigoureuse objectivité. Il appartient à l'école des orateurs, qui par système laissent toujours à leur auditoire quelque chose à deviner. C'est affaire ensuite aux gens perspicaces de suppléer par leurs déductions aux précisions volontairement écourtées.

Le président tournant court, a invité les leaders socialistes à se mettre d'accord entre eux. Certes, MM. Léon Blum et Vincent Auriol veulent la stabilisation immédiate, mais le premier veut qu'elle s'accompagne et le second qu'elle soit précédée d'une consolidation générale de la dette flottante et de la dette à court terme. *Politiquement parlant* — c'est nous qui soulignons — ce n'est pas la même chose, a fait finement observer M. Poincaré, car, en faisant l'opération en deux temps, on se réserve d'attribuer éventuellement la responsabilité de l'échec, aux auteurs de la première opération, si c'est la seconde qui n'a pas réussi et inversement.

Accusé par les socialistes de retarder la stabilisation par raison purement électorale, de façon à exercer sur le suffrage universel une sorte de chantage à l'union nationale, M. Poincaré, sans s'émouvoir, a répondu que le gouvernement avait d'autres raisons de tarder et qu'il allait en dire quelques-unes.

Ce sont ces raisons-là qu'il nous faut examiner de près, parce qu'à notre avis, elles n'ont pas obtenu toute l'attention qu'elles méritaient.

Il y a une mystique bien étrange de la stabilisation, s'est écrié M. Poincaré, mais croit-on que la stabilisation changerait tout par enchantement? Donc, pas de conseils trop impérieux, surtout quand ils émanent d'autorités qui se sont si souvent déjugées dans le passé. Non, la stabilisation de Droit n'est pas une affaire de clause et de style. Elle n'ira pas, faite au cours actuel, sans léser des intérêts et sans soulever des protestations. De même une revalorisation partielle, soulèverait, pour moins de temps peut-être, mais avec une égale intensité, de graves problèmes de réadaptations nouvelles et successives. Prenons l'hypothèse la plus généralement adoptée du coefficient 5. Que se passera-t-il au lendemain de la loi de stabilisation? Toutes les dépenses budgétaires qui ne sont encore affectées que d'un coefficient de majoration inférieure, notamment les traitements et les pensions de nombreuses catégories de fonctionnaires moyens et petits, devront être obligatoirement mis à l'étiage. Ce qui se passera à propos des budgets publics se reproduira dans tous les budgets privés. Et nous verrons alors se lever, porteurs d'une âpre réclamation dont il sera bien difficile de nier la légitimité, les innombrables détenteurs d'effets publics qui ont fait confiance à l'État en lui prêtant des capitaux constitués soit en valeurs-or, soit en valeurs plus appréciées que le franc-actuel, et qui rappelleront au gouvernement la somptuosité de ses promesses, la précision de ses engagements et les séductions de ses affiches. Les budgets publics et l'économie nationale pourront-ils résister à une telle pression? S'ils n'y résistent pas, la stabilisation de fait se dérobera sous la stabilisation de droit. Et tout sera à recommencer. Et ce sera bien alors, le moment d'entreprendre, comme le veulent les socialistes, une consolidation massive de la dette avec essai de prélèvement sur le capital. Les perspectives que fait naître la stabilisation sont loin d'être colorées en rose. Des facteurs psychologiques, c'est-à-dire politiques, interviendront alors dont personne n'oserait juger qu'il les pourrait maîtriser.

***

La Chambre, on le croira sans peine, a entendu sans joie, ces paroles austères. Essayons de les interpréter.

Elles consacrent en premier lieu l'abandon définitif de la *Revalorisation* dans la pensée de notre école dirigeante s'exprimant par l'intermédiaire de son représentant le plus illustre et le plus qualifié. Que M. Poincaré eut conçu à quelque époque de sa carrière, la noble ambition de ramener le franc au pair de l'or, nous n'en pouvons douter. A un cœur haut placé comme le sien, tout frémissant de patriotisme, cette ambition là devait naturellement venir en même temps que celle de maintenir la France assise sur le Rhin dans la possession effective de sa victoire militaire. Nourri de la plus pure orthodoxie financière, M. Poincaré ne saurait être conçu autrement que revalorisateur de principe. Or, il paraît avoir entièrement renoncé à son premier projet. Il a dit en termes non équivoques : « Il faudra certainement en revenir tôt ou tard — et le plus tôt possible sera le mieux — à la convertibilité or, aussi vite que les circonstances le permettront, mais il faut le faire dans des conditions telles que l'opération se poursuive et s'achève avec le minimum de dommages et avec le minimum de dangers. »

Tout le Président est dans cette profession de foi. Elle éclaire, si tant est qu'elle eut besoin de ce supplément de lumière, sa conception du gouvernement. Grand parlementaire, le plus grand sans doute de notre époque, il s'interdit de faire violence aux événements pour essayer d'en remonter la pente. Il subit, avec loyauté, la loi des majorités légales, se réservant, à force de savoir-faire et d'habileté, d'en redresser les tendances fâcheuses, d'en circonscrire l'action délétère, dans la mesure possible. M. Poincaré semble croire à la fatalité de la marche à gauche, c'est-à-dire au socialisme, mais il s'évertue à la rendre plus lente et moins périlleuse. C'est ainsi que se réduit la contradiction que certains ont cru voir dans sa personnalité.

On pouvait revaloriser, l'honneur l'exigeait. La partie la plus saine de la nation le désirait vivement. D'autres catégories sociales y souscrivaient et s'y résignaient. Mais, pour revaloriser, il était indispensable de faire concourir les immenses richesses de l'État Français à ce résultat, en d'autres termes, de rompre en visière avec le socialisme collectiviste, et d'adopter franchement la politique expéri-

mentale qui préconise l'utilisation de toutes les ressources de l'État, même les monopoles, pour le salut du susdit État.

M. Poincaré y songea. Mais, il vit bien, soit dit à sa décharge, qu'il ne serait pas suivi dans cet effort, ni encouragé dans cette lutte par les modérés, de plus en plus enfoncés dans les sentiers de la capitulation et de l'abandon. Les voix élevées en faveur de la revalorisation devenaient de plus en plus rares et de moins en moins affermies. Bientôt elles allaient se taire, cependant que des hommes politiques, tels que M. Joseph Caillaux, se prononçaient avec violence pour la stabilisation et en faisaient une plate-forme démagogique à leur usage. C'est alors qu'après bien des hésitations le parti de M. Poincaré a été pris. On peut sans trop de risque, placer ce moment dans le dernier trimestre de 1927. Donc M. Poincaré stabiliserait. Il ne lui restait plus, en conformité avec le principe qui a guidé toute sa carrière politique, qu'à organiser la faillite, — car la stabilisation n'a pas d'autre nom — avec le minimum d'inconvénients pour les institutions politiques, le régime républicain, son école dirigeante et l'ordre social français.

Nos parlementaires, sous notre régime, peuvent être à la fois, politiciens et hommes d'État. Comme ils sont rarement des hommes d'État on les qualifie généralement de politiciens en attachant à ce vocable un sens péjoratif. Sens bien injustifié : n'est pas politicien qui veut. Un homme d'État qui tient à faire profiter la République le plus longtemps possible de ses talents est obligé d'être aussi un bon politicien s'il veut conserver le pouvoir ou y revenir. A ce jeu, deux parlementaires contemporains ont excellé, ce sont nos deux champions nationaux de la politique, Aristide Briand et Raymond Poincaré. On cite toujours le premier, mais ce serait faire tort au second de ne pas lui reconnaître une maîtrise remarquable dans la science de la politique parlementaire.

La France était donc destinée à vérifier la prophétie d'Adam Smith. « Quand les dettes nationales, écrivait le célèbre économiste, ont atteint un certain développement, je ne crois pas qu'elles aient jamais été complètement et équitablement

payées. Leur liquidation, quand elle a lieu, a toujours été le résultat d'une faillite, quelquefois avouée, mais toujours réelle, quoique fréquemment déguisée ».

Toutefois, cette assertion de Smith, bien qu'à peu près vraie dans le passé, ne paraissait pas devoir être la règle de l'avenir, quel que fût le montant du découvert, si les gouvernements eussent eu égard aux enseignements de la politique expérimentale. L'exemple des États-Unis après la guerre de Sécession, était là pour montrer comment, dans notre âge de reproduction rapide des capitaux, il était possible de rembourser une dette, même extravagante. Mais, de tels exemples ne sauraient être valables chez une nation telle que la nôtre, déjà infectée de socialisme marxiste jusqu'au plus profond de son organisme.

Dès lors, une question s'est posée devant la conscience de M. Poincaré. Comment organiser au mieux la faillite, puisque décidément il est devenu impossible de réaliser les conditions nécessaires et suffisantes du processus revalorisateur et, par conséquent, de tenir jamais en or, les formidables engagements pris en papier?

Certes cette question, parmi les prédécesseurs de M. Poincaré, plusieurs se l'étaient posée avant lui. Mais autre chose est de conduire une faillite, avec méthode et sûreté, autre chose est de s'y précipiter sans frein ni modérateur, sous une poussée aveugle de démagogie. Stabilisation! Mais le fameux prélèvement sur le capital, préconisé par les vainqueurs du Onze Mai n'était, dans leur pensée, qu'un moyen plus rapide d'y parvenir. Stabilisation! Mot magique. Éponge passée sur l'ardoise. Merveilleux recommencement en tête d'une page blanche. Beaucoup d'électeurs crurent de bonne foi, qu'après la stabilisation rien ne s'opposerait plus à la reprise pure et simple des habitudes d'avant-guerre. Les élus de cette clientèle se trouvaient évidemment à l'impuissance de faire faillite avec art. On le vit bien, au mois de juillet 1926. Ce qu'ils n'ont pu accomplir, il appartiendrait donc à M. Poincaré de le faire, grâce à son prestige, à son autorité et à son talent, sans que nulle subversion s'ensuive. Étant donné que la maîtrise des moyens techniques est pleinement conquise par le gouvernement de la Banque de France, c'est maintenant

une question purement politique où les destinées mêmes du régime sont engagées.

Dans une entreprise de ce genre, il faut distinguer : la préparation et l'exécution.

La préparation a été conduite, de main de maître, par M. Poincaré. Et les partis de gauche eux-mêmes semblent le reconnaître en toute occasion par la voix de M. Léon Blum, aussi bien que par celle de M. Joseph Caillaux.

Assurément, la masse des capitalistes et épargnants, grands, moyens et petits, est déjà familiarisée avec l'idée de la faillite. La Russie n'y a rien épargné, sans que, d'ailleurs, nous soyons tenus de lui en avoir obligation. On ne peut pas dire, d'une façon absolue, que les porteurs de fonds russes se considérassent comme uniquement créanciers de la nation russe. Les circonstances dans lesquelles les titres des emprunts russes avaient été offerts au public français faisaient qu'aux yeux de celui-ci et en conséquence d'un patronage ouvertement et cordialement donné, ils semblaient avoir été avalisés et garantis par notre gouvernement lui-même. Nos dirigeants avaient d'ailleurs encouragé cette façon de voir en autorisant de 1914 à 1918 les porteurs de coupons russes à les utiliser comme monnaie valable, à la souscription de nos propres emprunts et en ouvrant au gouvernement russe, pour le service français de sa dette, un compte qui vient seulement d'être apuré et passé par profits et pertes, en vertu d'une récente convention avec la Banque de France. C'est ainsi que les Français se sont accoutumés insensiblement, sans heurt, sans secousse trop violente à l'idée d'avoir perdu leur argent et que grâce à la reconnaissance fort opportune des Soviets moyennant une espérance vague de remboursement soigneusement entretenue et imjotant à feu doux, on a inculqué aux Français, dans cet ordre d'idées, le sentiment des nécessaires résignations.

Non moins habile et très audacieuse, sans qu'il y parût dès l'abord, fut au mois d'août 1926, l'autorisation accordée à la Banque d'acheter, avec une émission spéciale de billets, les pièces d'or et d'argent thésaurisées à leur valeur de change du moment, c'est-à-dire à 114 fr. 70 la pièce d'or de 20 francs et à 13 fr. 25 la pièce d'argent de 5 francs. C'était l'abandon

implicite de la politique de la revalorisation. Quiconque, séduit par les avantages apparents de ce marché, apportait ses réserves métalliques aux guichets de la Banque, adhérait par là-même à cet abandon. Il avait vaincu sa répugnance à admettre comme irrévocable la dépréciation de notre unité monétaire. Il subissait ainsi l'effet d'une accoutumance à laquelle il lui serait difficile de se soustraire par la suite. C'était la première fois que, s'évadant d'une fiction tutélaire, couverture d'une réalité évanouie mais que l'on ne renonçait pas à rétablir, le gouvernement, l'institut d'émission et le public reconnaissaient que le franc légal avait définitivement vécu.

Il s'est écoulé presque deux ans, depuis cet événement monétaire, qui mettait irrésistiblement sur le tapis le problème de la stabilisation. Durant ce laps de temps, le Président du Conseil et Ministre des Finances a observé un mutisme, dont nulle insistance, aucune provocation ne l'ont pu tirer. Il a gardé son secret, sans prendre souci des interprétations contradictoires et des controverses passionnées suscitées tant au Parlement que dans la presse par son attitude impassible. A de certains jours, dans les couloirs, à la Bourse, dans les salles de rédaction, les augures se murmuraient entre eux : « C'est pour cette nuit! Demain à l'aube, les Chambres seront convoquées télégraphiquement et quand la Bourse ouvrira ses portes, la loi de stabilisation aura été promulguée. » M. Poincaré n'a pris que rarement la peine de démentir ces rumeurs. Il faudrait remonter jusqu'à la période précédant le coup d'État de 1851, pour y retrouver dans le public une pareille inquiétude des mystérieux desseins nourris par le chef du Gouvernement.

C'est ainsi que le magistral opportunisme de M. Poincaré a gagné du temps en une matière où le temps fait beaucoup à l'affaire. Il a permis à l'idée de stabilisation de faire son chemin dans les cerveaux. A la longue l'opposition modérée à qui pèsent les intransigeances prolongées et qui a vainement attendu de la part de M. Poincaré un geste d'encouragement s'est laissée gagner à la théorie stabilisatrice, ou du moins s'est mise dans l'impossibilité de brandir ultérieurement le fanion revalorisateur. Mais, le résultat essentiel de cette tac-

tique moratoire aura été surtout, aux yeux de M. Poincaré, d'inciter les partis de gauche à se compromettre et à s'enfoncer à fond dans la stabilisation qu'ils réclament désormais sur un mode impérieusement comminatoire, comme une appartenance étroite de leur doctrine. M. Poincaré a dû éprouver une jouissance intellectuelle de l'espèce la plus rare le jour où son pétulant et irascible rival, M. Joseph Caillaux, a donné dans le piège, en embrassant de la façon frénétique qui lui est particulière, la cause de la stabilisation sans délai.

En réalité, les partis de gauche ont été manœuvrés dans cette affaire par une prévoyance supérieure. Ils se sont imprudemment rivés en 1928 à la stabilisation immédiate, comme ils s'étaient stupidement liés au prélèvement sur le capital en 1924. Tout arrive. M. Poincaré qui a l'avenir dans l'esprit ne sera ni surpris, ni démuni, dans la supposition même d'une majorité moins à son goût qui l'obligerait moralement à une nouvelle retraite. Verrait-on en ce cas revenir M. Caillaux aux Finances?

En vertu de ses engagements catégoriques et sous la pression de sa majorité il serait tenu de stabiliser sur l'heure même. Que résulterait-il d'une stabilisation trop vite accomplie sous le signe de la démagogie collectiviste? M. Poincaré, en termes d'ailleurs très mesurés et parfois indirects, n'a pas manqué d'en avertir la Chambre. Ce serait une nouvelle crise de confiance assez semblable à celle qui désola le mois de juillet 1926. Des mouvements tumultuaires, des désordres sociaux. Le président est paré. Il sera en mesure de dire aux démagogues qui viendraient encore s'abriter sous son aile : « Ne vous avais-je pas prévenu? »

Dans l'autre supposition, celle d'un accord parfait entre la Chambre qui vient de naître et M. Poincaré, la stabilisation, restera encore, une opération très hasardeuse, même conduite par un homme d'État, tel que le Président. Celui-ci n'aurait pas trop de tout son prestige, de tout son savoir faire et de son autorité pour que le régime n'en éprouve aucun ébranlement. Que celui qui a écouté le discours de M. Poincaré entende. Son auteur ne se forge aucune illusion. Ce sera une passe dangereuse et difficile. Une autre comparaison s'impose. Pensons au tour de force de l'architecte qui

maintient une maison en l'air avec des étais, cependant qu'il en refait les fondations. C'est toute l'assiette de notre économie sociale qu'il s'agit de changer. Au jour de la stabilisation, il se produira inévitablement des failles et des lézardes.

Il faudra faire d'abord la part de la souffrance et du mécontentement. Et c'est ici que le facteur politique interviendra. On ne prétend pas d'une façon absolue qu'il dominera le facteur technique, mais plusieurs solutions possibles étant en présence, c'est la politique qui dictera le choix.

Nous ne voyons pas d'autre façon d'interpréter le passage trop peu remarqué, trop peu commenté de l'éloquente péroraison prononcée par M. Poincaré. La question monétaire a-t-il dit en substance a trois faces : l'économique, la sociale et la politique. Qu'est-ce à dire, sinon que pour faire la stabilisation, c'est-à-dire en bon français pour faire faillite, sans entraîner le régime dans la chute du franc, il est indispensable de s'appuyer sur le concours non pas seulement d'une majorité parlementaire mais sur celui d'une majorité politique au sein de la Nation, d'une majorité politique, dont nous savons, depuis Rivarol, que la majorité parlementaire est loin d'être l'exacte reproduction à une échelle agrandie. Que de régimes sont tombés qui avaient eu des majorités parlementaires compactes et fidèles!

Conditions économiques? Qu'est-ce à dire? Il s'agit ici de l'Industrie et du Commerce. Leurs intérêts propres ne doivent pas péricliter du fait de la stabilisation. Que le taux de la stabilisation ne soit pas en harmonie avec les prix du marché intérieur et les cours des changes sur le marché extérieur c'est du chômage en perspective. Il n'est pas de phénomène économique qu'un gouvernement ne doive plus redouter dans les agglomérations urbaines et industrielles si émotives, si enclines aux violences.

Conditions sociales? Nous savons que, dans la terminologie parlementaire, la question sociale s'entend de la question ouvrière. Il faut donc que la stabilisation ne porte aucune atteinte au pouvoir d'achat des salaires, sinon des grèves menaçantes et opiniâtres sont à redouter. La C. G. T. interprète autorisée des syndicats et unions de syndicats ouvriers,

ne nous a même pas laissé ignorer sa volonté de compter en or après la stabilisation.

Mais, la C.G.T. ne se borne pas à parler au nom des ouvriers manuels libres. C'est même devenu la moindre de ses attributions. Le plus clair de sa puissance lui vient de la main qu'elle a su mettre sur les fonctionnaires et les fonctionnarisés — du nom que nous avons cru devoir légitimement donner aux innombrables employés qui sont près d'un million et qui brandissent sans cesse sur les pouvoirs publics la redoutable menace de la grève des services publics. Ceux-là, étant donné la situation morale et intellectuelle du pays, non seulement n'admettent pas que la stabilisation les lèse pour si peu que ce soit, mais ils entendent en retirer profit. Ce doit être un grand sujet de souci pour M. Poincaré. A plusieurs reprises au cours de son exposé, il revient sur ce sujet. Une longue colonne est consacrée à énumérer les augmentations accordées aux « serviteurs de l'État » et assignées sur le boni de trois milliards et demi que l'exercice de 1927 avait donné et dont la Caisse nationale d'amortissement aurait dû bénéficier. Il résulte des chiffres fournis par M. Poincaré qu'un grand nombre de petits fonctionnaires se trouvent aujourd'hui dans une condition bien supérieure à celle de 1914. Malgré quoi, le président du Conseil ne semble pas assuré de les avoir désarmés. Au point de centralisation administrative où nous sommes parvenus grâce au socialisme d'État, l'adhésion des fonctionnaires et des fonctionnarisés syndiqués, plus ou moins soustraits aux prises de la puissance publique, conditionne étroitement la stabilisation tout au moins du point de vue politique.

Restent les rentiers. La démagogie socialisante n'en prend aucun souci. Ils n'entrent pas en ligne de compte dans ses prévisions. M. Poincaré n'est pas si fou de les traiter en quantité négligeable. Ils ont les honneurs de son discours. Le terme de rentiers d'ailleurs est impropre en ce qu'il paraît désigner une minorité de Français vivant exclusivement de leurs rentes mobilières et immobilières. En l'espèce il englobe l'immense armée des porteurs d'effets publics qui se recrutent dans toutes les catégories sociales et qui n'ont pas besoin d'être initiés aux arcanes de la science financière pour comprendre

que la stabilisation équivaut à une réduction, plus ou moins massive, suivant l'époque du prêt, de leur créance sur l'État. On peut poser en principe que l'intransigeance et la mauvaise humeur seront beaucoup plus vives chez les petits rentiers que chez les moyens et chez les moyens que chez les gros. Les démagogues se font d'étranges illusions, s'ils croient que les « rentiers » se laisseront dépouiller, quelle que soit l'habileté qu'on ait mis à les préparer à cette cruelle extrémité, sans en concevoir une haine inextinguible pour le régime et l'école dirigeante. Ce sont les mécontents de cette catégorie qui ont fait la journée du 26 juillet 1926 et l'on a assez lieu de croire qu'il avaient voté, deux ans auparavant, pour les candidats du Cartel.

Aux porteurs d'effets publics, une satisfaction devra donc être accordée en même temps que se fera la stabilisation. Et si réduite que soit cette satisfaction, elle se traduira par de très grosses sommes à prendre sur un budget qui ne les peut actuellement fournir. C'est le cercle vicieux dans toute son horreur. L'*Officiel* note, au moment où M. Poincaré se livrait à cet aperçu aussi grave qu'inattendu, les mouvements d'une sensation profonde sur tous les bancs de la Chambre.

Les difficultés techniques de la stabilisation sont grandes, et comme nous l'avons noté en commençant, inévaluables et incalculables. Les difficultés politiques s'en conçoivent mieux, mais sont plus grandes encore. Elles se résument dans le problème de stabiliser en se plaçant au point de convergence tout idéal des intérêts de l'industrie et du commerce, de la classe ouvrière, des fonctionnaires, des fonctionnarisés et des porteurs de fonds publics.

Ce point de convergence que la technique dissuaderait peut-être M. Poincaré de rechercher, est rigoureusement imposé à lui comme à ses successeurs éventuels par la situation politique, issue de la faiblesse de nos gouvernants depuis la guerre.

Admirons que les partis de gauche et leurs financiers envisagent la stabilisation comme une affaire de tout repos. Admirons surtout, après leurs récents et retentissants malheurs financiers, qu'ils aient songé à en disputer la gloire à M. Poincaré. Si tous les partis avaient accordé à l'exposé

financier du Président toute l'attention qu'il méritait, ils se querelleraient à qui s'épargnerait la responsabilité de la stabilisation.

De cet aperçu la conclusion se tire d'elle-même.

Les difficultés politiques de la stabilisation, dont il semble que personne, avant le discours des 3 et 4 février, ne se soit soucié sont proportionnées à cette dégénérescence des institutions que nous avons si souvent dénoncée.

Nous serions plus rassurés si nos deux constitutions, la politique et l'administrative, étaient restées intactes et si elles avaient retenu la somme d'autorité indispensable à la réussite de ces grandes et hasardeuses opérations financières, que nous n'avions pas vues depuis si longtemps.

Pour stabiliser, c'est-à-dire pour imposer aux Français un dividende de 20 p. 100 dans la faillite de l'État, il faut un pouvoir fort. Cette force ne peut s'acquérir que de deux façons. Par la dictature d'une minorité en armes comme en Italie, par l'accord de tous les partis sans exception comme en Belgique. Un pouvoir flasque et débile sera-t-il en mesure de doubler sans naufrage, ce cap des tempêtes? C'est la question posée. Et c'est ainsi que la stabilisation apparaît sous un angle politique assez inquiétant.

***

Les résolutions que prendra M. Poincaré, une fois constatée l'existence d'une majorité stable et fidèle, seront certainement affectées par l'état de l'esprit public, dont le président est moins que personne enclin à négliger les manifestations. La stabilisation *hic et nunc* a pour elle de sérieux appuis et de grosses influences. Les industriels, las de tant de vicissitudes, l'appellent de tous leurs vœux. Ils se refusent à mettre en balance leur véhément désir de tranquillité avec les inconvénients possibles d'une stabilisation prochaine et les avantages probables d'une demi-revalorisation lointaine. Leur parti est pris. Celui du monde politique aussi pour des raisons analogues bien que d'autre essence. Dans les sphères parlementaires on se persuade qu'avec la stabilisation s'achèvera une période de gêne et commencera un nouveau et grand

destin. La question financière cessera alors de faire frein et obstacle. Et les partis avancés ne seront plus empêchés par la répercussion de leurs faits et gestes sur la tenue du franc de donner suite à des projets dont la suspension forcée avait mécontenté leur clientèle. Illusion fort dangereuse assurément, mais dont la trace se retrouve dans une foule de discours et d'écrits. Elle ne laisse pas de causer au président des inquiétudes très vives. Nous en avons pour preuve le langage qu'il a tenu, à Carcassonne, devant un auditoire démagogique, dont il n'a pas ménagé les préjugés. « Il y a des gens, s'est-il écrié, qui s'imaginent que, pour assainir définitivement une situation monétaire, il suffit que la loi décide, un beau matin, une opération libératrice. Quelle erreur et quelle naïveté! La guérison ne se décrète pas. » De ces gens-là, il s'en trouvait à coup sûr, un très grand nombre dans la salle. Ils n'ont pas protesté. Quand on connaît l'effervescente émotivité des foules méridionales, on trouve ici un saisissant indice de l'ascendant que le président a pris sur l'opinion publique.

Il existe, croyons-nous, au surplus, une certaine harmonie préétablie entre les tendances que l'on peut sans témérité, prêter à M. Poincaré en politique monétaire et l'instinct national. A aucun moment de la période électorale, il n'est apparu que la stabilisation, si haut que les candidats de gauche en fissent sonner le mot, opérât à la façon d'une idée-force. On n'a pas réussi à la transformer en l'un de ces impératifs catégoriques, qui, dès le début d'une législation, exigent la soumission sans phrases du gouvernement et des deux chambres. Le temps de la réflexion et de la préparation sera largement concédé au président. S'il juge bon de résister à des pressions indirectes et à des sommations comminatoires, il n'en sera pas détourné par des mouvements d'opinion concordant avec de telles pressions et sommation.

La position que le Français moyen semble avoir adoptée, à l'égard du problème monétaire, s'explique d'ailleurs par de très anciennes données de la psychologie sociale. Au rebours de l'Anglo-Saxon que la considération du revenu actuel rend peu ou moins sensible à l'avenir du capital, le Français moyen met le capital au-dessus du revenu. Ennemi de la grosse aventure, on le verra toujours préférer aux séductions d'un

revenu somptueux, la sécurité et l'intégrité de son capital. Et, pour sauvegarder celui-ci, il consentira le cas échéant, à s'infliger des retranchements et à subir des privations. Cette particularité de notre caractère national est bien connue des hommes d'affaires. Elle ne peut manquer de jouer dans la question de la stabilisation. Si, en effet, nous envisageons cette dernière du point de vue des porteurs d'effets publics, elle ne peut que leur apparaître comme une sorte de violence faite à leurs préférences intimes, c'est-à-dire comme la subordination du capital au revenu. Apparemment le revenu est sauf, sinon amélioré, mais la perte en capital se fait définitive. Elle est consacrée, légalisée sans espoir. Et c'est de quoi le Français moyen a, sinon la perception très nette à la manière des savants, mais du moins, l'un de ces instincts subconscients, qui en savent plus long que la science financière elle-même.

Une pareille disposition d'esprit aurait pu être utilisée par des hommes d'État, libérés de la tyrannie étatiste et collectiviste, aux fins que nous avons indiquées dans la préface de notre volume sur les Richesses de l'État Français. L'idée essentielle de ce travail — faut-il le rappeler pour mémoire — tenait dans l'affectation après inventaire, des biens improductifs et des capitaux dormants en la possession de l'État français, à l'extinction de la dette inscrite, à la consolidation de la dette flottante et à la revalorisation progressive de notre unité monétaire. Mais, si fort est le préjugé étatiste, si profonde l'emprise des doctrines collectivistes sur notre école dirigeante et même sur l'opposition anti-socialiste que les chances pour notre projet, d'être adopté même partiellement, restent très faibles. A côté d'une masse de manœuvre immense qu'un tabou stupide lui défend d'employer, l'État français s'est volontairement réduit à une masse de manœuvre uniquement constituée par la confiance ou plutôt par le crédit, miraculeusement retrouvé en juillet 1926.

De cette masse de manœuvre tout idéale, nous n'aurons garde de médire. Elle a donné aux mains de M. Poincaré, des résultats presque stupéfiants. Il n'est peut-être pas d'exemple dans nos annales financières d'un recours aussi audacieux, aussi efficace, au crédit. M. Poincaré a littéralement « créé » des francs. Et ce mot, tout emprunté au voca-

bulaire parlementaire, tout entaché d'irréalité qu'il paraisse être, a pu passer, sans choquer le bon sens, dans la langue financière. Avec les francs ainsi créés, une quantité considérable de devises étrangères a pu être achetée, qui a procuré à notre institut d'émission la maîtrise des changes.

Le procédé a été critiqué. Il n'est pas difficile en bonne thèse de montrer ce qu'il a de fragile et de factice. Son principal inconvénient est de supposer, dans le pouvoir, une continuité, et, dans le parlement, une stabilité dont nous ne sommes rien de moins qu'assurés. M. Poincaré n'avait pas le choix, dès l'instant qu'il estimait impossible de faire violence à la mystique étatiste et de pratiquer la politique de l'Inventaire. Il était condamné à exploiter, si l'on ose dire, son propre crédit. Le système ne va pas sans aléa. Toutefois on peut sans chimère lui prêter quelque avenir, si nulle mauvaise chance ne vient se mettre en travers. On peut aussi le perfectionner et l'étendre.

Ce qui a si bien réussi, pour notre approvisionnement en devises étrangères ne saurait-il s'appliquer avec succès au cours de la rente et nous ouvrir ainsi une voie indirecte vers la revalorisation?

S'il est vrai qu'on puisse aujourd'hui acheter avec moins de 125 francs une livre sterling, vendue 240 francs en juillet 1926, il est non moins exact que l'ascension spontanée de la rente française s'est effectuée dans des proportions sinon équivalentes, du moins bien remarquables.

M. Poincaré a convié ses auditeurs de Carcassonne à chercher dans la cote de la Bourse la justification de sa politique. Tous les Français qui, faisant confiance à l'État, ont souscrit un titre de 3 francs de rente, avaient entre les mains, au mois de juillet 1926, un certificat qui valait 48 fr. 25 en francs à deux sous. Aujourd'hui ce titre est coté 68 ou 69 francs à quatre sous. Si l'on considère un titre de 5 p. 100 amortissable 1920, celui-ci valait 63 fr. 50 en juillet 1926. Il a maintenant passé le pair et vaut 110 en une monnaie qui a doublé de valeur.

En présence de tels chiffres, on se sent irrésistiblement amené à conclure qu'avant de prendre parti entre la stabilisation brusquée et la revalorisation, soit partielle, soit totale,

il serait sage de faire converger toutes les forces financières de l'État et de la Banque vers ce but où de leur côté tendent les forces financières privées : l'appréciation de la rente.

Avec l'appréciation de la rente finissent par naître les possibilités de conversion.

Qu'est-ce que la conversion dans les circonstances actuelles?

C'est la contraction de la dette nationale. Phénomène souhaitable et favorable, s'il en fut.

Le fonds et le revenu se contractent, entendez par là qu'ils se dépouillent de leur enflure artificielle, qu'ils se résorbent, qu'ils acquièrent toujours plus de consistance et de solidité, que le papier redevient tangible et fongible à l'égal de l'or.

L'État et le porteur d'effets publics y trouvent leur compte.

Le premier parce qu'il amortit sa dette et qu'il diminue ses charges.

Le second parce qu'il a conscience de tenir dans son armoire au lieu d'une valeur évanescente et volatile, une créance fortement gagée.

Dans le travail précité, nous avons montré qu'un revenu de deux francs or, agréerait mieux au rentier français qu'un revenu de six ou sept francs papier, dont la somptuosité apparente témoigne en réalité, d'une perte en capital.

On pourrait se montrer plus audacieux qu'on ne l'a été dans le passé, en matière de conversion, si l'on recourait à la garantie de change. Procédé ingénieux dont les mérites et les avantages n'ont pas été pleinement sentis dans les moments troublés où il a été expérimenté, mais qui n'a pas dit son dernier mot. On n'a peut-être pas mesuré à quel degré de condescendance, les rentiers, en vertu de la mentalité définie plus haut, pourraient être conduits par la combinaison de la garantie de change. Ce sont des perspectives infinies qui s'ouvrent.

Cette revalorisation de la rente entraînerait celle de la monnaie par une série de gradations insensibles, de nature à épargner aux producteurs les à-coups qu'ils redoutent, dont ils invoquent les dangers probables, au profit de la thèse stabilisatrice.

Le discours de Bordeaux n'en a rien laissé transparaître.

En revanche, le discours de Carcassonne contient des précisions que la presse n'a peut-être pas assez soulignées, absorbé qu'elle était par la sollicitation du texte à des fins plus électorales que techniques.

Or, tout dans cette partie du second discours présidentiel exclut l'idée d'une stabilisation brutale et imprévue.

« La stabilisation, a dit le Président, se prépare, s'opère et se maintient par la réalisation d'un certain nombre de conditions indispensables :

» Confiance persistante des créanciers de l'État;

» Défense inexorable de l'équilibre budgétaire;

» Lutte impitoyable contre les augmentations de dépenses qui risqueraient de la mettre en péril;

» Prudence financière persévérante;

» Commerce extérieur favorable et balance des comptes positifs.

» Tout cela n'est pas l'œuvre d'un jour, ni d'une semaine, ni d'un mois, ni même d'un an.

» Quelles que soient les armes que notre Institut d'émission aient réunies, en ces derniers temps, contre les retours possibles de la spéculation, la proclamation de la convertibilité-or serait vaine et risquerait d'être suivie de cruels mécomptes, si les Chambres ne se montraient pas décidées à sauvegarder ensuite l'application de la réforme promulguée. C'est dire qu'il ne faudra, sans doute, pas moins d'une législature, pour asseoir sur des bases inébranlables, une complète reconstruction monétaire, consolidée par l'amortissement progressif de notre dette ».

M. Poincaré a pris sur lui-même de mettre les écrivains en garde contre les gloses tendancieuses et les interprétations forcées.

Il est néanmoins permis de penser que de telles paroles rendent un son moratoire.

Elles décèlent à n'en pas douter, de la part du Président, le ferme propos de ne rien précipiter.

FELS

# L'UNITÉ DE LA MATIÈRE

La pensée scientifique, elle aussi, a, comme le flot, des flux et des reflux, mais sa marée montante porte chaque fois la vague un peu plus avant. Les alchimistes pensaient que tout l'Univers matériel était construit avec quatre éléments, la Terre, l'Air, l'Eau et le Feu. A cette conception, la chimie de Lavoisier a substitué celle des corps simples, dont le nombre s'élève actuellement à 82, sans compter une trentaine d'éléments radioactifs plus ou moins bien définis. Aujourd'hui, une poussée irrésistible nous ramène vers l'unité de la matière; au dire de certains, la simplification irait même plus loin encore, puisque la matière serait réduite à n'être qu'une forme condensée de l'énergie. Je voudrais exposer ici, très simplement, les raisons qui ont motivé ce reflux, si important pour l'évolution de la pensée humaine.

Qu'il existe dans l'Univers 82 corps simples indépendants, auxquels les progrès de la Chimie pourront ajouter encore quelques termes, c'est une proposition qui choque notre sens intime. Sans doute parce que nous croyons invinciblement que la nature obtient des résultats compliqués avec des moyens simples, nous nous refusons à admettre une telle profusion de principes. Lavoisier, déjà, écrivait prudemment : « Toutes les substances que nous n'avons pas encore pu décomposer par aucun moyen sont pour nous des éléments; non pas que nous puissions assurer que ces corps, que nous regardons comme simples, ne sont pas eux-mêmes composés de deux ou même d'un plus grand nombre de principes; mais puisque ces

principes ne se séparent jamais, ou plutôt puisque nous n'avons aucun moyen de les séparer, ils agissent à notre égard à la manière de corps simples et nous ne devrons les supposer composés qu'au moment où l'expérience et l'observation nous en auront fourni la preuve. »

Et même, au temps où la notion des corps simples avait donné ses plus beaux fruits en fondant la chimie moderne sur des bases qu'on pouvait croire de granit, Berthelot écrivait : « Assurément cette notion de l'existence définitive et immuable d'éléments distincts, tels que nous les admettons aujourd'hui, ne serait jamais venue à l'idée d'un philosophe ancien, ou bien il l'eût rejetée aussitôt comme ridicule; il a fallu qu'elle s'imposât à nous par la force inéluctable de la méthode expérimentale. Est-ce à dire que telle soit la limite définitive de nos conceptions et de nos espérances? Non, sans doute : en réalité, *cette limite n'a jamais été acceptée par les chimistes que comme un fait actuel, qu'ils ont toujours conservé l'espoir de dépasser.* »

D'ailleurs, cette chimie du XIX^e^ siècle, qui a défini les corps simples, nous a montré du même coup qu'ils n'étaient pas indépendants. Déjà, la notion de familles naturelles, base de la classification de Dumas, atteste ces liens généalogiques; entre les gaz inertes de l'air, entre le chlore, le brome, l'iode et le fluor, existent des ressemblances qui marquent une parenté. Plus curieux encore, à ce point de vue, sont les métaux des terres rares : de certains minéraux, dont le plus connu est la monazite du Brésil, on a tiré quinze éléments[1] tellement semblables que leur discrimination a épuisé, depuis Berzélius jusqu'à M. Urbain, l'habileté expérimentale de nombreux chimistes, et ce n'est pas sans vraisemblance que Sir William Crookesy a vu les résultats de la transformation progressive d'une même matière primordiale, nés, pour ainsi dire, avant terme et arrêtés brusquement à des stades différents de leur évolution.

Mais l'expression la plus complète de ces analogies se trouve dans la loi périodique de Mendeleef, dont il est nécessaire de

1. Lanthane, cérium, praséodyme, néodyme, samarium, yttrium, europium, gadolinium, terbium, dysprosium, holmium, erbium, thulium, ytterbium, lutécium.

rappeler ici le principe et les premiers termes : si on classe les éléments dans l'ordre de leurs poids atomiques croissants, leur rang dans cette classification, qu'on appelle *nombre atomique*, montre, lorsqu'on le divise par tranches de huit, une périodicité incontestable :

Hydrogène H = 1,008. Nombre atomique N = 1

| N. atom. | Éléments. | P. atom. | N. atom. | Éléments. | P. atom. | N. atom. | Éléments. | P. atom. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 2 | Hélium . . | 4,0 | 10 | Néon . . . | 20,1 | 18 | Argon. . . | 39,9 |
| 3 | Lithium. . | 6,94 | 11 | Sodium . . | 23,0 | 19 | Potassium . | 39,10 |
| 4 | Glucinium. | 9,1 | 12 | Magnésium. | 24,32 | 20 | Calcium . . | 40,07 |
| 5 | Bore. . . . | 10,9 | 13 | Aluminium. | 27,1 | 21 | Scandium . | 44,1 |
| 6 | Carbone. . | 12,0 | 14 | Silicium . . | 28,3 | 22 | Titane. . . | 48,1 |
| 7 | Azote. . . | 14,01 | 15 | Phosphore . | 31,0 | 23 | Vanadium. | 51,0 |
| 8 | Oxygène. . | 16,0 | 16 | Soufre. . . | 32,07 | 24 | Chrôme . . | 52,0 |
| 9 | Fluor. . . | 19,0 | 17 | Chlore. . . | 35,46 | 25 | Manganèse. | 54,93 |

Sans pousser plus loin, on reconnaît, dans chaque ligne du tableau, les grandes familles naturelles de la chimie classique. Et la notion ainsi acquise du nombre atomique touche aux qualités profondes de la matière, comme l'a montré le physicien anglais Moseley, mort trop tôt pour la science[1] : Moseley a établi que la fréquence des rayons X émis par les divers métaux croissait comme le carré de leur nombre atomique. Si nous voulons interpréter cette loi par une comparaison familière, nous pouvons assimiler les divers atomes, émettant des vibrations X sous le choc des électrons, à une série de timbres mis en action par un marteau; s'ils sont faits de la même matière, il est tout naturel que la fréquence des vibrations sonores varie régulièrement du plus petit au plus gros, c'est-à-dire du plus léger au plus lourd; une semblable régularité serait inexplicable si les timbres étaient faits de métaux différents, ou si les atomes vibrants n'étaient pas formés avec le même constituant.

1. Il a été tué, pendant la guerre, à Gallipoli.

***

De pareils arguments peuvent incliner la pensée sans forcer la raison. Mais un autre, et plus persuasif, est tiré de la comparaison des poids atomiques.

Au début du XIXe siècle, les poids atomiques (ou plutôt leurs multiples simples qu'on appelait *équivalents*) étaient déterminés avec une médiocre précision; tels quels, ils semblaient justifier une audacieuse hypothèse émise en 1815 par Proust; voyant en eux des multiples simples du poids atomique de l'hydrogène, Proust avait suggéré que tous les éléments étaient contitués par des condensations successives de ce gaz primordial.

Le grand chimiste Jean-Baptiste Dumas, dont l'esprit philosophique allait toujours en avant, était fort disposé à admettre cette hypothèse, et c'est surtout pour la vérifier qu'il entreprit le vaste effort de mesurer à nouveau, et avec toute la précision possible, les poids atomiques. Cette œuvre, à laquelle est attaché le nom de Stas, est de celles qui ne sont jamais achevées, car chaque année voit s'accroître la précision des mesures et la pureté des corps analysés. Les nombres inscrits au tableau ci-dessus sont ceux qu'adopte actuellement la Commission internationale des Poids atomiques. Mais il ne fut pas nécessaire d'attendre bien longtemps pour se tendre compte que l'hypothèse de Proust était, sous sa forme première, incompatible avec l'expérience. On cessa donc d'en faire état, provisoirement, jusqu'au jour où les progrès de l'Atomistique la remirent en évidence, sous une forme nouvelle. Mais nous allons voir tout de suite que cette liste de poids atomiques, où on avait cru lire l'arrêt de mort de l'hypothèse de Proust, constitue au contraire la plus forte présomption en faveur de l'unité de la matière.

Remarquons, d'abord, que la détermination de ces nombres comporte une précision variable; les éléments les plus communs, qui peuvent être obtenus dans un état de grande pureté, donnent des résultats exacts à quelques millièmes près, si bien que le poids des atomes légers peut être établi en garantissant, non seulement le nombre des unités, mais aussi le chiffre des dizièmes : on sait, à n'en pouvoir douter, que le poids

atomique du chlore est 35,46 et non pas 35,36. Mais lorsqu'il s'agit d'atomes lourds, comme ceux du tantale, du tungstène ou de l'uranium, il n'en va plus de même; c'est ainsi qu'il est impossible d'affirmer si le poids atomique de l'uranium est 236, 237, 238 ou 239, de telle sorte que, le chiffre des unités étant incertain, celui des dizièmes est parfaitement inconnu. Par suite, une vérification de l'hypothèse de Proust, pour avoir un sens, doit porter exclusivement sur les atomes légers et sur les éléments les mieux connus. En se plaçant dans ces conditions, on peut constater que les poids atomiques, sans être des nombres entiers, *se groupent indiscutablement autour des valeurs entières* : de même, si, de toutes nos mesures métriques, un cataclysme n'avait laissé subsister qu'une vieille série de poids plus ou moins altérés par l'usure et dont les indications seraient effacées, pourtant on ne pourrait s'empêcher d'y reconnaître des multiples du gramme étalon.

Pour procéder à une première vérification, prenons les corps simples dont le poids atomique est au plus égal à 20; on en compte dix, de l'hydrogène au néon, et il est aisé de voir, sur le tableau ci-dessus, qu'*aucun* des poids atomiques correspondants ne s'écarte de plus d'un dizième d'unité de sa valeur entière. Si l'Univers ne comportait que ces dix éléments, on admettra bien qu'une pareille distribution ne saurait être attribuée au hasard, ou, pour mieux dire, le hasard ne la produirait qu'exceptionnellement.

Faisons encore un pas en avant, et examinons les corps simples dont le poids atomique est inférieur à 60; ce sont les éléments les plus répandus, et ils forment sûrement, à un millième près, la totalité de l'écorce terrestre. Cette catégorie comprend 28 éléments, sur lesquels 21 ont des poids atomiques qui diffèrent d'un nombre entier d'un dizième d'unité au plus; donc, 21 de ces éléments sur 28, soit 75 p. 100, sont groupés autour des nombres entiers, tandis qu'une répartition régulière, ne favorisant aucune décimale, donnerait une proportion de 20 p. 100. Avec le Docteur Achalme, qui a consacré un beau livre à ces problèmes[1], nous pouvons estimer le caractère improbable d'une telle distribution en utilisant une formule établie par M. Émile Borel, et dont je donne seulement la

1. *L'atome, sa structure, sa forme.* Payot éditeur, Paris.

conclusion : si on tirait au hasard d'une urne, à raison d'une par seconde, des listes de nombres, une combinaison aussi favorable ne se produirait, en moyenne, qu'une fois tous les trois mille siècles!

J'espère que cette analyse, encore qu'un peu sévère, aura convaincu le lecteur « qu'il y a quelque chose », et que la distribution des poids atomiques manifeste, dans l'œuvre de la nature, un plan général retouché par des influences encore mal définies. Mais nous ne sommes plus désarmés, comme on l'était au temps de Dumas et de Stas, en face de ce difficile problème. Nous avons d'abord acquis une notion nouvelle, celle d'*isotopie*. Née de l'étude des désintégrations radioactives, confirmée et généralisée par les expériences de J.-J. Thomson et d'Aston, elle nous a appris que beaucoup d'éléments sont, en réalité, des mélanges; les isotopes d'un même corps possèdent, à très peu de chose près, les mêmes propriétés physiques et chimiques, si bien qu'ils ne peuvent être séparés par aucun des moyens dont nous disposons. Pourtant, l'emploi d'un ingénieux instrument, le « spectrographe de masse », permet de les différencier et même de mesurer, avec une précision voisine du millième, leurs poids atomiques. Or, en procédant à ces mesures, les physiciens anglais ont fait cette constatation étonnante, que les nombres obtenus étaient toujours entiers; on en jugera par le tableau ci-après, où figurent seulement les éléments légers :

| ÉLÉMENTS | POIDS ATOMIQUE | POIDS ATOMIQUES DES ISOTOPES |
|---|---|---|
| Lithium | 6,94 | 6-7 |
| Bore | 10,9 | 10-11 |
| Néon | 20,1 | 20-21-22 |
| Magnésium | 24,32 | 24-25-26 |
| Silicium | 28,3 | 28-29-30 |
| Chlore | 35,46 | 35-37 |

Voici donc que, par la grâce de l'isotopie, les exceptions les plus « scandaleuses », comme celle du chlore, rentrent dans la règle. Mais il subsiste encore de plus minimes différences,

comme celle qui nous a fait attribuer à l'hydrogène un poids atomique, 1,008, très légèrement supérieur à l'unité. Nous allons, sinon les expliquer, du moins les voir s'atténuer en exposant la conception moderne de l'unité de la matière.

***

L'atome nous apparaît aujourd'hui comme un système planétaire dans lequel la gravitation newtonienne est remplacée par les attractions électriques : au centre, un soleil électrisé positivement, qu'on appelle le noyau; alentour gravitent des planètes constituées par les électrons chargés d'électricité négative, en des mouvements de rotation dont la force centrifuge équilibre à chaque instant l'attraction du noyau. Ces électrons constituent un élément universel, commun à toute espèce de matière; tous ont la même charge électrique et possèdent les mêmes propriétés. L'élément spécifique de chaque atome simple est donc constitué par le noyau, qui possède à lui seul presque toute la masse matérielle de l'atome, le reste de cette masse appartenant aux électrons planétaires. Je ne dirai pas quels recoupements d'expériences ont conduit à cette représentation; il y faudrait des volumes et toute la physique moderne y passerait.

Sir Ernest Rutherford, le premier, a attaqué le noyau, ce réduit central de l'atome, en le bombardant avec les plus puissants projectiles dont nous disposions, qui sont les corpuscules « alpha » jaillis du radium en désintégration. Ces expériences lui ont donné, tout d'abord, la signification de ce numéro d'ordre de la classification périodique, que nous avons appelé le nombre atomique : nous savons aujourd'hui qu'il représente simplement le nombre des électrons planétaires; ainsi, un seul électron gravite autour du noyau d'hydrogène; le soleil d'hélium possède deux planètes, celui du lithium en a trois, et ainsi de suite jusqu'à l'atome d'uranium, qu'entourent 92 satellites.

Sur ces prémisses, il est facile d'imaginer une représentation du noyau qui satisfasse aux tendances unitaires dont nous avons exposé les raisons. Nous considérons le noyau positif de l'atome d'hydrogène comme le constituant universel,

et, dans cette nouvelle dignité, nous lui donnons le nom de *proton*; l'atome d'hydrogène est donc constitué par un proton, dont la masse matérielle et la charge électrique sont prises comme unité, autour duquel gravite l'unique électron; et, comme l'atome est électriquement neutre, si la charge électrique du proton est + 1, celle de l'électron sera égale à — 1.

Passons maintenant à l'atome d'hélium. Puisque son atome pèse 4, son noyau doit contenir 4 protons; mais, si l'atome ne contenait que ces protons et deux électrons, les charges positives l'emporteraient sur les négatives, il ne serait pas électriquement neutre, ce qui est contraire à toute les constatations expérimentales : ceci nous amène à admettre l'existence de deux électrons nucléaires, associés aux 4 protons d'une manière que nous ignorons pour constituer le noyau d'hélium. Sur cet exemple, nous pouvons comprendre la genèse hypothétique des divers éléments; l'atome de lithium, qui pèse 7 et dont le nombre atomique est 3, comprendra 7protons associés à 4 électrons dans le noyau, tandis que 3 autres électrons rempliront l'office de planètes... Pour l'oxygène, 16 protons et 8 électrons dans le noyau et, tournant autour de celui-ci, 8 autres électrons; et si nous considérons les deux isotopes du chlore, de poids atomiques 35 et 37, ils contiennent tous deux 17 électrons planétaires, et c'est pour cela, sans doute, que leurs propriétés chimiques et physiques sont identiques, mais leurs noyaux sont formés de 35 et 37 protons, associés respectivement à 18 et 20 électrons.

J'ai supposé, pour exposer les choses plus simplement, que l'électron était dépourvu de masse matérielle, de telle sorte que le poids de l'atome se confondait pratiquement avec celui du noyau. Mais la réalité est plus compliquée; l'électron possède une masse, que certaines mesures évaluent à un deux-millième de celle de l'atome d'hydrogène; il arrive même, contrairement aux lois de la mécanique classique, que cette masse n'est pas fixe; elle augmente avec la vitesse parce qu'elle se double d'une « masse électromagnétique » due au sillage des électrons en mouvement : de même, un projectile qui se meut dans l'air ou un navire qui se déplace dans l'eau, entraînent avec eux une certaine masse fluide, qui participe à leur mouvement et qui leur attribue une masse apparente

plus grande que leur masse au repos. Comme nous ignorons les vitesses des électrons planétaires, nous sommes hors d'état de calculer leur participation à la masse totale de l'atome, mais cette explication paraît rendre compte des faibles écarts qui subsistent encore entre les poids atomiques mesurés, et des multiples entiers de la masse du proton élémentaire. Ainsi, l'isotopie, d'une part, et la masse variable des électrons, de l'autre, fournissent une interprétation acceptable de ces décimales qui nous avaient à la fois avertis et inquiétés.

***

C'est donc avec ces deux constituants universels, le proton positif et l'électron négatif, que seraient fabriquées toutes les espèces de matière. Assurément, tout cet édifice théorique est suspendu au fil léger des hypothèses; il n'est qu'une ébauche, sans doute bien imparfaite. Nous voudrions le voir étayer par des faits précis et des observations directes; nous allons voir que les faits ne manquent pas, encore qu'aucun ne nous apporte la complète certitude.

Le plus impressionnant, et le mieux connu, est encore la désintégration radioactive. La nature nous y montre sur le fait, et sans contestation possible, des corps, ayant toutes les apparences d'éléments, qui se vident de leur propre substance et crachent au dehors, avec des électrons planétaires, des fragments de leur noyau. Mais deux choses nous troublent encore : en premier lieu, on peut dire que les corps radio-actifs ne sont pas des éléments comme les autres et que par suite leur constitution intime peut être différente : argument médiocre, car sur mille atomes de radium, il n'en éclate qu'un tous les ans, et les 999 autres restent, pendant ce temps, aussi calmes que des atomes de cuivre ou d'azote; ainsi, dans l'intervalle des cataclysmes qui le détruisent, rien ne peut différencier un atome radio-actif d'un autre.

Nous observons, en second lieu, que, dans la désintégration des noyaux radioactifs, le produit expulsé est, non pas le proton de masse matérielle 1, mais le corpuscule « alpha », ou noyau d'hélium, qui est 4 fois plus lourd et que nous avons considéré comme formé de 4 protons et de deux électrons

nucléaires. Si nous ne connaissions que les phénomènes radioactifs, c'est donc ce corpuscule alpha qui serait le constituant élémentaire. Les physiciens se tirent de cette nouvelle difficulté en admettant que ce groupement de quatre protons et de deux électrons est particulièrement stable et possède, de ce fait, une certaine individualité qui l'élève au rang d'élément secondaire, à côté des protons et des électrons. Ainsi, des éléments comme le carbone, l'oxygène, le soufre, dont les poids atomiques, 12, 16, 32, sont des multiples de 4, doivent être constitués avec des corpuscules alpha associés, on ne sait comment, dans le noyau, tandis que le noyau du bore, qui pèse 11, serait constitué, entre les électrons, par 2 corpuscules alpha associés à 3 protons; le noyau d'azote, de poids 14, comprendrait 3 corpuscules alpha et deux protons, et ainsi de suite; nous verrons tout à l'heure que l'expérience paraît confirmer cette représentation.

Je voudrais, à côté de la désintégration spontanée, faire une place à la désintégration « provoquée », c'est-à-dire aux expériences de transmutation des éléments inactifs autour desquelles on a mené grand bruit depuis les communications de Ramsay, de Nagaoka et de divers physiciens. Mais le grand mérite et la parfaite bonne foi des expérimentateurs n'empêchent qu'on ne doive accueillir les résultats annoncés avec une extrême réserve; les méthodes mises en œuvre ne sont pas complètement protégées contre de nombreuses causes d'erreurs et d'autres expérimentateurs, aussi habiles, n'ont pas réussi à reproduire les résultats annoncés. Il y a déjà assez d'incertitude dans les hypothèses sans prétendre les appuyer sur des faits eux-mêmes incertains.

Il n'est pas impossible, toutefois, que le Ciel nous présente, en une grandiose expérience, l'exemple de ces transmutations. Tout le monde a entendu parler des rayons « cosmiques » dont le professeur Millikan a, dans de récentes expériences, établi l'existence et marqué la place, au delà des rayons X et des rayons « gamma » du radium, dans le spectre des radiations. Ce rayonnement, extraordinairement pénétrant, nous arrive à travers notre atmosphère de mondes lointains qui ne sont, on en a l'assurance, ni le Soleil, ni les étoiles. L'hypothèse la plus logique qu'on puisse faire place leur origine dans les nébu-

leuses, Univers en gésine où le proton initial se transforme, par intégrations progressives, en éléments plus complexes; il se trouve, précisément, qu'en appliquant la théorie des quanta à cette transmutation, on trouve que la métamorphose d'hydrogène en hélium s'accompagne de l'émission d'un rayonnement ayant précisément les propriétés des rayons déccuverts par Millikan; ainsi un nouveau fil, fragile il est vrai, s'ajoute au tissu des probabilités.

Mais une place à part, et une valeur probante spéciale, doivent être attribuées aux expériences de Sir Ernest Rutherford, dont j'ai parlé incidemment au début de cet article. Le grand physicien de Cambridge a opéré en bombardant les atomes de divers corps avec les projectiles alpha lancés, à la vitesse de 16 000 kilomètres par seconde, par une parcelle de radium C; ces projectiles ont une vitesse 20 000 fois plus grande que celle d'une balle de fusil et, à égalité de masse, une énergie 400 millions de fois plus grande. Lancés dans une atmosphère d'hydrogène, la plupart traversent des domaines atomiques sans rencontrer d'obstacle : les électrons n'ont pas plus d'action sur eux qu'un papillon sur un obus et le noyau, plus résistant, est extraordinairement petit; son diamètre n'est qu'un dix-millième du diamètre total de l'atome : une noisette sur la place Vendôme! Pourtant il arrive que, sur quelques milliards de projectiles alpha, quelques-uns rencontrent un noyau d'hydrogène, c'est-à-dire le proton de masse 1 que nous regardons comme le constituant universel; par ce choc, le grain de proton est projeté violemment jusqu'à 30 centimètres de son point de départ; son arrivée peut être décelée par un écran au sulfure de zinc, qui s'illumine au point frappé par le proton; mais cette phosphorescence disparaît lorsqu'on recule l'écran au delà de dette limite; 30 centimètres mesurent donc l'impulsion maximum communiquée aux protons par le choc d'un projectile alpha. Chose remarquable, si on remplace l'hydrogène par un corps hydrogéné quelconque, comme une pellicule de paraffine, le phénomène reste identiquement le même, et ceci nous prouve, une fois de plus, combien l'énergie des combinaisons chimiques pèse peu à côté de l'énergie interne; entre l'atome libre et l'atome engagé dans une combinaison, les projectiles alpha ne font aucune différence.

Mais tout ceci ne constitue que des observations préliminaires. Substituons maintenant, à l'hydrogène, de l'azote soigneusement purifié et soumettons-le au même bombardement; l'écran au sulfure de zinc, placé à 30 centimètres, émet plusieurs centaines de scintillations par seconde, et *les scintillations continuent à se manifester lorsqu'on éloigne l'écran jusqu'à* 40 *centimètres*. Cet effet n'est pas dû à une impureté d'hydrogène mélangé à l'azote, puisque les noyaux d'hydrogène ne sont lancés qu'à 30 centimètres; on ne peut l'attribuer qu'à la destruction de l'atome d'azote; et d'autre part, les particules projetées ne sont autres que des protons, car on peut estimer leur masse en les soumettant à l'action d'un électro-aimant et on trouve ainsi (par des méthodes sur lesquelles je n'insiste pas) qu'elle est égale à 1. Nous sommes donc amenés à conclure que quelques atomes d'azote, parmi des milliards, ont été détruits et que cette destruction a libéré des protons : résultat évidemment favorable à notre hypothèse.

La même expérience réussit avec le bore, le sodium, le phosphore, et surtout avec l'aluminium, dont une mince pellicule, bombardée par les corpuscules alpha, libère des protons et les lance jusqu'à 90 centimètres de l'atome originel. Si vous vous étonnez de voir ainsi dépasser les 30 centimètres qui limitaient la course du proton d'hydrogène, Rutherford vous répondra que ces protons ne sont pas des masses inertes à l'intérieur du noyau, mais qu'ils possèdent une force vive qui intervient, avec celle du projectile, pour déterminer la vitesse et la direction dans laquelle ils sont projetés : de même, si on démolissait à coups d'obus une dynamo en rotation, la trajectoire des éclats dépendrait de leur vitesse de rotation, comme de celle de l'obus.

Remarquons ici que, ce qui fait le succès de l'expérience de Rutherford, c'est qu'elle étudie les atomes un par un, alors que les méthodes chimiques, ou même l'analyse spectrale, exigent la formation d'une masse appréciable de matière. Or, les transmutations réalisées dans cette expérience portent sur des traces infinitésimales de matière : il n'y a que 2 molécules alpha sur un milliard qui atteignent de plein fouet un noyau atomique, et pour obtenir un millième de millimètre cube

d'hydrogène, il faudrait faire agir pendant un an tous les rayons produits par un gramme de radium.

Enfin, il est remarquable que cette expérience, recommencée avec le carbone, l'oxygène, le silicium et le soufre, dont les poids atomiques 12, 16, 28 et 32, sont des multiples de 4, n'ait donné aucun résultat. Ceci suggère, comme je l'ai dit plus haut, que les atomes de proton y sont agglomérés, 4 par 4, en un atome secondaire extrêmement stable et qui résiste victorieusement au bombardement atomique.

Rutherford, dont l'audace ne recule devant aucune hypothèse, nous déclare que ce groupement, identique à la particule alpha, a la forme d'un sphéroïde dont les axes sont entre eux comme 8 est à 5, et que les forces électriques qu'il exerce sur un proton sont attractives aux très faibles distances pour se transformer, à distance plus grande en répulsions... Je n'indique ces suggestions que pour montrer quel rôle, fécond mais inquiétant, l'imagination joue dans ces régions de la science. En les parcourant, nous nous enfonçons peu à peu dans une région pleine de brouillards, mais éclairée de temps en temps par un jet de lumière. Aux débuts de notre marche, le contour des objets nous apparaît distinctement; à mesure que nous avançons, nous ne savons plus si ce que nous apercevons est réalité ou chimère. Nous suivons des guides intrépides qui nous expliquent, à leur manière, ce qu'ils voient et que nous croyons voir après eux; ce qui justifie notre confiance, c'est que leurs assertions reçoivent, de ci de là, d'étonnantes confirmations. En tous cas, les faits restent; si l'unité de la matière n'est pas un dogme officiel, il n'est personne qui ne croie que, de quelque manière, elle ne soit réalisée; et on ne peut plus penser l'Univers qu'à travers cette doctrine.

Mais l'unité de la matière n'est elle-même, aux yeux de certains novateurs, qu'un stade provisoire vers une unification plus complète. Henri Poincaré estimait déjà que la « dématérialisation » des électrons, réduits à leur masse fictive électromagnétique, c'est-à-dire à leur sillage, entraînait forcément la dématérialisation du noyau. Einstein a établi, en partant des équations de Maxwell, que la masse totale de chaque gramme de matière était équivalente à une quantité d'énergie mesurée par le carré de la vitesse de la lumière,

$9 \times 10^{20}$, qui suffirait à soulever, à un kilomètre de hauteur 900 cuirassés de 30 000 tonnes! Si les conséquences de cette théorie reçoivent un jour la confirmation expérimentale attendue, c'est donc l'énergie qui sera, en définitive, l'élément formateur universel, et la matière, sous ses divers aspects, n'en serait qu'une forme condensée. Ces généralisations sont article de foi pour beaucoup de gens qui seraient bien empêchés de donner leurs raisons, ce qui montre, une fois de plus, combien l'esprit humain est épris de simplicité; mais rien ne prouve que l'univers soit construit d'après ses désirs.

L. HOULLEVIGUE

# PARMI LES LIVRES

Un prix littéraire important, donné à M. Luc Durtain, désigne de nouveau au public cet *Hollywood dépassé*, qui a paru d'abord dans la *Revue de Paris*. C'est un très beau livre, complexe comme la vie elle-même, une peinture pittoresque, un duel du rêve et de l'action, une vue d'une planète sur une autre.

Le fils d'un pasteur suisse a émigré en Californie. Voilons l'histoire de ses débuts. Il s'appelait en Europe Édouard Sandroz. Il s'appelle aux États-Unis Charles Rambert. La police paraît avoir diverses raisons de s'intéresser à lui. Nous le rencontrons, au commencement du livre, dans un restaurant populaire, mais déjà confortable, de Los Angeles. Il n'a en poches que 18 cents, le ticket de son addition en marque 53. Mais il la fait subtilement payer par un certain Hickman. A cette époque de sa vie, il fait la contrebande de l'alcool. Il habite en commun avec un Sicilien, compagnon de misère, à la fois fidèle et dangereux comme un chien hargneux, Mascari.

Oubliez la sécheresse de ce résumé; le livre est tout scènes et mouvement. La cafeteria Lobos, les pensées de Sandroz, l'ivresse de Hickman qui emmène Sandroz et Mascari chez lui, la poursuite de Mascari par la police, les danses forcenées avec la puritaine Mrs. Hickman, la colère du mari, tout cela fait autant d'images qui se succèdent par un glissement insensible. Et il se trouve que ces tableaux rapides sont de merveilleux instruments d'analyse.

Nous sommes à peu près au tiers du livre. L'auteur va con-

duire Sandroz de son état misérable jusqu'à la fortune. Mais en même temps, cet ancien étudiant kantien, encore avide d'absolu, va se dégoûter de cette fortune facile; et enfin, à côté des personnages, comme des ombres plus grandes qu'eux, l'Europe et l'Amérique, projetées sur l'écran, paraîtront s'affronter.

L'exécution de ce triple dessein est très subtile, et M. Durtain y est servi par un style précis, dégraissé, animé, capable de tout définir et de tout peindre. La suite des faits est simple. Sandroz rend visite à un ingénieur français, Guyon, qui travaille aux sondages de pétrole. Ici encore une description si vive que nous pensons suivre la route, voir le paysage, respirer sous le ciel bleu l'haleine froide du Pacifique, arriver aux champs de pétrole, et, dans l'ombre du derrick, assister à la rupture d'une tige. Mais, comme dans la vie elle-même, les faits ont un sens. Guyon représente cet idéal moyen d'homme laborieux, consciencieux, dont les pensées sont dédiées à son métier, et qui, dans le vaste univers, ne s'intéresse qu'à l'huile. Le Suisse, fils d'une race qui participe à trois civilisations, est incapable de s'asservir à cet idéal-là. En lui, d'innombrables êtres en puissance jalousent celui qui a émergé jusqu'au réel.

Mrs. Hickman a une sœur, Ethel, que Sandroz courtise. C'est une parfaite jeune fille américaine. Comment le Suisse prendrait-il au sérieux cette âme de fabrique neuve? Il se fait un jeu de la séduire, de la décevoir, de l'offenser, de la reprendre. Enfin, le propriétaire du terrain où travaille Guyon, un certain Rumhill, homme à cheveux roux et ancien maraîcher, s'est mis en tête d'avoir devant sa maison une statue, une figure de femme qui représentera l'huile de pétrole. Sandroz saisit la balle au bond. Étudiant, il a travaillé quelques semaines dans l'atelier de Regamey. Il se donne hardiment pour un sculpteur illustre en Europe. Il enlève en un moment la commande. Ethel sert de modèle. La fortune, la gloire viennent à la fois. C'est justement à ce point qu'un cœur du Vieux Monde sent la vanité de ce qu'il a conquis, la crainte d'en être prisonnier, et le dégoût d'être arrivé. Il renonce à tout, et il s'embarque pour Java. De l'univers neuf, égal, massif et superficiel, il émigre vers l'antique, la

subtile Asie. Le dernier chapitre est fait de son dernier réveil. Un rayon de soleil filtre au bord d'un store, lumière chargée d'atomes. « L'univers était devant lui : l'émigrant tendit les bras, comme pour demander quelque chose. Et il reçut en effet dans sa main la lumière, ainsi qu'une barre d'or. Un or ineffable, mélangé à la chair, né de la chair : non point posé sur elle, mais qui en rayonnait. »

Le sens du titre se découvre maintenant. L'Amérique est une bâtisse magnifique où manque le mortier de l'âme, et qui pour cela est plus inconsistante qu'un rêve. Hollywood, faubourg de Los Angeles, devenu lui-même, par le caprice du cinéma, une grande ville et la capitale des apparences, est ici comme un symbole. L'homme de vieille civilisation ne saurait s'arrêter là. Il passe outre, et par la Malaisie et l'Inde, revient à ses origines. « Ainsi, quelques vestiges de culture exaltés dans un Européen déchu suffisaient à le pousser, par delà les barrières américaines, vers l'Asie, la profonde Asie. Tous les chemins du monde sont courbes ».

***

Quoique le lecteur connaisse pareillement *La Naissance du jour*[1], le livre de Colette, né l'été dernier dans une petite maison à l'ouest de Saint-Tropez, rappelle trop de souvenirs aux familiers de la côte des Maures, pour que je ne souhaite pas d'en dire un mot.

Saint-Tropez est, au mois d'août, un des endroits de France les plus surprenants. Dans la vieille ville, les chevalets sont aussi serrés que chez Jullian. Des Anglaises peignent debout, plaquées dans l'ombre étroite des murs. Sur le quai, devant la statue du bailli de Suffren, des artistes célèbres, les jambes nues, diversement accoutrés, descendent de voiture, achètent des couleurs, boivent un pastiz. Un disciple de Raymond Duncan tisse les toiles dont chacun est vêtu. Picabia est passé là un jour avec deux jolies femmes coiffées des chapeaux de paille que portent les chevaux; des touffes de cheveux passaient hors des trous ménagés pour l'oreille des bêtes. Un peu au-dessus de la ville, au Maquis, habitent Segonzac,

1. Flammarion.

Luc-Albert Moreau, Villeboeuf. La maison de Colette, *La treille Muscate*, est un peu plus loin sur le rivage. Un jardin la rejoint à la route. C'est une petite maison à un étage, toute simple, une maison vraie. Derrière la maison, une vigne, sur le sol sableux, s'étend jusqu'à un fourré de roseaux, qui ont donné leur nom au paysage : les Caroubiers. Ces roseaux protègent, voilent et enserrent une plage de sable blanc.

C'est là qu'est né ce court roman, moins écrit que rêvé, c'est une de ces œuvres de grâce, où chaque note, chaque coup de pinceau reste vivant. Il n'y a pas une ligne où la sève ne monte, pas un mot qui ne respire. Quelle richesse et quelle variété! C'est un livre nourri, lustré, fruité, doré. Et c'est en même temps une confidence, une causerie avec soi-même que l'univers entend. Le langage est exquis et le miracle est qu'il est naturel. Ces phrases dont le choix est merveilleux sont si souples que le sang y bat comme dans une artère. Les sentiments passent dans l'écriture avec leurs frémissements et leurs lueurs. Les jours naissent et s'éteignent. Les couchants d'or et de feu se peignent sur la page. On sent changer les heures de la nuit.

Où reconnaître les éléments de cette substance animée? A la fin du premier chapitre, et de place en place jusqu'à la fin, Colette a inséré des lettres de sa mère; on reconnaît une nature toute pareille à la sienne, et une destinée toute différente. Ainsi séparés par l'intervalle d'une génération, deux êtres semblables réagissent autrement. On reconnaît là un magnifique sujet de roman, et, sans aucune preuve, j'incline à penser que c'est l'idée primordiale du livre.

Mais c'est peut-être ce qu'on nomme un faux bon sujet. Il se peut que cette comparaison, si curieuse qu'elle soit, devienne un peu monotone. Quoi qu'il en soit, par volonté ou par nécessité, ce thème a passé au second plan. L'air du temps, la lumière variable, l'histoire du vent et du soleil, qui sont les affaires principales du pays, ont envahi l'ouvrage. On imagine Colette devant la longue table, dans la pièce éclairée de trois fenêtres tendues de toile de fer. C'est la nuit; et, sur le papier bleuté, elle recompose le jour.

Et puis il y a aussi les amis : ceux que j'ai dits, les peintres,

et d'autres encore. L'automobile de Géraldy crie sur la route. Il va en descendre une femme de lettres viennoise, madame Zuckerkandl, qui décrira dans le *Wiener Journal* une visite chez Colette. On mange la tarte à la frangipane et on boit le vin à la cannelle. Le soir on va quelquefois à cet étrange café, au coin de la jetée, où dansent entre eux les marins, souples comme des bêtes. Et Colette se range un peu pour faire place à ses amis dans son livre. Il y a encore le matou, qui coule de l'arbre comme une liane, et la chienne brabançonne, dont le seul soin est de donner à sa maîtresse l'attention de tous ses instants. Encore deux personnages. Et dans un coin de l'arche de Noé, on ménagera un jardin botanique; on verra les fleurs fatiguées de la présence des hommes, et une perle d'eau sur la lance bleue des roseaux.

Quand elle a assemblé les impressions et les images, Colette sent enfin qu'il est nécessaire de composer un livre, je veux dire d'inventer une intrigue. Que cette partie de l'ouvrage ait été trouvée la dernière, je le crois volontiers. Et cependant elle y a mis un sentiment mûri et des soucis profonds. Elle a imaginé qu'elle avait un voisin, Vial, décorateur et ensemblier (je crois que c'est ainsi que ces choses se nomment), qui habitait une maison en forme de dé, mais qu'on voyait plus souvent chez elle. Une jeune fille qui ne peint ni bien ni mal, Hélène Clément, s'est éprise de lui. « C'est une blonde paille, aux cheveux plats. Le soleil la teint en rouge harmonieux, un beau rouge égal, qui envahit sa peau de blonde et voue au bleu, tout l'été, ses yeux pers. Grande, avec une chair modeste, elle ne pêche guère que par l'excès de loyauté physique et morale, qui est un des snobismes des filles de vingt-cinq ans. » — Donc Hélène Clément aime Vial, et Vial aime Colette, et Colette, dont nous ignorons les sentiments, le donne à Hélène.

Nous tenons maintenant tous les éléments de l'ouvrage : ce sont comme trois lignes mélodiques qui courent et parfois se rejoignent. Le chant est fait par le cours de l'heure et la vie de la nature; les deux parties intermédiaires, l'une par l'aventure d'Hélène et de Vial, l'autre par le fil du souvenir maternel; mais la basse, qu'on entend à demi et qui maintient tout l'édifice de ces chants, est une rêverie profonde,

apaisée peut-être, pathétique pourtant, prudente et qui se croit tournée vers le souvenir. Que de fois ainsi dans quelque adagio, le support de la voix grave est un contre-chant plus beau que la mélodie! Pareillement il y a, à la fin du livre, quelques pages frémissantes de résignation fragile; une main qui ne veut pas trembler oriente dans un sens choisi avec sagesse des éléments rebelles encore; une fierté stoïque attend en silence que le rythme, un instant heurté, recommence à battre en place; l'aventure d'hier, en prenant sa forme dans l'avenir, deviendra précieuse; une dernière lettre maternelle enseigne, dans un style émouvant, la règle suprême, la parfaite décence, le juste regard sur ce qui doit finir.

***

Le tableau que M. Emmanuel Bove vient de tracer de la misère et de la déchéance d'un homme[1], est non seulement un des plus tragiques qui soient, mais des mieux fondés sur un détail exact. Sous l'atroce ressemblance de l'aventure, on sent l'observation clinique. On devine que ces pages douloureuses sont vraies. Je regrette dans l'écriture un peu de mollesse et de négligence là où le récit ne serre pas le cœur.

M. Perrier dirigeait une fabrique d'objets de caoutchouc. La mode des talons tournants fit sa fortune. Mais il devint dans le même temps obsédé par l'idée fixe qu'il dépendait de cette mode; tandis que son usine était en pleine prospérité, il la voyait ruinée. La maison qu'il habitait lui parut prête à s'effondrer. Un jour il monta au grenier, s'appuya à la barre d'appui de la lucarne, eut le sentiment que le ciel et les arbres ne formaient plus qu'une masse grise indistincte. « La barre qui touchait sa poitrine, le sol sur lequel ses pieds étaient posés, il cessa de les sentir. Il lui sembla qu'il volait sans faire un mouvement, comme dans un miracle. C'était si agréable qu'il éprouvait un besoin impérieux de s'allonger, d'essayer d'avancer, couché dans le ciel. Il tendit les bras en avant, se pencha au dehors pour jouir davantage de cette sensation de légèreté. Mais tout à coup il sentit qu'il tombait à une vitesse vertigineuse. »

1. *La Coalition*, chez Émile Paul.

Il a eu quatre enfants. Un fils a été tué à la guerre. Le second fils, Charles, après s'être battu avec une bravoure optimiste, a dit raca sur sa famille; il gagne largement sa vie en faisant des affaires et vit avec une certaine Alice. Des deux filles, l'aînée, Thérèse, est une âpre bourgeoise, dont la vie est entièrement correcte, de sorte qu'elle méprise et qu'elle jalouse à la fois le destin de la cadette, Louise. Celle-ci est l'héroïne du livre.

A vingt-deux ans, Louise Perrier est devenue la maîtresse d'Alexandre Aftalion, fils d'un paysan bulgare, lequel Alexandre, après une jeunesse errante et misérable entre Sofia et Vienne, s'est échoué à Paris. Louise l'a rencontré chez un autre bohême, le sculpteur Loukhomski. Elle a quitté ses parents. Ils ont d'abord vécu très pauvrement, en tenant rue Broca une crèmerie louée à crédit. Le suicide de Perrier a permis au ménage de vivre à Genève où Alexandre, incapable et beau parleur, est mort de phtisie, non sans avoir à peu près ruiné sa femme. Avec le reste de sa fortune, elle est allée vivre à Nice, où elle a achevé de se ruiner.

Un fils était né, qui fut appelé Nicolas. Un grand-père mélancolique, obsédé et qui finit par le suicide; un père névropathe, rongé de tuberculose, gonflé de projets vains et incapable d'agir; une mère légère, insouciante, puérile, passionnée de colifichets, et confiante dans les chimères : voilà donc de quel sang cet enfant est formé. Il est l'image du parfait déséquilibre entre le rêve et l'action. « Il aimait à s'imaginer qu'il était un enfant prodige. Il y mettait une force telle qu'il se voyait par exemple assis à un piano et, devant ses parents abasourdis, jouant les morceaux les plus difficiles, ou prenant part à une course de bicyclettes et arrivant premier sous les acclamations, ou récitant une tragédie tout entière, ou encore traversant le lac Léman dans sa longueur à la nage. Parfois, tant ses rêves étaient vivants en lui, il s'asseyait réellement au piano et, promenant au hasard ses doigts sur les touches, se figurait qu'il improvisait quelque chef-d'œuvre. Sa jeunesse entière fut ainsi hantée par le besoin d'être un prodige, de surprendre. Lymphatique et paresseux, il ne travaillait pourtant pas. »

Quand madame Aftalion n'eut plus qu'une vingtaine de mille

francs, elle se décida à venir à Paris, où Nicolas cherchait un emploi. Froidement reçu par son âpre sœur Thérèse, elle la quitta après peu de temps, et son premier soin fut de s'installer dans un bel appartement meublé à quinze cents francs par mois. A ce train, elle avait de quoi vivre une saison. Mille achats, le désordre, la main ouverte, précipitèrent la fin. On jurait chaque jour de renoncer au superflu. Nicolas ne trouvait pas d'emploi et n'en aurait rempli aucun. Insouciants et futiles, la mère et le fils ont la ferme confiance qu'un miracle va les rendre riches. Ils font des plans d'avenir. Et les voici tout à coup sans un sou.

Toutes les données du livre sont rassemblées. Il ne reste à l'auteur qu'à montrer les étapes de cette déchéance, de l'appartement de la rue Eugène-Manuel à l'Hôtel Max dans la rue de Calais, de l'Hôtel Nox à l'Hôtel Excelsior, de là à un petit logement chez une vieille dame, 110, rue de la Croix-Nivert, pour finir dans un garni d'ouvriers derrière l'École Militaire, rue de la Cavalerie. Ce sont des hauts et des bas selon les sommes soutirées, car la mère et le fils ne vivent que d'emprunts. A l'optimisme des premiers temps, succède la ressource du rêve pur. Ils n'ont plus l'espoir que l'argent viendra, ils s'imaginent qu'il est venu. Au milieu de la plus atroce misère ils se réfugient dans l'illusion, interrompue par le désespoir et les querelles. La vie réelle est un cauchemar, et leur seule existence supportable est dans le songe. Un dernier emprunt les soutient quelque temps, mais rien ne peut plus les sauver, tant leurs dettes les entraînent. Nicolas se décide enfin à travailler dans une usine; après quinze jours, il renonce. D'ailleurs sa santé est perdue. Toute la description de cette misère est affreuse d'exactitude : les douleurs, les vertiges, la crasse, les vêtements crevés, l'épuisement des longues courses vaines. C'est une longue agonie. Nicolas attend un soir entier sous la pluie une maîtresse qu'il a eue; elle le fait coucher sur un divan et lui donne vingt francs. Il y a des épisodes macabres, car la mort ne dédaigne pas l'ironie; il va implorer un ami et arrive quand on coud les tentures pour son enterrement. Il y a des aventures qui dans d'autres circonstances seraient comiques. Il essaie de taper un nègre qui proteste et qui fait un attroupement dans la rue. Il va chez son oncle Charles, ne trouve

qu'Alice, la serre contre lui, par un besoin enfantin de caresses, et se fait jeter à la porte. Il est si épuisé qu'il ne sent plus ni le sommeil ni la faim. Il essaie de boire une tasse de café et n'en peut pas avaler la première gorgée. Enfin, un matin, longeant la Seine, il fait, presque par distraction, ce pas en avant, ce pas hors du quai qui le délivre de la vie.

***

J'avais vu M. Costis Palamas à Athènes en 1925. Le plus illustre poète de la Grèce m'avait reçu dans un petit appartement rempli de livres et comme vivant de sa pensée. Sa fille était auprès de lui, pareille à Antigone. Il y a quelques semaines, durant un second voyage, j'ai lu les épreuves d'une traduction française, faite par M. Eugène Clément, d'un des plus beaux poèmes de Palamas, *Les Douze Paroles du Tzigane*. Le livre va paraître chez Sansot et je suis heureux de l'annoncer. Je ne doute pas qu'il ne devienne promptement populaire en France, et que nous n'en soyons enchantés comme nos aïeux l'ont été des grands romantiques. La poésie est d'une puissance, d'une couleur, d'une fougue incroyables.

Dans une introduction magnifique, qui est elle-même un poème, Palamas a défini son œuvre. Quels souvenirs lui donnèrent l'idée de chanter l'épopée de la race nomade quand elle apparut en Thrace pour la première fois, un peu avant la chute de Constantinople? Cette arrivée est le premier chant du poème, et c'est un tableau d'une vie et d'un éclat extraordinaires. Est-ce réellement une bohémienne de la route, droite, cuivrée, énigmatique, qui a inspiré ces vers, première cellule de l'œuvre : « Tzigane à la gorge de perdrix, ô enchanteresse, qui à minuit parles aux astres une langue impérative... », — ou n'est-ce pas une autre créature, une beauté brune, intraitable et ardente, qu'il a transposée en tzigane? Ne s'est-il pas souvenu de tous ces Bohémiens qui fourmillent sur les chemins de la poésie, de Shakespeare à Lenau? Ne s'est-il pas senti lui-même parent de la race errante et musicienne? Qui peut reconnaître le premier germe de l'idée? M. Palamas ne sait plus lui-même comment son ouvrage s'est formé.

Il y a travaillé sept ans. La forme est d'une épopée, mais non pas toujours le contenu. « Dans les *Douze Paroles*, dit-il lui-même, s'expriment la légende épique et la méditation lyrique. Une fable simple s'y déroule, avec un sens qui ne l'est point. » Et M. Roussel, dans la préface qu'il a composée pour la traduction de M. Clément, dit également : « Le lyrisme, la philosophie, l'épopée se mêlent dans l'œuvre à doses sans cesse variées. La grandiose arrivée du peuple tzigane en Thrace (Parole I), leur grouillante et innombrable assemblée à Kakava (VII), le fourmillement gigantesque de Constantinople opulente et pourrie (VIII), autant de résurrections épiques; mais la négation sauvage et violente de tous les cultes, et plus tard... la résurrection des dieux, ce sont là grandes fresques de métaphysique; mais l'invective contre la femme banale et fourbe (III) et la ballade d'Adocrytos sont des morceaux lyriques. »

Ce mélange du récit et du rêve fait naturellement penser à la *Légende des Siècles*; et aussi l'ampleur des proportions, la puissance verbale, la beauté de la forme. Mais l'accent est très différent. Il y a ici une fougue passionnée, une ivresse violente. « La méditation lyrique dans les *Douze Paroles*, dit Palamas lui-même, n'a pas une allure tranquille; elle a une marche tourmentée, elle prend des aspects différents, depuis les sarcasmes et les lamentations funèbres de la négation la plus âpre jusqu'au claironnement triomphal de la foi, depuis le doute et le nihilisme jusqu'à la proclamation de l'énergie, du progrès, de l'amour viril, de la confiance dans la beauté de l'avenir. Mon héros est successivement destructeur et fondateur. »

Cette résurrection finale, M. Palamas l'a décrite en vers magnifiques : « Autels des Dieux, citadelles des Patries, jardins de l'Amour! réveille ces êtres immortels, ô musique créatrice du monde! — Et tu te réveilles aussi, femme à la gorge de perdrix, ô enchanteresse, dont les paroles commandent aux étoiles. — Tu as laissé dans la tombe ton corps de destruction et le sépulcre a été pour toi la porte de l'affranchissement. — Tu parles et tu grandis jusqu'à dépasser les mondes, et les constellations te ceignent d'une couronne de fée. » — C'est par elle qu'il connaît les arcanes des mondes et

il lui apporte en hommage la suite entière des temps. La musique se fait chair et s'épanouit en un monde nouveau, en un homme nouveau. Celui-là, le dernier né, le fils de la musique et de l'amour, se dressera « triomphateur sur une large terre, prophète d'une âme plus large encore ».

Cette antique idée de la mort, de la résurrection, de l'âge d'or final dans la communion de la nature, c'est le sommet de l'œuvre et sa couronne. Elle reparaît encore dans un très beau poème où les arbres racontent au tzigane la légende d'Orphée : « Meurtri par la vision et l'horreur des Enfers, par le Désir, par la Sphynge, par l'intangible Eurydice, lui aussi il est venu, banni de la joie et de la vie : « Prenez-moi dans « vos bras, a-t-il dit, et écoutez, ô vous, grandes forêts inno- « centes ! » Et nous l'avons enclos dans notre rêve et la voix de la lyre chantante a tout absorbé, est devenue un gouffre, est devenue un rêve et une incantation ; nous sommes devenus un temple, et lui un chantre, un prophète, un dieu de l'harmonie... »

Les forêts disent encore au tzigane, musicien comme Orphée : « Le vrai rêve c'est la vie ; fais résonner sur ton violon les accords de la vérité. Où est-elle, la Vérité ? Ne te laisse pas leurrer par des mots de sens profond en apparence. La source de la vérité, tu ne la trouves pas seulement en toi, homme. Tu la trouveras partout dans l'union — ô hymen libérateur ! — de ton cœur et de ton esprit avec la vie universelle. »

HENRY BIDOU

# TABLEAUX DE PARIS

AVEC COSTES ET LE BRIX. — DE LARGILLIÈRE A... — WINTERHALTER. — L'OPÉRA DE VIENNE A PARIS : TRISTAN. — LA COLLECTION DE M. LÉON BARTHOU. — VITRINE DE PARIS.

AVEC COSTES ET LE BRIX. — Ils ont accompli le tour du monde dans une suite de raids prodigieux et sont « rentrés » de Tokio à Paris en six jours.

L'homme en les accueillant a fait son grand cri de victoire.

Il y a des actes qui semblent collectifs à tous ceux qui vivent et peut-être par eux à tous les morts. L'enthousiasme qui se répand alors vient de plus loin que nous ne supposons... Qui crie par notre bouche?

Ils ont accompli le tour du monde, et moi qui ne suis jamais monté dans un avion, je suis là, devant eux, de l'autre côté de la table, et je cherche sur leur face, dans leurs traits, la courbe dessinée, comme on poursuit sur les atlas parmi les fleuves et les chaînes de montagnes, le passage invisible des conquérants. L'un a l'accent du midi, Costes. Une voix grave, basse, une voix faite pour le commandement. L'autre est plus léger, il est plus dispersé, il est plus rayonnant. Il a plus d'à-propos, sans doute en ses réparties. La ligne du front est rejetée en arrière : Le Brix.

Le front de Costes est abrupt, il est tout droit, il est comme la ligne des falaises au bord de la Manche, à pic. Le regard noir ne brille guère. Les yeux vont errer au loin. Ils ne semblent plus voir les convives.

Qu'est-il resté dans leurs prunelles des espaces parcourus?

Costes évoque le grand migrateur. Il a ces tristesses passagères trouvées pendant la guerre au fond des yeux d'hommes immobiles qu'environnaient d'autres hommes et qui, dans la neige, à la tombée du jour, au débouché des boyaux qui menaient aux tranchées, attendaient de les y conduire...

Le Brix est l'homme des courants aériens. Peu lui importe au-dessus de quelles étendues il plane. Continent, océan, plaines, déserts, infini de la mer? S'il préfère la mer c'est par habitude. Costes éprouve un malaise au-dessus de l'eau, dans un appareil qui n'est fait que pour survoler la terre. Il prévoit une descente. Le Brix n'y veut pas songer.

Costes, parfois, eut des réparties un peu dures. Il est l'aîné. Il est le chef de l'expédition. Il tient *le manche à balai*. C'est lui qui sait *décoller* et aussi prendre contact avec le sol. Costes, c'est la machine. Le Brix, c'est l'élément...

Le raid formidable accompli, ils ne songent plus qu'à celui dont tous rêvent... le lieutenant Pâris et les autres... L'Atlantique....

Même lorsqu'on paraît l'oublier, le grand projet est là, le rêve emplit l'horizon de la pensée. Il erre, à la cantonade. Il pèse sur nous-mêmes, les étrangers. Il dresse devant nous cette muraille de neige que l'on rencontre parfois, *dure à traverser comme un rempart de carton* et qui alourdit l'appareil et l'ensevelit...

On apporte une lettre à notre hôte... Elle en contient une seconde pour MM. Costes et Le Brix. Elle est de la Chambre de Commerce de Strasbourg appuyée par la Municipalité de la ville. Les deux aviateurs sont priés de vouloir bien passer par l'Alsace et de s'arrêter à Strasbourg... « Vous ne pouvez vous « douter comme votre venue serait salutaire en ce moment, dit « la lettre, en substance... Vous représentez l'image de la France « triomphante, vous êtes actuellement le plus vivant symbole « de sa gloire... »

Le visage de Costes est devenu grave. Cette face toute droite, ce regard volontaire, sans éclat, mais tenace, marque une réflexion attentive.

Les aviateurs partent dans quelques jours pour une tournée en Europe Centrale. Ils ne peuvent s'arrêter à Strasbourg qu'en revenant de Suisse. — « Il nous faudra remonter,

dit Costes... Nous serons retardés de quarante-huit heures pour... »

Il ne dit pas pour... quoi.. Mais nous avons compris!... Devant nous se dresse le mur de neige *épais comme du carton* et l'Atlantique, la surface infinie, monotone, de la mer et son horizon où logent les vents contraires, ces courants, quatre-vingt-quinze fois sur cent, opposés aux aviateurs qui se dirigent d'Europe en Amérique :

— Il faut y aller! — dit Costes — ...Vous pouvez faire répondre que nous irons à Strasbourg...

Il a prononcé ces mots simplement, comme on voudrait qu'ils aient pu être entendus par ceux auxquels ils sont destinés. — « Nous serons retardés de quarante-huit heures. »

... Mais il faut jouer le rôle qui est dévolu, représenter la France *victorieuse,* tant que l'on détient le flambeau dont on s'est emparé.

— Nous irons à Strasbourg! — dit Le Brix.

Un petit silence passe... Est-ce véritablement le silence? De longtemps, le silence environnera-til ces deux hommes qui vont repartir pour tenter le grand rêve de toute l'aviation des deux Continents?

... Et, tandis que, seul, le heurt d'une fourchette se fait entendre au bord d'une assiette, les vagues et les ondes du vent se confondent sur les parois de la salle à manger, dans un grand remous, au milieu duquel ne paraissent plus que ces deux regards noirs, décidés, volontaires, sans point lumineux — et qui ne semblent déjà plus appartenir à la même race que ceux qui les environnent.

***

De Largillière a... — Des groupements de toiles de Largillière et de Winterhalter nous sont offerts en ce moment même, de compagnie si l'on peut dire : Largillière au Petit Palais, — et, à l'ancien hôtel Sagan, dans les galeries Seligman, Winterhalter, grâce à l'intelligente activité de M. Armand Dayot, directeur de la Revue *l'Art et les Artistes.*

Nicolas de Largillière vécut au temps de Louis XIV et Winterhalter sous les règnes de Louis-Philippe Ier et de Napo-

léon III. Tous deux sont particulièrement représentatifs de leur époque et c'est pourquoi grâces doivent être rendues au Hasard qui fait si bien et si souvent tant de choses, — pour lesquelles nous ne lui avons jamais su aucun gré. Sans le voisinage de l'Exposition Winterhalter, l'Exposition Largillière offrirait moins d'intérêt, et inversement. Je sais bien où ira la sympathie secrète des visiteuses. Elles préféreront d'abord Winterhalter. — « Il est plus près de nous », diront-elles. Ce qui n'est pas une raison, ou en est, en tous cas, une mauvaise, car il y a des temps qui diffèrent, certes... Mais il leur suffit d'être révolus pour se trouver aussi éloignés de nous indistinctement. Et nous ne pourrions pas plus revivre les uns que les autres. On répond à cela : Ma mère ou ma grand'mère a porté ces modes, elle a connu ces personnages ou leurs enfants... Ce sont des raisons que seul le raisonnement connaît!

Suivons un ordre chronologique, entrons d'abord au Petit Palais.

Nicolas de Largillière est un grand peintre français, l'un des meilleurs portraitistes que nous ayons produit. Il doit beaucoup à Van Dyck, comme, après lui, les Anglais de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il est moins « cour », moins royal que Van Dyck. Il peint comme lui des mains aristocratiques, inutiles, ravissantes, aux doigts étiolés, et des draperies de soie et de velours traitées avec une adresse étourdissante. Mais il donne à ses personnages un air plus rapproché de ce monde que Van Dyck aux siens.

Les narines des hommes de Largillière ont l'habitude du tabac. Ils ont interrompu la pose pour aspirer une prise. Ce sont de belles, larges narines, mobiles, qui dénotent, en même temps que le priseur, le chasseur, le gourmand, l'homme qui ne dédaigne guère de sensualités offertes.

S'il brille dans l'œil des personnages de La Tour, l'excitation que leur cause l'abus du café, on voit luire dans celui des modèles de Largillière, un petit coup de vin de Bourgogne.

Ils ont des valets et des chiens. C'est une grande race, qui passe de la table à la bibliothèque et de l'âtre au plein air un peu rude, avec une belle désinvolture et beaucoup de beaux manteaux.

Leur existence s'est, à peu de différences près, continuée en Angleterre et même avec certaine dissimulation de bon aloi dans ce qu'il faut dissimuler de la vie privée, qui a son élégance et son agrément. Tant de somptueuses étoffes ne semblent destinées qu'à nous étourdir un peu et nous faire perdre l'acuité, la pénétration de notre jugement sur ceux qui s'offrent à nous. Ces grands seigneurs se présentent bien. On les voit parler avec aisance, hauteur et continuité. Mais ils ont leurs heures de solitude et ils ne disent pas tout.

Si je me promène au Salon, qui occupe le Grand Palais, de l'autre côté de l'avenue Nicolas II, je ne puis m'interroger sur aucune des petites dames que je vois, portraicturées par mes contemporains, car je sais tout de suite qu'elles veulent m'en faire accroire, comme l'on dit, beaucoup plus qu'elles n'en font.

...Quel magnifique métier que celui de Largillière! Il surpasse en perfection celui de Van Dyck. On y trouve une matière plus riche encore, plus malléable, plus brillante. Un homme porté sur sa bouche dirait : la cuisine est meilleure. Voilà : la cuisine est excellente, chez Largillière! Elle est presque trop succulente.

Lorsque le tableau est réussi, on ne trouverait mieux chez aucun rival. Cheveux, dentelles, damas, velours, ornements, bijoux, il réussit tout, il parfait tout, il enlève tout avec un même bonheur, une même adresse et des artifices semblables. Pour les mains, pour le pied, pour le visage enfin, il excelle à rendre la fraîcheur, l'élégance, la noblesse, le contour gracieux. On devinerait, presque sans le savoir, qu'il fut très jeune à Londres et à Windsor, et retoucha des toiles de Van Dyck, sous la direction de Sir Peter Lely.

Je n'ai même pas besoin de relire mes notes ni de citer un nom, nous sommes là, dans ces galeries du Petit Palais, au milieu d'une famille dont tous les membres se ressemblent et présentent des traits et des caractères analogues. Si vous les trouvez un peu ampoulés parfois, disons le mot, cela tient à l'époque, à la mode, peut-être aussi à la grandeur d'un règne prêt d'expirer et dont Largillière fixe, avant qu'il ne disparaisse, tous les éclats.

Malheureusement, son art était si beau qu'il semble avoir

attiré plus qu'un autre les fureurs du retoucheur. Peu de peintres ont été si abîmés que Largillière, peu de portraits dans la suite des temps ont été aussi tripatouillés que les siens.

Parbleu, cela paraissait facile!

Un grand nombre de ceux qui figurent au Petit Palais n'ont pas été à l'abri de ces vandalismes et de la sottise des propriétaires qui pensent que la manière la meilleure de conserver un tableau c'est de le faire *ravaler* tous les dix ans comme la façade d'un immeuble.

J'ai entendu louer auprès de moi certaines toiles dont *rien* de ce que notre œil y peut voir n'est plus de Largillière. Que d'yeux refaits, de lèvres avivées, de perruques entièrement repeintes, afin de rattraper le fond qui s'abîmait!

Il en reste assez d'autres, cependant, pour mériter qu'on aille passer une heure très agréable, une heure exceptionnelle, je tiens à bien le dire, au Petit Palais. M. Gronkowski a fait, là, certainement, un bel effort et son exposition est une des plus françaises que l'on pouvait voir, en un temps où, je ne sais pourquoi, la nostalgie nous vient précisément, impérieuse, de ce qui était bien français!

***

...Winterhalter. — Allons maintenant, tout de suite, rue Saint-Dominique, à l'Hôtel Sagan. Voici les Winterhalter.

Ce Badois venu à Paris vers la trentaine n'y connaît tout d'abord que la Reine Marie-Amélie, ce qui est un cas particulier. Il faut à un artiste bien des consécrations pour parvenir à pénétrer chez les princes. Ils ne confient pas au premier venu le soin d'immortaliser leurs traits. Ils ont besoin de garanties. Winterhalter, lui, possède une lettre du grand-duc de Bade pour la reine des Français. Il a mis dans sa tête, cet Allemand, qui est obstiné et qui a décidé de réussir, il a mis dans sa tête de fléchir les préventions de la reine, qui vient d'atteindre cinquante-trois ans, — ce qui n'était plus, — alors, — la première jeunesse pour une femme.

Marie-Amélie est une excellente mère de famille qui a merveilleusement élevé de très beaux enfants. Elle a des brus, elle a des gendres. Quelle pépinière que tant de grands

garçons qui portent l'uniforme avec élégance pour un portraitiste en appétit!

Winterhalter sent que son avenir est là et tient dans cette demi-heure d'audience, comme un œuf renferme des générations de poulets.

La reine cède. La robe sera à petits volants.

La pieuse princesse, la fille de Marie-Caroline, qui a fui Naples dans son enfance, chassée par les révolutionnaires, et qui a fait la traversée de Palerme sur le vaisseau de Nelson, une horrible traversée pendant laquelle son plus jeune frère est mort entre les bras de lady Hamilton, — la reine est demeurée aussi craintive aux Tuileries qu'à la Cour de Ferdinand IV. Elle a l'air de n'être sur le trône que de passage, d'y faire l'intérim entre deux révolutions. Ah! comme elle eût préféré passer sa vie au château d'Eu, à Chantilly, n'importe où, à la campagne, entre le carillon des angelus et les repas familiaux.

Frantz Winterhalter est jeune. Il a réellement des dents longues et aiguisées. Il veut des commandes. Il s'est tracé un programme.

Il s'applique à peindre cette reine dévote, maternelle, effarouchée, compatissante, toujours traversée par le désir de résigner un pouvoir qui l'angoisse. Il n'a pas trente ans. Il est doué. Plus tard, il fera des portraits comme un photographe.

Mais, à cette époque, où il travaille déjà trop vite, où il empâte mal, — où il frotte plus qu'il ne peint, — il va tout de même jusqu'au bout d'un sujet.

Il a travaillé chez un miniaturiste. Il traite des personnages grandeur naturelle à peu près comme il ferait un visage sur le fond d'une bonbonnière. La préparation est similaire.

Pourtant, dans ce premier portrait, de la reine Marie-Amélie, le sentiment est fixé, la personne morale est demeurée devant nous, le rôle du portraitiste est rempli.

Les quelques années qui vont suivre sont encore productives.

Les personnages n'ont pas beaucoup d'atmosphère autour d'eux. Mais, s'ils ont un peu l'air de nous être présentés sous le globe d'une machine pneumatique, si la consistance de la peinture qui les a représentés à jamais sur la toile est faible,

quand même, ils ont bien l'apparence des personnages de la classe à laquelle ils appartiennent. D'ailleurs, cette sorte de noblesse réelle, indiscutable que Winterhalter a maintenue à ses modèles est la cause de son maintien personnel à un rang qu'il ne mériterait point d'occuper.

Lorsque vient l'impératrice Eugénie, grisée de son triomphe, Winterhalter est, lui-même, déjà comblé d'honneurs. Il a peint presque tous les souverains d'Europe et leurs enfants. Il n'a travaillé que dans les cours. Il est le fournisseur des *royalistes*.

La nouvelle Impératrice ne peut mieux s'adresser pour se placer dans cette sorte de société obligatoirement fermée que composaient, jadis, les souverains de l'Europe et où elle fait figure de dernière venue.

L'homme mûr, devenu trop habile, s'engoue pour les toilettes que l'Impératrice fait passer devant ses yeux.

Nous sommes loin des petits volants de Marie-Amélie!

Mais la palette du Badois a pâli. Elle s'est tellement éclaircie qu'elle est devenue terne.

Il ne donne plus pour fonds à ses modèles ces belles verdures de juin des grands parcs qui moutonnent à l'infini sous des nuées d'orage. Son ciel est comme une aquarelle de demoiselle du Sacré-Cœur. Ne cherchons plus ces attitudes un peu guindées, toujours sèches, pauvrement peintes, mais destinées à figurer dans les salles sans intimité d'un palais.

Avec les dames du Second Empire, la cour des Tuileries, il travaille pour les salons, les salons aux fauteuils capitonnés, dans lesquels la femme s'assied un peu à la renverse, offre sa gorge, ses bras et son pied, ses cheveux... Visions élégantes, féminines, que nous voudrions pour un soir retrouver dans toute leur exactitude et leur saveur, mais qui ont perdu leur air royal, cette morgue, ce sourire mélancolique des princes qui paraissent éprouver une sorte de vertige lorsqu'ils descendent de leur sommet pour se mêler aux hommes, sur ce sol, qui leur est commun et dont ils ont la nostalgie.

Les amis des chiffons vous diront que les robes du Second Empire étaient ravissantes.

Ils ont raison.

Toute époque passée paraît toujours à la plupart des gens meilleure. A d'autres, c'est l'avenir qui sourit. Entre ceux-ci

et ceux-là, — ceux qui tirent en avant et ceux qui retiennent en arrière — le monde continue pourtant d'avancer et rien ne saurait l'en empêcher,... c'est pourquoi il est peut-être plus logique de se mettre avec ceux qui tirent en avant.

Mais pensons qu'il n'est pas défendu de changer de place de temps en temps et d'aller rêver un moment en regardant derrière soi!

***

L'Opéra de Vienne a Paris : Tristan. — Des jeunes femmes, qui n'avaient jamais été à l'opéra avant la guerre, paraissent surprises de trouver, enfin, une salle *élégante*, ce soir, c'est-à-dire avec des loges brillantes, et presque tous les hommes portant l'habit.

Il fallait la venue à Paris des artistes de l'Opéra de Vienne pour que nous fût offert ce spectacle qui est nouveau pour des yeux de moins de vingt-cinq ou trente ans. Il fallait que Wagner et Strauss fussent chantés là en allemand pour que la société élégante, riche, — cosmopolite, disons-le bien vite aussi! — qui donne le ton, vînt remplir la salle d'une élégance qui n'est plus réservée qu'aux salons. Il n'entre pas dans cette remarque le moindre élan d'un chauvinisme retardataire. Pour créer l'apaisement, il faut d'abord amener l'oubli. Tâchons donc d'*oublier*!

Mais, malgré moi, ce soir, pendant la sublime ouverture de *Tristan*, je ne sais pourquoi, — la mémoire nous joue de ces tours! — je ne sais pourquoi je revois, sur cette même scène de l'Opéra, devant une salle d'après-midi, et qui n'était certes pas *élégante*, celle-là, en 1918, je pense. C'était vers les débuts de l'année, à quelque représentation en faveur des blessés... je revois un soldat, ce qu'on appelait jadis un tourlourou, un pioupiou, un garçon, enfin, portant une culotte de drap rouge trop large, une veste de drap bleu trop étroite et un képi posé de travers au-dessus d'une face cramoisie. Il s'appelait Vilbert. Il chantait un refrain que, Dieu me pardonne, toute la salle ou bien près, reprit en chœur... C'était la guerre, madame!

Le refrain qui revenait avec insistance et rondeur, c'était : *On les aura*! *Quand on voudra*!...

J'ai oublié la suite... Mais, — la mémoire est impitoyable et gênante, parfois! — pendant l'ouverture de *Tristan* et, dès que, la toile levée, Isolde commence de chanter, un diable qui porte une culotte rouge trop large, une veste bleue trop étroite et un vieux képi posé de travers, vient danser devant mes yeux de l'autre côté de la rampe, à la place où je le vis.

Et j'entends, mêlée aux phrases gutturales, aux accents d'Isolde, à cette langue allemande qui emplit la salle de l'Opéra, la voix bon enfant, gavroche de ce Vilbert, qui devenait irrésistible, qui électrisait cette salle dans laquelle, — ALORS — il n'y avait certainement pas un Allemand ni même un Autrichien :

On les aura!
Quand on voudra!

La salle était comble, l'enthousiasme délirant...

Dix ans ont passé.

La venue de l'opéra de Vienne est un bonheur pour les musiciens, les mélomanes, les artistes qui aiment à entendre une œuvre donnée dans ce souci de perfection qui ne s'obtient qu'avec un effort de travail considérable et la participation ardente, absolue du moindre des collaborateurs. Notre individualisme, notre facilité à improviser prêtent trop fréquemment à des représentations qui possèdent tous les éléments de réussite, l'apparence d'être bâclées et incomplètes. Un peu plus d'abnégation, une stricte soumission à un commandement donneraient des résultats incomparables. Le chef d'orchestre le plus réputé d'Angleterre me disait récemment que l'orchestre des concerts du Conservatoire est le meilleur du monde...

Revenons à *Tristan*. L'enchantement n'a point perdu de sa violence. Il est touchant de savoir certains chefs-d'œuvre toujours là, tant que le cerveau, les yeux, les oreilles des hommes peuvent les comprendre et qu'ils exercent encore sur eux leur pouvoir.

Des courants renouvelés passent sur le monde, des rythmes nouveaux le bercent, des lignes transformées jalonnent le passage de l'homme ici-bas, mais, tandis que jouent les jazz,

tandis que la trame des publicités nocturnes fait une broderie lumineuse sur le ciel de mai dans lequel la clarté du jour persévère, tandis que le décor de la vie a changé dans les lieux de plaisir, que la rumeur même qui monte des villes s'est alourdie de l'appel des klaxons, que nos oreilles s'habituent à n'entendre parler à certaines heures, dans certains endroits que des langues étrangères, — tandis que des orchestres jouent Stravinsky ou Falla, que les disques des gramophones répandent les chants nègres d'Amérique, et que la saveur de la vie a changé, — des chefs-d'œuvre comme *Tristan* sont là, qui ont apporté jadis leur nouveauté, fourni leur poison nouveau, et gardent encore leur intensité et leur violence.

Certaines mesures du *Prélude*, les deux premiers cris après le philtre, ces noms échangés dans une ardeur qui ne peut s'éteindre qu'avec la mort... Tout ce que nous connaissons, qui est en nous, nous le retrouvons intact. Les longueurs aussi demeurent. Mais il est préférable d'éviter systématiquement les coupures, sinon elles se multiplient à l'excès. En collaboration avec des Français, *Tristan et Isolde* deviendrait bien vite un ravissant Opéra-Comique.

L'accord entre les instrumentistes et les chanteurs, l'association des musiciens ne sauraient être plus parfaits. L'enthousiasme de la salle, qui rappelle douze fois les artistes, témoigne du prix qu'elle attache à ces interprétations harmonieuses dont nous sommes si souvent privés... Et puis, il y a la valeur de l'œuvre aussi... Les imitateurs immédiats de Wagner se sont maintenant endormis dans le presque oubli. Ainsi de ces écoles qui ne sont que le soleil de minuit du génie. Quel cas faisons-nous des élèves de Raphaël et de Michel-Ange, auprès du maître? Et que devient Reyer après *Tristan*? L'œuvre des disciples, des imitateurs se démode. Seuls, les créateurs restent. La fièvre qui leur a brûlé le sang ne tombe pas. Leurs ouvrages ne baissent que bien lentement de température et parfois passagèrement. Opéra, bibliothèque, musée : le mystère est là, brûlant et lumineux. L'homme éphémère qui semblait pareil aux autres hommes, survit à son siècle, comme un dieu.

Qu'importe alors, qu'il soit d'un sol et d'un ciel étrangers. Gardons à des ennemis, sans génie ceux-là, gardons aux

belliqueux, à ceux qui vivent pour la destruction, notre haine.

Dans une pareille réussite, une petite faute à la fin, aurait pu tout gâter, si l'enthousiasme eût été moindre. Tristan court sur la scène avant de mourir, vêtu d'une chemise de nuit de calicot blanc, fendue sur les côtés et plus longue derrière que devant : une chemise de nuit de vaudeville. Sous les grands arbres du troisième acte, cette vision était fâcheuse. Les spectateurs ont bien vite fermé les yeux... Mais il y eut tout de même, puisque nous sommes à Paris, un instant d'indécision!

***

La Collection de M. Léon Barthou. — Certaines collections semblent plus particulièrement destinées à occuper les loisirs, à la saison froide, par exemple les romantiques, — tableaux ou reliures. Allez donc chercher pourquoi! Mais les aérostats, les premiers ballons de M. Léon Barthou s'accommodent d'un clair après-midi de soleil. Les gravures en couleurs, les anciennes porcelaines de la fin du XVIIIe siècle, sur lesquelles sont figurées les tentatives des frères Montgolfier et celles qui suivirent, bientôt, au joyeux ébahissement, la grande liesse de la population parisienne, exigeaient un ciel pur, un ciel pareil à celui de cette fin de journée de mai, pendant laquelle nous visitons l'appartement ensoleillé du frère du Garde des Sceaux.

Devant les gravures en couleurs, les anciennes porcelaines de la fin du XVIIIe siècle, sur lesquelles les aérostats s'élèvent, obliques et lents, dans les grands ciels pâles du printemps, on devine l'allégresse de la foule. Sans doute pressentait-elle l'affranchissement futur, le premier bond en avant, dans la voie nouvelle qui s'ouvrait... La Révolution de 1789 et les premiers essais d'aérostats sont contemporains et français. Ce rapprochement montre, sans doute, que la fin de notre XVIIIe siècle a donné, de France, à l'humanité, un élan qui n'a fait que s'accroître en s'éloignant du but. L'homme n'y a certainement pas gagné le bonheur. Mais toute transformation de régime et toutes découvertes qui tendent à lui procurer

plus de facilités de vivre, ne doivent jamais être envisagées, à aucun moment, comme devant lui apporter individuellement plus de joie.

Ces petits bonshommes, ces dames coiffées de grands chapeaux, la taille emprisonnée dans de hautes ceintures, qui s'élèvent dans des nacelles drapées comme des loges de théâtre, pensent sans doute gagner enfin les régions de la sérénité. Dressé sur les orteils, le peuple se tend vers eux. Les bras sont levés, les mains s'agitent. Quel vain enthousiasme!

En moi, autour de moi, à ma droite, à ma gauche, — dans son subconscient, — je retrouve la nuit de mai de 1927, — un an déjà! — pendant laquelle Lindbergh vint se poser au cœur de ce champ d'aviation du Bourget, tout environné de jets lumineux et vers lequel, depuis l'Océan, conduisaient les projecteurs. Ainsi, les flancs arrondis de ces premières montgolfières soumises au souffle de l'air qui se déplaçaient avec majesté, aveuglément, et, pour quelques instants précaires, devaient enfanter ces machines précipitées qui dans un vol de moins de quarante heures allaient réunir New-York à Paris même?

Une collection comme celle de M. Léon Barthou, qui semble contenir tout ce qui peut retracer l'enfance de l'aviation n'eût été qu'amusante ou même historique, il y a vingt-cinq ou trente ans. Aujourd'hui, sa filiation est si brillamment établie, elle s'est élancée vers l'avenir avec une telle violence, une telle sécurité, elle marque un tel bouleversement dans ce qui semblait possible à l'homme avec la locomotive et le navire, qu'on ne regarde pas sans une certaine émotion cette ancêtre à crinoline de l'avion, cette grand'mère aux vastes jupons festonnés.

Mais, si nous avons gagné, prodigieusement, vertigineusement gagné d'un côté, nous avons beaucoup perdu de l'autre. Les artistes et même les simples artisans qui s'ingéniaient à placer des montgolfières et des ballons sur les tabatières et les drageoirs, les montres, les breloques, ceux qui glorifiaient par la gravure en couleur le sport nouveau, possédaient des moyens, un métier, un art, aujourd'hui perdus.

Des émules de Léon Barthou qui collectionneront, vers 1975,

ce qui aura trait aux débuts de l'aéroplane, recueilleront des documents intéressants. Mais les photographies ne seront-elles pas bien jaunies, et bien pâles, les couvertures de journaux illustrés? Où les amateurs trouveront-ils l'équivalent de ces objets précieux qui reposent ici derrière les vitres, de ces gravures, de ces aquarelles demeurées d'une si vive fraîcheur? Notre temps ne semble point travailler pour l'avenir. Il le néglige, il est férocement préoccupé de soi, de fournir à ses besoins immédiats, sans souci de conservation. Dix ans nous valent un siècle. Rien de ce que nous édifions ne paraît destiné à durer. Le livre est guetté par la poussière, le tableau noircit ou se craquèle et le ciment armé ne peut même plus faire une belle ruine! Où nos descendants trouveront-ils à se documenter sur ce temps si prodigieux? On se prend à redouter, parfois, que nous ayons passé, splendides et précipités, comme une chevauchée de migrateurs dont on pourra difficilement repérer les traces. Peut-être, puisque le papier chimiquement préparé se sera désagrégé, ne retrouvera-t-on seulement que les disques de nos phonos, avec leurs *rag times* et leurs *blues*...

M. Léon Barthou est un philosophe, — on peut ajouter, sans tomber cette fois dans la banalité : souriant. Il n'attache à toutes choses pas plus d'importance qu'il ne faut. Mais il garde, sous l'épiderme de l'observateur, qui finit par en avoir tant vu qu'il ne se laisse guère surprendre, il garde une sensibilité aimable, un goût des choses de l'esprit, des curiosités de lettré. Il parcourt sa collection en se promenant dans le temps. Il en prolonge le domaine. Il évoque, il suggère, il soumet une hypothèse. Il raconte une anecdote, il risque une épigramme, mais avec une feinte ou naturelle hésitation, une timidité qui ajoute à l'agrément. Nous regardons s'élever dans un ciel sans nuages le fameux Lunardi ou bien, dans une nacelle décorée d'astragales, Georges Boggio et Mrs Sage, ascension qui n'eut jamais lieu, la nacelle étant trop chargée. Mais la gravure qui devait commémorer l'événement fut tout de même exécutée — et répandue... Ainsi, certainement, de bien des faits historiques... Qu'importe le ratage, si la gravure est là!

***

VITRINE DE PARIS. — Ce soir, vers sept heures, boulevard Haussmann, — pourquoi ne pas dire, aux Magasins du Printemps, ceci, nul n'en doute, n'est pas une publicité! — je découvre, le magasin fermé, quelques vitrines qui rappellent les toiles plus « avancées » des *Indépendants* et du *Salon d'Automne*. L'étalagiste qui les a réalisées pourrait exposer au *Salon des Artistes Décorateurs*. Il y a là quelques tableaux surprenants, d'une amusante nouveauté, et qui révèlent une recherche d'adaptation des formules nouvelles de l'art, tout à fait réussie.

Il s'agit de présenter des métrages de soie brillante, de tons clairs, dans la gamme des roses dont madame Marie Laurencin a imposé la nuance au monde entier et de petits fichus, je dirais presque des foulards, faits de paillettes métalliques de couleur. L'artiste chargé de décorer la vitrine a dressé de grands rectangles de glace sans tain ou de verre très épais, sur lesquels il a plissé la soie. Chaque ton est disposé sur une vitre différente et chacune de ces grandes vitres n'est qu'à moitié couverte par la soie, laquelle se prolonge sur le plan incliné qui fait des marches au bas de l'étalage.

De chaque côté, sont alignées des têtes schématiques blanches, enduites comme de poudre de pierre, dont les traits ne sont point formés, sinon à peine le triangle du nez. Le foulard de paillettes est drapé au col de ces visages qu'on dirait destinés à quelque décor de Léger. Les différents plans de grandes glaces sans tain, les soies claires, les têtes blanches, les petits fichus de paillon brillant, c'est véritablement un essai de nature morte en relief, bien particulier. Peut-être même l'aboutissement de cet art, plus cérébral que pictural, se trouve-t-il être logiquement là, avec la brillante coloration, la lumière argentée que la fin du jour fait glisser le long de cette soie et la blancheur qu'elle donne à ces têtes sans lèvres ni orbites, qui semblent appartenir aux habitants de quelque planète refroidie.

Dans une vitrine voisine, des colliers couleur de turquoise sont présentés sur les épaules de têtes noires, une douzaine

disposés en éventail, sur des fonds de mousseline claire à dessins géométriques...

De semblables étalages sont tout à fait inconnus à Londres, par exemple. On y dispose les étoffes comme il y a vingt-cinq ans, au temps triomphant du style *Liberty*. Pas une affiche ne se réclame de ce *cubisme* bon enfant, intelligent, qui frappe l'imagination de la foule par ses rébus, ses hardiesses de couleur et ses lignes brisées, et qui semble bien mieux à sa place, là, que dans les cadres dorés de certains salons...

Paris, devenu sur tant de points si monstrueux, perd chaque jour de son ancienne physionomie. La publicité détruit ce qui subsistait encore. Le Conseil municipal n'a-t-il pas toléré, par une aberration que nul n'expliquera jamais et devant laquelle, ce qui est plus étrange, nul n'a protesté, que les candélabres électriques devinssent des porte « médaillons » pour la publicité, non seulement le long des trottoirs, mais sur les refuges!

Ce camouflage devrait rapporter vingt millions par an au budget de la ville ou bien il n'est alors qu'une vaste escroquerie, au taux actuel des murs et des palissades... Qui donc est chargé au Conseil de préserver la ville de Paris contre de telles entreprises?

Un étalage comme celui devant lequel nous venons de nous arrêter ce soir, nous procure pendant un instant l'illusion que Paris serait encore ce qu'il fut, — mais ne pourra bientôt plus l'être, par la faute de ceux qui devraient le préserver.

ALBERT FLAMENT

# LE DÎNER DE LA REVUE DE PARIS

Le dîner de la *Revue de Paris* que le comte et la comtesse de Fels ont offert le jeudi 10 mai, au Cercle interallié, a réuni sous la présidence de M. Raymond Poincaré les amis de notre revue et ceux de nos collaborateurs qui nous ont cqnfié la publication de leurs œuvres, au cours de ces dernières années.

La présence de la plupart des membres du corps diplomatique et de nombreuses personnalités politiques françaises attestait l'intérêt grandissant et la sympathie que suscitent dans tous les milieux les efforts des écrivains qui veulent bien se grouper autour de nous.

A l'issue du dîner, qui fut particulièrement brillant et animé, M. le comte de Fels porta la santé de M. Gaston Doumergue, Président de la République Française, qui s'était fait représenter par M. Jules Michel, Secrétaire général de la Présidence, puis il prononça le discours suivant :

Messieurs les Ambassadeurs et Ministres
plénipotentiaires,
Monsieur le Président du Conseil,
Mes chers Collaborateurs,
Mesdames et Messieurs.

Comment l'émotion naturelle qu'éprouve toute personne peu habituée à parler en public ne serait-elle pas décuplée ce soir pour le Directeur de la *Revue de Paris* devant une assemblée aussi imposante, où j'aperçois, groupés sous la pré-

sidence de l'illustre homme d'État, du grand Français auquel sont confiées les destinées de notre patrie, les représentants les plus éminents du corps diplomatique et de la presse, les membres de l'Académie française et de l'Institut, les notabilités de la société parisienne, enfin les dernières, mais non les moindres, comme disent nos Amis britanniques, les fleurs de cette Assemblée, toutes ces charmantes femmes, qui pour la première fois sont venues apporter à une réunion de ce genre l'éclat de leur esprit, de leur élégance et de leur beauté.

Un éminent orateur à qui je faisais part de ma timidité l'a encore augmentée en me disant non sans malice : « Votre tâche est la plus difficile de l'art oratoire, car il s'agit surtout pour vous de remercier vos convives, et la reconnaissance n'est-elle pas un sentiment aussi rarement éprouvé que malaisé à exprimer? »

A mon tour maintenant d'embarrasser cet ami misanthrope en vous disant tout d'abord que ma première pensée en prenant la parole, est celle d'une infinie gratitude envers les convives du premier dîner de la *Revue de Paris*.

Votre présence en effet nous est infiniment précieuse.

Elle constitue pour l'œuvre à laquelle j'ai le grand honneur de présider depuis huit ans, un témoignage de sympathie incomparable en même temps qu'une sorte de consécration définitive.

Vous êtes venus nous apporter l'un de ces encouragements qui rendent le fardeau plus léger, l'espérance plus vive et l'avenir plus certain.

A une tâche comme la nôtre, il faut un réconfort puissant.

Vous me l'avez donné ce soir.

Je ne saurais proportionner les mots à la joie et à la fierté que j'éprouve.

Aux membres du corps diplomatique, si nombreux en cette enceinte, j'adresse un remerciement cordial et tout spécial.

Nous attachons le plus grand prix au symbolisme éminent que revêt leur présence.

Le grand souci qui travaille notre époque n'est-il pas, en effet, de créer une conscience et une amitié européenne

pour s'élever de là, en vertu d'une étape nécessaire, à la création d'une conscience et d'une amitié universelle?

La recherche des moyens propres à maintenir la paix absorbe tous les cerveaux et meut tous les cœurs.

Mais nous savons tous que ces moyens sont d'ordre spirituel et que les instruments diplomatiques les plus étudiés et les plus perfectionnés acquièrent leur force définitive lorsque la raison de leur être fidèle prend sa racine dans la profondeur de l'âme populaire éclairée par l'élite.

Me sera-t-il permis de rappeler ici que, dans ces dernières années, Paris semble avoir retrouvé la situation de capitale intellectuelle de l'Occident dont la splendeur de son Université lui avait, une première fois, conféré l'auréole au XIII^e siècle?

Ne venons-nous pas de voir s'édifier sous nos yeux avec le concours de la plupart des grands chefs de missions dont je salue ici la présence, une cité universitaire parisienne où les étudiants étrangers qui viennent se désaltérer aux sources de la culture française trouvent une hospitalité semblable à celle dont leurs prédécesseurs des siècles passés jouissaient dans ces collèges de Nations si célèbres dans l'histoire de notre civilisation?

Cette concentration à Paris d'un enseignement universel explique et justifie les fins que nous poursuivons.

*Revue de Paris*! Cela doit être pris dans sa plus grande extension.

Certes notre attention ne se détournera jamais des choses purement parisiennes, mais nous avons plus d'ambition.

Dans la modeste mesure de nos possibilités, nous avons essayé d'élaborer à la *Revue de Paris* la grande synthèse, faute de laquelle le régime de la paix n'arriverait jamais. Rien de ce qui est européen, rien de ce qui est humain ne doit être étranger à la *Revue de Paris*.

C'est un véritable laboratoire qui reçoit comme une matière précieuse les idées qui nous viennent de l'au-delà de nos frontières et où naissent les produits de la pensée française.

Ces produits nous les exportons sous notre couverture jaune, jaune, a dit madame la comtesse de Noailles, comme

les citrons de l'Hellade, cette couverture aujourd'hui connue, appréciée jusqu'au bout du monde.

Nous sommes surpris nous-mêmes de nous trouver aussi ignorants en géographie en recevant des correspondances de localités situées aux confins de l'univers civilisé où parviennent cependant, guidés par une onde mystérieuse, le renom et la vertu de la pensée française.

C'est ainsi, c'est par cette communication incessante, par des échanges de vues, de réflexions, d'aperçus de toute sorte, de notions et d'observations qui concourent à la formation des sommaires de la *Revue de Paris*, qu'une pénétration réciproque se forme entre le monde extérieur et nous.

C'est ainsi que nous travaillons à instaurer cette paix intellectuelle dont la sublime harmonie peut seule assourdir le bruit redoutable du cliquetis des armes.

Œuvre de conciliation sur laquelle nous fondons les plus belles espérances et que nous sommes heureux de placer ce soir sous le haut patronage des membres du corps diplomatique qui nous ont fait l'insigne honneur d'entrer dans notre pensée.

De la reconnaissance, j'en dois aussi beaucoup aux collaborateurs qui ont répondu à mon appel et qui sont maintenant groupés, depuis huit ans, autour de la *Revue de Paris*.

Je n'ai pas le droit de prononcer de noms et je suis moins que personne qualifié pour dresser un palmarès ou risquer quelque chose qui y ressemble.

Nos sommaires sont là.

Ils disent que la *Revue de Paris* peut s'enorgueillir d'avoir donné l'hospitalité à tout ce qui compte dans la littérature contemporaine.

Je crois avoir le droit de dire qu'elle a su éviter l'écueil de l'exclusivisme et du parti-pris, qu'elle a tenu la balance égale entre les auteurs arrivés et la génération montante.

Qu'il s'agisse de roman ou de poésie, d'histoire ou d'économie politique appliquée, notre porte n'a été fermée à personne.

Toute pensée libre et sincère a été par nous accueillie.

Nous avons porté l'éclectisme jusqu'à ses dernières limites,

heureux d'accueillir les écrivains qui nous apportent spontanément la beauté et la diversité de leurs talents.

C'est eux qui ont rajeuni la *Revue de Paris* et qui ont redonné à cette vieille enseigne un lustre nouveau.

Je suis, et de beaucoup, leur obligé.

Qu'ils veuillent bien agréer un juste tribut d'éloges et de remerciements.

Mesdames, Messieurs, je n'eusse peut-être pas osé tenir ce langage si je ne m'y sentais encouragé par la présence de M. le Président Raymond Poincaré.

Il ne nous aurait pas fait le très grand honneur d'être des nôtres, si la *Revue de Paris* ne l'eût à quelques égards mérité par l'influence qu'elle exerce, l'action qu'elle conduit et les fins qu'elle poursuit.

A vous, cher et grand Ami, s'adresse tout particulièrement, l'expression la plus émue de la reconnaissance du Directeur de la *Revue de Paris* et de ses collaborateurs.

Tout récemment, en commençant cette campagne mémorable qui vient de s'achever en triomphe, M. Raymond Poincaré a prononcé à Bordeaux les paroles suivantes :

« Pour aboutir, nous ne pouvons nous passer ni de la » paix intérieure, ni de la paix extérieure. Il n'est personne » en France qui ne sente que l'humanité si cruellement » éprouvée ne se guérira de ses blessures que dans l'établisse- » ment progressif d'une entente économique, intellectuelle » et morale. Il n'est personne en France qui ne soit disposé » à favoriser ce rapprochement. Travaillons l'âme fervente — » et les yeux ouverts — à l'avènement de la paix pour laquelle » les meilleurs d'entre nous ont donné leur vie. »

Mesdames, Messieurs,

Ne reconnaissez-vous pas dans ce magnifique langage les idées directrices de cette campagne pour la paix intellectuelle, dont les écrivains de la *Revue de Paris* sont les nobles ouvriers?

En leur nom, comme au mien, je vous propose donc de lever votre verre en l'honneur des collaborateurs de cette œuvre, à la santé de Messieurs les représentants du corps diplomatique, à la santé de monsieur le Président Poincaré.

En réponse au discours du comte de Fels, M. Raymond Poincaré improvisa l'allocution suivante qui fut à plusieurs reprises interrompue par de chaleureux applaudissements :

Mesdames, Messieurs,

Je me plais à supposer qu'en me conviant à présider ce charmant dîner, Monsieur le Directeur de la *Revue de Paris* a voulu s'adresser non pas au chef de Gouvernement, en dépit des appréciations bienveillantes qu'il vient de porter sur lui, mais à l'un des plus vieux collaborateurs de ce grand périodique. Il y a en effet plus de trente ans aujourd'hui que j'ai écrit pour la première fois sous cette couverture qui depuis si longtemps rivalise de couleur et d'éclat avec les citrons de l'Hellade. Et bien que, depuis lors, une vie un peu accidentée, disons tout au moins un peu mouvementée, m'ait condamné à faire quelque infidélité aux revues et aux journaux, je suis cependant revenu encore tout récemment dans la maison où Ganderax et Lavisse m'avaient autrefois accueilli avec tant de cordialité.

Je l'ai trouvée plus solide et plus belle que jamais, avec des fenêtres largement ouvertes sur toutes les parties de l'horizon, avec de nouvelles collections de richesses littéraires, avec le moyen de capter les ondes intellectuelles de l'univers civilisé.

Je suis donc un de ceux qui ont pu suivre la *Revue de Paris* dans la longue série de ses succès, et, puisque j'ai eu naguère l'occasion, en des réunions analogues à celle-ci, de célébrer la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de France*, je ne me serais pas pardonné de ne pas achever la trilogie, de ne pas fêter avec vous, ce soir, celles des trois publications qui a simplement demandé son nom à la ville où elle a été éditée, nom qui suffit d'ailleurs à la recommander partout, comme l'atteste la présence à ce dîner de tant d'ambassadeurs et de ministres étrangers et amis.

Mais si j'ai été à la *Revue de Paris* un rédacteur intermittent, j'en suis du moins resté un lecteur assidu. Et même, à mesure que se sont écoulées les années, j'ai trouvé de plus en plus de

plaisir non seulement à me plonger tous les quinze jours dans le dernier numéro paru, mais à rechercher dans des numéros anciens de précieux souvenirs du passé. Ce sont en effet, Mesdames et Messieurs, des annales d'un intérêt passionnant que celles que compose dans sa suite ininterrompue une revue bien faite comme la vôtre, mon cher Directeur : critique, romans, histoire, science, art, économie politique, politique, finance, toute la vie littéraire et morale d'un peuple y apparaît en pleine lumière. Et, lorsque l'âge est venu, c'est pour nous un sûr moyen de rajeunir nos pensées et de recommencer en imagination notre existence, que de reprendre dans des bibliothèques familières des fascicules vieillis capables de ranimer en nos mémoires des heures évanouies. Mais ces tentatives de résurrection ne vont pas toujours toutes seules. Elles exigent beaucoup de loisirs et nous ne sommes pas toujours libres de nous attarder à des lectures rétrospectives.

Au contraire, si absorbantes que soient nos occupations, nous avons, je crois, quels que soient nos devoirs, le moyen de lire, de quinzaine en quinzaine, les derniers volumes des grandes revues françaises et nous devons remercier celles-ci, nous devons remercier leurs directeurs, nous devons remercier en particulier M. de Fels, de nous procurer deux fois par mois cet heureux délassement. Sans ces agréables visites des brochures périodiques, où sont traités les sujets les plus variés, où commencent des romans qui se continuent au prochain numéro, où s'amorcent des études dont la suite ou la fin sont annoncées pour plus tard, combien de gens prisonniers de leur métier, prisonniers de leur devoir, prisonniers tout simplement de leur incuriosité ou de leur sotte oisiveté, combien de gens ignoreraient tout ou presque tout du développement de la pensée française!

Oh, vous me regardez, mon cher Lauzanne. Je sais bien, les journaux nous renseignent. Ils nous renseignent comme ils le peuvent et je ne veux pas en médire. Ils nous renseignent sur le livre qui vient de paraître, la pièce qu'on vient de jouer, les personnes qu'on vient de voler ou de tuer, les luttes des glozéliens et des anti-glozéliens, ils nous renseignent sur les résultats des élections législatives et sur la couleur présumée des élus; ils nous tiennent au courant

des grands événements internationaux, des grandes découvertes, des ravages, des sinistres que peuvent entraîner les secousses sismiques, mais peu à peu, ils substituent à la chronique du bon vieux temps l'article télégraphique, et la lecture de la presse quotidienne, loin de nous arracher à notre vie de fièvre et de tourbillon, nous y précipite encore plus brutalement s'il est possible. Nous sommes entraînés à prendre la cadence des automobiles ou même la vitesse des avions et nous tenons pour suranné tout échange d'idées qui ne s'apporte pas à l'aide de la télégraphie sans fil ou de la radio-diffusion. Bénies soient les Revues qui au milieu de cet étourdissement nous procurent la possibilité d'un peu de calme et de réflexion. (*Applaudissements*).

Elles me réjouissent, elles me soulagent; exactement comme la rencontre inopinée d'un beau cheval d'autrefois. C'est exactement pour moi la même impression : elle n'enlève rien de sa force au progrès, loin de là, elle nous rappelle seulement que nous ne sommes pas nés pour nous agiter, mais pour agir, et que l'action harmonieuse et rythmée est la meilleure forme du mouvement. (*Applaudissements*).

Voilà pourquoi vous aviez raison, mon cher monsieur de Fels, de faire l'éloge de la *Revue de Paris* et de répéter qu'elle présente aux yeux du monde entier la meilleure image, la plus fidèle image de la France, de la France savante et lettrée, éprise d'art et de beauté, de la France pacifique et humaine, qui aspire pour tous les peuples comme pour elle-même au triomphe permanent de la justice et de la solidarité sociales.

Je lève mon verre en l'honneur de la *Revue de Paris*, de son Directeur, des écrivains éminents qui y collaborent, et, vous me permettrez d'ajouter, en l'honneur de ses abonnés qui sont bien aussi un peu ses collaborateurs.

***

*Assistaient au dîner :*

M. le Président Raymond Poincaré.
L. L. A. A. R. R. Le Prince et la Princesse Sixte de Bourbon.
Le Comte et la Comtesse de Molina.

L'Ambassadeur de Belgique et la Baronne de Gaiffier.
M. de Souza Dantas, Ambassadeur du Brésil.
L'Ambassadeur d'Angleterre et la Marquise de Crewe.
L'Ambassadeur de Pologne et Mme de Chlapowska.
M. Fethy Bey, Ambassadeur de Turquie.
L'Ambassadeur d'Italie et la Comtesse Manzoni.
L'Ambassadeur de la République Argentine et Mme Alvarez de Toledo.
M. Bernhoft, Ministre de Danemark.
Le Ministre de Suède et la Comtesse Ehrensvard.
Le Ministre de Serbie et madame Spalaikovitch.
Le Baron de Koranyi, Ministre de Hongrie.
M. Constantin Diamandy, Ministre de Roumanie.
M. Guani, Ministre de l'Uruguay.
Le Ministre de Bolivie et madame de Patino.
Le Ministre de Grèce et madame Politis.

Mgr. Baudrillart, de l'Académie Française. — L'abbé Brémond, de l'Académie Française; M. Henri Bordeaux, M. Jules Cambon, M. Maurice Donnay, de l'Académie Française. — M. le Maréchal Foch, de l'Académie Française, et Mme la Maréchale Foch. — M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie Française, et Mme Hanotaux. — M. Henri Robert, M. Paul Valéry, de l'Académie Française, M. Abel Hermant, de l'Académie Française.

La Princesse d'Arenberg. — La Princesse Bibesco. — Le Préfet de Police et Mme Chiappe. — Le Préfet de la Seine et Mme Bouju. — M. et Mme Dal Piaz. — M. et Mme Pierre de Fouquières. — Le Comte et la Comtesse A. de Fels. — Le Comte de Laborde. — Le Général et Mme Lasson. — Le Duc et la Duchesse de La Rochefoucauld. — M. et Mme Jules Michel. — M. l'Abbé Mugnier. — Le Baron Maurice de Rothschild. — Le Vicomte et la Vicomtesse Benoist d'Azy. — M. Charles Corbin. — M. Maurice Herbette, Ambassadeur de France, et Mme Maurice Herbette. — Le Duc et la Duchesse de Broglie. — Le Duc et la Duchesse de Gramont. — Le Général Gouraud. — M. Funck Brentano. — M. et Mme Lescouvé. — Le Duc de Levis Mirepoix. — Le Marquis et la Marquise de Vogüé. — Le Comte de Beaumont. — Mlle Hélène Vacaresco. — M. Edgar Bonnet. — M. de Sillac.

— Le Comte et la Comtesse de Bourbon Busset. — Le Comte et la Comtesse Gabriel de La Rochefoucauld. — La Duchesse de Bisaccia. — M. et Mme Citroën. — Le Sénateur et Mme Lucien Hubert. — Mme Émile Halphen. — Le Comte et la Comtesse Henri de Mun. — Le Général et Mme Weygand. — M. et Mme David Weill. — M. et Mme du Breuil de Saint-Germain. — Le Comte de Lariboisière. — M. et Mme Ribière. — Mlle Yamata. — M. Jean Aubry. — M. Aulard. — M. Marcel Achard. — M. Alphandery. — M. Bernus. — M. J. E. Blanche. — Le Baron et la Baronne de Barante. — M. Victor Bérard. — M. le R. P. Yves de la Brière. — M. et Mme Bernstein. — M. Bernanos. — M. et Mme Bouilloux-Lafont. — M. et Mme Jacques Bainville. — M. le Professeur Léon Bernard. — M. Julien Benda. — M. Batiffol. — M. Bourguignon. — MM. Georges et Gaston Calmann. — M. Francis Carco. — M. Caullery. — M. Corpechot. — Commandant Castex. — M. Chaumeix. — La Duchesse de Clermont-Tonnerre. — M. Deloncle. — M. Luc Durtain. — M. Albert Dreyfus. — M. Roland Dorgelès. — M. Charles Diehl. — M. Duvernois. — M. Escholier. — M. le Sénateur et Mme François-Marsal. — M. Albert Flament. — M. et Mme Flandin. — M. Bernard Fay. — M. Pierre Frederix. — M. Grousset. — M. et Mme René Gillouin. — M. et Mme Georges Imann. — M. Edmond Jaloux. — M. l'Ambassadeur de France Klobukowski. — M. le Rabbin Liber. — M. Stéphane Lauzanne. — Commandant Labonne. — M. Lescure. — M. Jacques de Lacretelle. — M. Abel Lefranc. — M. Arthur Lévy. — M. de Lanzac de Laborie. — M. Pierre Lyautey. — M. et Mme Lécuyer. — M. Lacour-Gayet. — Le Vicomte et la Vicomtesse de Montbas. — M. Maurice Muret. — M. Hackin. — M. et Mme Paul Morand. — M. Matignon. — M. Ch. Mourreu. — Mme Maurois. — M. et Mme François Mauriac. — M. Marion. — M. P. Mille. — M. et Mme Alexandre Moret. — M. Henri Malo. — Le Général Niessel. — M. Ludovic Naudeau. — Le Comte et la Comtesse Wladimir d'Ormesson. — M. Marcel Poete. — M. Georges Propper. — M. Constantin Photiadès. — M. Albert Petit. — M. François Porché. — Mme François Pietri. — M. Soupault. — M. André Thérive. — M. Robert de Traz. — M. Gaétan Sanvoisin. — M. Arbelot.

— M. Lara. — M. Labouret. — Le Comte de Naléche. — M. Maurice Reclus. — M. Jean Bernard. — M. Gérard Bauer. — M. Gaston Rageot. — M. Maurice Martin du Gard. — M. Bedel. — M. Dumont Wilden. — M. Scott Mowrer. — M. Elmer Roberts. — M. Sisley Huddleston. — M. Croci. — M. J. Stavnik. — M. Voorbeytel. — M. Sjoestedt. — M. Ortiz Echague. — M. Paul Kleczkawski. — M. Douchan Tomitch. — M. Louis Pome.

M. J.-M. Bourget, M. Marcel Thiébaut, de la *Revue de Paris.*

---

*Les communications relatives à la Rédaction doivent être adresseés à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la* Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIII*e*).*

---

*L'Administrateur-Gérant* : MARCEL THIÉBAUT.

**CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IX^e^**

# LA RELIURE " A LA FLEUR "

***Un volume relié à 12 fr.***

— TROISIÈME SÉRIE —

**ANATOLE FRANCE**

Histoire comique.
L'île des Pingouins.
Les désirs de Jean Servien.
Balthasar.
Le génie latin.
Les contes de Jacques Tournebroche.

**PIERRE LOTI**

Le livre de la pitié et de la mort.
Les derniers jours de Pékin.
Le désert.
L'exilé.
Fantôme d'Orient.
Jérusalem.

**CH. BAUDELAIRE**

Histoires extraordinaires.

**COLETTE YVER**

Le mystère des béatitudes.
Les dames du palais.

**GEORGE SAND**

François le Champi.

**GABRIELE D'ANNUNZIO**

Forse che si, forse che no.

**GYP**

Le mariage de Chiffon.

**OCTAVE FEUILLET**

Le roman d'un jeune homme pauvre.

**BERNARD SHAW**

Sainte Jeanne.

**MARCELLE TINAYRE**

La douceur de vivre.

**COMTESSE DE NOAILLES**

Le cœur innombrable.

**RENÉ BOYLESVE**

Le parfum des îles Borromées.

*DERNIÈRE NOUVEAUTÉ*

**PIERRE LOTI**

Quelques aspects du vertige mondial.

**Chaque volume relié : 12 frs.**

# LA REVUE DE PARIS

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**

---

**PRIX DE L'ABONNEMENT**

| | | UN AN | SIX MOIS | TROIS MOIS |
|---|---|---|---|---|
| PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE . . . . . | | 100 » | 51 » | 26.50 |
| DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. | | 106 » | 54 » | 28 » |
| ÉTRANGER | Demi-tarif postal . . . . . | 130 » | 66 » | 34 » |
| | Plein tarif . . . . . | 160 » | 81 » | 41.50 |

---

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

---

*On s'abonne à la* Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, nº 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

*Sans aucuns frais supplémentaires, la* Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

*Prière de joindre la somme de* 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

---

*Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.*

---

*Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la* Revue de Paris, *3, rue Auber.*

---

*La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la* Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

---

*La* Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

---

*Première* Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
*Deuxième* Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

---

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.